

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux. Le montage à base de gravures reproduit en couverture est dû à Jean-Claude Forest et illustre la nouvelle « La ville entrevue ».

8e année — N° 77 Avril 1960

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,40 *N F ; Belgique,* 20 *F B ; Suisse,* 1,75 *F S ; Maroc,* 161 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 7,60 *N F. Etranger,* 9,60 *N F.*
1 an : — — 14,80 *N F. Etranger,* 18,50 *N F.*

Bientôt dans “Fiction” :

LE RAYON DES CLASSIQUES

•

Le fantastique et la science-fiction, comme tous les genres littéraires, ont leurs **classiques.** Mais, à la différence de ceux des autres genres, qui sont en général universellement admirés, ces classiques restent souvent méconnus, même des plus fervents amateurs.

Pour remédier à cette lacune, « **Fiction** » lancera prochainement une rubrique intitulée : « **Le rayon des classiques** ». Sous cette dénomination, nous rééditerons régulièrement un texte ancien, **fantastique ou précurseur de la S.F.,** sélectionné par nous comme étant particulièrement digne d'être remis en lumière.

Nos lecteurs pourront constater, grâce à cette entreprise, à quel point le « vieillissement » d'une œuvre est minime, lorsqu'elle peut être considérée comme marquante dans le cadre de son époque. Nous souhaitons qu'ils apprécient ce projet et nous fassent part de leurs remarques à ce propos. Et nous les invitons à lire, dans notre prochain numéro, l'annonce de notre première **sélection de classiques.**

La ville entrevue

par MICHEL DEMUTH

Voici le premier récit dans « Fiction » *d'un jeune auteur sur lequel nous attirons votre attention. Agé seulement de vingt ans, Michel Demuth écrit déjà depuis cinq ans. Il a une cinquantaine de nouvelles de S. F. à son actif et a collaboré fréquemment dans le passé aux magazines* « Galaxie » *et* « Satellite ». *Il est en outre l'auteur de romans édités régulièrement... au Portugal.*

Cette précocité littéraire ne serait rien si Michel Demuth n'y joignait des dons certains. Depuis ses débuts, il a fait beaucoup de progrès, et il témoigne aujourd'hui d'une maturité et d'un métier assez impressionnants pour son âge. Vous en jugerez par ce tableau d'une société à venir, où ce qui frappe le plus est l'envergure des thèmes et l'habileté avec laquelle ils sont échafaudés.

Depuis quelques mois, Michel Demuth est sous les drapeaux, ce qui va amener un « trou » dans sa carrière. Mais plus tard, s'il continue sur sa lancée, il pourrait s'affirmer comme un concurrent dangereux pour les meilleurs auteurs de S. F. français.



I

IL se jeta au sol et tenta de lui saisir la cheville. Elle l'évita facilement, mais sa dérobade lui fit perdre l'équilibre. Elle tomba sur sa main droite et gémit quand la douleur fulgura dans tout son corps. Lui s'était arrêté, indécis. Une seconde, il crut qu'elle jouait la comédie, lançait un nouveau jeu : il rit au vent imperceptible qui balayait la prairie, puis se tut aussitôt. En se penchant vers sa compagne, il sentit son cœur battre très fort à l'idée que sa blessure pût être grave. Les Belles étaient si fragiles et leurs os si minces !

— « Dyrië ! Qu'avez-vous ? D'où souffrez-vous ? »

Elle demeura étendue, ses bras bruns et lisses parcourus de légers frémissements. Son visage se crispait dans l'effort qu'elle faisait pour retenir ses larmes. Pourtant, à présent, la douleur diminuait, s'estompait en vagues douces jusqu'à n'être plus qu'un pénible souvenir.

— « Votre main, Dyrië ! Montrez-moi votre main ! »

Elle se mit à détester l'homme pour son manque de connaissances : on ne demandait pas à un être normal de remuer un membre brisé. La question restait cependant posée : était-elle normale ?

— « Ne me touchez pas, Criguy ! Ne faites rien, surtout ! Il faut appeler l'Assistance aux Belles. »

— « Mais... »

— « Cherchez une Veine et tirez-la par ici ! »

— « Oui, Dyrië. »

Malgré tout le désir qu'elle en avait, elle ne réussit pas à tourner la tête pour le voir s'éloigner, en quête d'une Veine. Les yeux mi-clos, elle essaya de drainer ses pensées vers le proche avenir : les vacances allaient être abrégées, certainement. Qu'elle le veuille ou non... L'Assistance se refuserait à garder une Belle dans un Pays après un accident, même bénin. Lorsque Criguy (le lourdaud ! Pas capable de jouer sans faire du mal !) lorsque Criguy aurait alerté le plus proche bureau, le traîneau serait vite là. On l'embarquerait après l'avoir endormie. Sans doute se retrouverait-elle dans le Tunnel à son réveil, prête à être refoulée vers les Structures... Jamais, auparavant, elle n'avait ressenti à ce point tout l'arbitraire des lois, du découpage du vaste monde. Une Belle ne pouvait donc demeurer dans un Pays ? Même en compagnie d'un homme comme Criguy ?

Dyrië réussit à bouger de quelques centimètres. Les yeux grands ouverts, soudain, sur le paysage roux, elle chercha la haute silhouette de son compagnon. Il revenait et la réponse était gravée sur lui, sur son visage, dans sa démarche qui le rivait au sol à chacun de ses pas : une Belle ne pouvait demeurer ici, surtout, *surtout* avec un homme comme Criguy... Il n'y avait pas plus naturel, plus rude et plus brutal. Au fond, c'était à cause de lui qu'elle s'était brisé le poignet.

— « Voilà... J'ai dû aller loin. C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Il lui tendait le fil écarlate, brillant, souillé de terre humide par endroits. Cétait bien une Veine, une « minimum » de très petit diamètre, adaptée aux dangers de ce Pays cahotique. Elle eut presque un sourire en songeant qu'un homme comme Criguy aurait pu confondre une Veine avec une quelconque liane, ou un animal filiforme...

« C'est bien cela ? » répéta-t-il, inquiété par son expression rêveuse.

— « Oui... Oui..., bien sûr. Donnez-la-moi. »

Le fil était froid et visqueux. Il avait dû reposer dans ces marais nommés Pondianes Gelés que l'on trouvait en quantité dans le Pays.

— « Bureau d'Assistance ! Bureau d'Assistance ! »

— « Point 3 ! Oui ?... »

— « Dyrië Aphar, ici... Je... je me suis cassé le poignet. »

Un silence au bout du fil. Des parasites en essaims doux, créés par une lointaine colonne d'insectes.

— « Le naturel qui vous accompagne est-il près de vous ? »

— « Oui. »

— « Qu'il nous donne les coordonnées à peu près exactes du lieu ! »

— « 50 jalons à l'est de la forêt des ruines, 180 au nord de Tunnel Central ; près des Pondianes Gelés. »

Un autre silence.

— « Nous arrivons, Dyrië Aphar ! »

Ils durent attendre, l'un près de l'autre, impatients de voir poindre le traîneau. A l'approche du soir, le vent se faisait plus fort, poussant et portant sur des rubans de sable blond des animalcules voyageurs à la recherche de nourriture.

— « Vous voulez vous redresser ? »

— « Simplement vous voir, Criguy. »

Il la prit sous les aisselles et usa de toute sa délicatesse. Le peu qu'il en possédait suffit à l'amener à la position assise sans douleur aucune.

— « Je suis mieux. »

Tranquillement, il se laissa contempler, détailler sans retenue. Elle lui trouvait un beau visage et des bras immenses, des yeux grands et noirs. Mais les cicatrices étaient trop nombreuses, ainsi que les plis aux commissures des lèvres et les marbrures mauves aux ongles.

— « Est-ce vrai, Criguy, que vous avez 38 ans ? »

— « Pourquoi mentirais-je ? »

Elle inclina son fin menton.

— « Oui, pourquoi... » Elle réfléchit puis reprit : « Quelle sensation cela vous fait-il ? »

— « D'avoir 38 ans ? Aucune, Dyriё. J'ai tant de souvenirs qu'il me semble être plus âgé, c'est tout. »

« Plus âgé ! » pensa-t-elle. « Plus âgé... quelle sensation cela fait-il d'être plus âgé ? » Elle eut envie de lui demander cela puis se moqua d'elle-même : « Plus âgé que quoi ? Plus âgé que moi ? »

— « Un animal ! » s'écria Criguy.

La douleur explosa dans le bras de Dyrië, puis repartit aussitôt, la laissant tremblante.

— « Vous n'auriez pas dû... »

— « Excusez-moi... Je... je voulais vous montrer une scène intéressante. »

Elle avait bougé et elle pouvait voir. L'animal était petit et laid, semblable à un tubercule comestible des Structures, porté par une foule de pattes sans os, souples et écailleuses. Il n'y avait pas de tête visible. Le cerveau, ou ce qui en tenait lieu, devait être logé près de l'estomac, ou sous la peau... A moins que les prétendues pattes...

— « Criguy, pourquoi n'a-t-il pas de nom ? »

— « Nous n'avons pas encore pu baptiser tous les êtres de ce monde, Dyrië. Il y en a près de 88 000 espèces, selon le Comité d'Etude, et nous ne sommes ici que depuis 32 révolutions planétaires. »

— « Bien sûr, Criguy, bien sûr... »

Elle se demanda s'il lui disait la vérité.

— « Le traîneau ! »

Il se leva et agita le bras. C'était stupide car l'engin les avait sûrement repérés. Mais on ne pouvait exiger d'un naturel qu'il se conduisît en Beau.

Le traîneau chuinta faiblement et se posa sur l'herbe rousse. L'animal sans nom et sans tête s'enfuit de toute la vitesse de ses multiples jambes.

Criguy se pencha vers Dyrië comme la paroi du traîneau se rabattait, livrant passage à trois femmes du Bureau d'Assistance.

— « Puis-je demander à vous accompagner ? »

— « Non, Criguy, je ne crois pas... Mais rien ne vous empêche de poser la question à l'une des trois hôtesses. »

Il secoua la tête. Il était fier et n'aurait pas voulu se heurter à un refus sans pouvoir défendre sa cause.

Immobile, les mains sur les hanches, il ne quitta pas des yeux le visage de sa compagne que l'on emmenait vers l'engin. Aucune hôtesse ne lui adressa la parole.

Au moment où la paroi allait se rabattre au-dessus d'elle, Dyrië se permit un sourire à l'adresse de la haute silhouette. Puis elle perçut dans la pénombre le départ du traîneau, le frottement de l'atmosphère sur les ailerons, la longue glissade vers un quelconque bureau, celui de Point 3 ou de Tunnel Central.

Le jet de gaz la surprit. Un bref instant, elle étouffa, avant d'être totalement prise par le sommeil.

II

Au virage, les sièges-voyageurs heurtaient immanquablement la muraille, tanguaient désespérément et reprenaient peu à peu leur allure normale. Diève Aphar quitta le sien avec soulagement et se fit annoncer par la pellicule d'identité placée à droite de l'entrée. Une sonnerie retentit. Le battant pivota et le sol s'avança sous Diève pour le déposer au centre de la pièce, face au bureau du chef. Thiale Gamton avait 56 ans passés et ses traits en accusaient bien plus. Ses cheveux noirs étaient de plus en plus rares, ramenés sur les tempes et lissés avec précaution.

— « Votre sœur, Diève. »

— « Dyrië ? » Diève ne s'était pas encore assis, bien que les deux barres révélatrices d'un fauteuil eussent surgi à ses côtés. « Que lui est-il arrivé ? »

— « Rien de grave, du moins physiquement... Vous autres, gens des Structures, êtes fragiles d'ossature mais facilement guérissables. Votre sœur est encore sur Domaine-Roux, mais ne tardera pas à rentrer ici. Elle s'est brisé le poignet droit, sans plus. Cependant, vous savez que l'Assistance ne peut se permettre une dérogation aux règlements habituels : à savoir, qu'une Belle victime d'un accident ne doit pas poursuivre un séjour solitaire en Pays. »

Diève haussa ses étroites épaules. Gamton remarqua en lui-même que l'émotion pourtant visible du Beau ne réussissait pas à détruire l'harmonie de son visage.

« Mais ce n'est pas la raison de ma convocation, » reprit-il. Il fixa le jeune homme : « Vous devriez vous asseoir, Diève. »

— « Ah... Oh ! oui. »

Diève se coula dans le fauteuil. La tournure d'esprit des Beaux, qui les rendait si superficiels, faisait que, sachant maintenant sa sœur sur le chemin du retour, il avait de la peine à prendre intérêt aux paroles du Chef.

— « Dyrië nous cause énormément d'ennuis, » dit Gamton. « Tellement, que nous allons être dans l'obligation de la cloîtrer ou de lui interdire l'accès des Tunnels. »

Intentionnellement, il parlait du pire, créait un effet de choc pour fixer l'attention vagabonde de son interlocuteur.

— « La cloîtrer ? Mais... mais c'est une peine capitale ! »

— « Je sais, Diève, pourtant nous risquons d'en venir là. Les Beaux n'ont pas une mémoire spécialement, euh... excellente, mais je vous demande de vous souvenir d'une conversation que nous avons eue, il y a un an, dans ce même bureau. »

— « Oui, Chef, je m'en souviens parfaitement. » Diève fronça les sourcils. « Par contre, il ne me reste rien à propos de ce bureau. »

— « Aucune importance... Vous rappelez-vous *exactement* l'essentiel de cette conversation ? »

— « Bien sûr, mais... Oh ! je vois ! Il y a un rapport entre Dyrië et ce plan d'intégration progressive. Vous m'aviez dit... voyons... que nous allions être, nous autres Beaux et Belles, intégrés peu à peu à la société normale. Du moins, qu'un essai allait être fait en ce sens. Vous pensiez que le premier point était de permettre aux femmes de notre espèce la fréquentation des hommes normaux, de susciter et de provoquer des alliances, des mariages. C'était cela, n'est-ce pas ? »

Gamton hocha la tête. Sur le bureau, ses deux larges mains sans élégance tournaient et retournaient une feuille de métal mince avec un bruit irritant.

— « Dyrië, » reprit Diève, « ne s'acquitte-t-elle pas de sa tâche ? »

— « Il ne s'agit pas d'une tâche ! Nous ne forçons pas les Belles à fréquenter les hommes des Pays ! C'est un service que nous vous rendons, Diève ! Je suis normal, moi, tous les auteurs de ce plan d'intégration sont normaux et heureux de l'être. Nous ne désirons que votre mieux-être en tentant de vous fondre à notre société. Si cela réussit, vous verrez peu à peu vos enfants devenir semblables à nous, vos facultés et vos possibilités grandir. Vous cesserez d'être tenus à l'écart et vous pourrez parcourir les Pays en dehors de la période des vacances ! »

Il y eut un long moment de silence. Gamton observait le jeune homme avec une vague colère. Ses mains agitaient très fort la feuille de métal.

— « Vous vous trompez, » dit doucement Diève. « Mais que reprochez-vous à ma sœur ? »

Gamton hésita puis lâcha d'un ton sourd :

— « La même chose qu'à toutes les Belles sur qui nous comptions ! Au lieu de s'assimiler les mœurs des Pays, d'offrir son amitié et... enfin de faire ce que nous attendions, elle visite, discute, *mais avec condescendance !* »

Diève sourit et s'agita dans le fauteuil, mal à l'aise.

— « C'est cela, Chef. »

— « Quoi, *cela* ? »

— « Votre erreur. Nous ne voulons pas être intégrés, nous ne tenons pas à vivre comme vous, à travailler sur les points lointains où débouchent les nouveaux Tunnels... Comprenez cela : nous sommes contents de notre sort, contents d'être ce que nous sommes. Nous... Eh bien, nous nous jugeons supérieurs à vous. »

La bouche de Gamton, si laide avec ses lèvres gercées par le froid d'un Pays appelé Montagne-Givre, béa d'étonnement et d'indignation. Finalement, le Chef de l'Assistance pour les Structures n'agit pas comme

l'avait prévu Diève. Les premiers stigmates de la colère qui étaient apparus aux coins de ses yeux légèrement plissés disparurent.

— « C'est bon, Diève. Attendez un instant, voulez-vous ? »

Les gros doigts lâchèrent le feuillet de métal, saisirent le communicateur en forme de coquillage.

— « Ranhet ? J'ai Diève Aphar, ici. J'aimerais qu'on lui déniche un logement dans le périmètre !... Comment ? Non, simplement pour la nuit. Autre chose : quand Dyrië arrivera, envoyez-la immédiatement à mon bureau, sans les formalités habituelles. »

Il reposa le communicateur et souffla nerveusement entre ses doigts.

— « Diève, » dit-il, « ce n'est pas la première fois qu'un Beau me dit cela, savez-vous ? »

Le jeune homme inclina sa fine tête.

« Aujourd'hui, cependant, je vais prendre cette déclaration comme une vérité, c'est-à-dire exactement comme si vous, gens des Structures, ne deviez pas être mêlés à notre société. »

D'un signe de la main, il fit taire l'observation que Diève allait faire.

« Laissez-moi terminer, voulez-vous ? Vous n'êtes pas nombreux et je me demande pourquoi nous vous avons toujours accordé tant d'importance... De toutes manières, j'ai plein pouvoir pour stopper le développement du plan et faire revenir sur-le-champ les Belles réparties dans les soixante Pays.

» Vous ne voulez pas que vos enfants nous ressemblent, vous ne voulez pas niveler les montagnes et acclimater les plantes utilitaires... Soit. Mais alors, vous demeurerez dans les Structures. »

Diève devint très pâle et, ce faisant, ses yeux semblèrent encore plus beaux, plus fendus vers les tempes où ondulaient les cheveux sombres.

— « Chef, vous ne pouvez pas prendre cette décision comme cela, seul, simplement parce que... parce que je vous ai dit que nous ne voulions pas de mariages forcés. »

— « Vous ne voulez ni mariages forcés, ni mariages simples. Vous souffrez de la cohabitation, avouez-le, bien que vous appréciiez la diversité des Pays et leur attrait exotique. »

Le ton de la voix de Gamton avait monté jusqu'à atteindre un degré tonnant de fureur.

Chez Diève, la réaction ne se fit pas attendre. Submergeant la crainte de bouleversements graves, la colère monta en lui, en vagues brûlantes.

— « Assez, Gamton ! Oui, nous ne voulons rien de tout ceci ! Oui, nous nous jugeons supérieurs ! Nous ne voulons pas que nos enfants aient des mains larges et laides comme les vôtres, ni vos visages d'animaux ! Nous apprécions la diversité des Pays, comme vous dites, et leur attrait exotique que nous sommes seuls à percevoir. Jamais une Belle n'aura de rapports avec un homme comme vous, jamais elle ne le voudrait. Et si cela était, leur union physique amènerait tant de douleur et de dégoût chez la Belle que... »

La gifle que Gamton lui envoya à toute volée coupa net le flot des

paroles du jeune homme. Il s'était mis debout et recula jusqu'à la porte contre laquelle il s'appuya.

Le Chef tendit l'index :

— « Jamais un Beau n'a manqué à ce point de respect pour un homme, Diève ! J'ai de la sympathie pour vous et vos semblables et je ne sévirai pas, cette fois-ci du moins. Mais ne vous avisez pas de recommencer, car je pourrais mûrir un autre plan en votre défaveur. Il sera un jour nécessaire d'éteindre votre sale petit orgueil et de vous mêler à notre société, que vous le vouliez ou non ! »

Le sol glissa sous Diève, la porte s'ouvrit avec un souffle d'air froid. Il se retrouva dans le couloir, éjecté bel et bien du bureau. Il était blême de fureur. En se retournant, il découvrit Dyrië.

*
* *

Sa sœur descendait d'un siège-voyageur en compagnie de deux hommes de l'Assistance, qui portaient l'insigne des proches collaborateurs de Gamton.

— « Dyrië ! »

— « Diève ! Ils m'ont mise à la porte de Domaine-Roux et... »

Elle se tut et grimaça de douleur : un des deux gardes venait de tenter de l'entraîner et l'avait saisie malencontreusement par le poignet droit. Il la lâcha aussitôt et s'excusa :

— « Je ne savais pas, Belle. Je suis désolé. »

— « Elle n'a pas eu vraiment mal, » dit son compagnon en fixant Diève qui s'avançait, « son poignet a été soigné par accélération cellulaire et il est tout à fait normal. »

— « Lâchez ma sœur, » dit Diève. Il tendit le poing : « Eloignez-vous ! »

— « Pour qui vous prenez-vous ? Vous êtes aussi faible qu'un enfant, Beau ! »

Les deux hommes avaient repris Dyrië en main. Ils firent un pas vers le jeune homme qui les attendait, ployé en avant.

— « Qu'est-ce que c'est, Diève ? Encore vous ? »

La porte venait de s'ouvrir et Thiale Gamton se tenait sur le seuil. Un revolver à aiguilles brillait dans sa main. « Sortez de là, » reprit-il, « sortez de là, Diève, et quittez le bâtiment avant que je ne vous fasse incarcérer ! »

— « Je m'en irai si Dyrië vient avec moi ! »

— « Je crois que vous êtes devenu fou, Diève. Votre sœur doit me faire un rapport sur son accident, c'est tout. »

— « Je l'attendrai ici. »

La face large de Gamton se plissa. Il haussa les épaules, rentra dans son bureau et posa le pied sur un objet qui offrait l'apparence d'un caillou blanc, d'un galet de plage.

Diève était resté immobile dans le couloir, à trois pas des deux gardes et de sa sœur, tenu en respect par l'arme à aiguilles de Gamton, toujours

pointée sur lui. Il sursauta quand le plafond s'ouvrit par endroits. Avant qu'il ait pu tenter un geste, quatre nouveaux gardes touchèrent le sol et se saisirent de lui.

Ecumant de rage et luttant contre la douleur provoquée par la brutale emprise, il fut placé sur un siège et repartit vers l'angle du couloir. L'appareil hésita et tangua comme chaque fois, puis se rétablit et continua vers l'extérieur.

Il surgit sur l'immense esplanade qui dominait la mer frangée d'écume. Son mécanisme modifié par des mains expertes l'éloigna de son point d'arrivée ordinaire, face à l'escalier d'accès. Traversant en trombe l'esplanade, il alla buter contre un arbuste rabougri originaire d'un Pays. Ejecté avec violence, Diève traversa l'espace jusqu'à la mer, plongea entre deux vagues et ressurgit après une seconde, à demi étouffé.

Le grand bâtiment de l'Assistance le dominait et semblait vouloir l'écraser, lourd, laid et grisâtre sur le fond dentelé des Structures.

III

Il y avait d'abord l'herbe verte et les petits tas de terre sombre que déversaient les taupes aux orifices de leur nid. Le soleil était encore assez haut dans le ciel pour être chaud surtout en cette fin d'été. Diève s'étendit sur l'herbe, dégoulinant et frissonnant. Il avait froid et il resta longtemps ainsi, le visage levé vers le coin de ciel éblouissant où régnait le soleil, les mains posées sur le sol tiède.

Il percevait très nettement la signification de la zone inculte et déserte où il se trouvait, plus nettement que jamais auparavant. L'herbe verte, tout autour du bâtiment de l'Assistance, était une frontière, une frontière symbolique et efficace où les taupes avaient élu domicile.

Des taupes, il n'en restait plus beaucoup sur Terre. Leur race semblait en régression, comme le peuple des Structures. Les taupes se groupaient, se tassaient et luttaient heure par heure. Beaux et Belles se cantonnaient dans les Structures, resserraient leur communauté aux dimensions psychologiques de la famille. La famille chère aux normaux, aux gens laids qui habitaient les Pays, ainsi que toute la Terre, en dehors des Structures.

Ces gens qui venaient de jeter dehors, comme un quelconque animal, Diève Aphar.

« Même pas comme un animal, pensa-t-il, car ils respectent les animaux et tout ce qui est naturel ! »

Il se sentait souillé, humide et poisseux. L'envie le prit de retourner se laver dans la mer mais il se rappela le froid glacial de l'eau et, en promenant sa langue sur ses lèvres, il sentit l'horrible goût du sel.

Pourtant, il ne pouvait regagner les Structures dans l'état où il se trouvait. Il attendit donc patiemment, les yeux clos, imaginant pour se distraire de possibles systèmes d'accélération du rayonnement solaire. Dans ce genre de choses, il n'y avait guère que les rayonneurs d'infra-

rouges anciens que la mode avait ramenés au premier plan dans les Structures.

Avec eux, il se serait retrouvé séché en un rien de temps. Il perdit son esprit dans des considérations superficielles, songeant aux vêtements qu'il endosserait une fois rentré chez lui, à la douche qu'il prendrait (tiède, puis chaude, puis froide, pour finir par : parfumée) jusqu'à oublier sa colère et la brûlure de son humiliation.

*
* *

Il redressa la tête à un bruit de pas.

— « Dyrië ! »

Sa sœur sourit et lui tendit la main.

— « Lève-toi, Diève, tu es presque sec ! »

Il défroissa sa veste flottante et étira ses grands bras tout en regardant vers le bâtiment de l'Assistance.

— « Que t'a-t-il demandé ? »

— « Viens... »

Elle l'entraîna loin de l'herbe, posant avec précaution ses pieds finement chaussés entre les taupinières. Il observait son visage, de profil, et y lut quelque chose de nouveau. Il s'arrêta comme ils quittaient définitivement la ceinture d'herbe pour un des grands trottoirs qui menaient aux Portes.

— « Dyrië ?

— « Oui ? »

— « Il t'a dit quelque chose ! Tu... tu es triste. »

Elle leva son visage vers lui.

— « Nous ne nous mentons pas pour les questions graves, Diève... Oui, Gamton m'a parlé de... de réformes. Ou plutôt, il a un plan dans le genre de celui que nous avons fait échouer, moi et les autres. »

— « Quel plan ? »

— « Il veut nous enfermer ici, dans les Structures, sans possibilité de voyager. »

Diève secoua la tête. Au fond de lui-même, il ressentait un intense soulagement : le chef de l'Assistance locale n'avait rien conçu de nouveau ni de dangereux.

Il passa un bras autour des épaules de sa sœur.

— « Rien de dramatique, » dit-il.

— « Libre à toi de penser ainsi, mais, pour ma part, j'aime les Pays, les Tunnels et tous les spectacles qui y sont offerts. »

— « Tu es une Belle et toutes les Belles pensent ainsi. De plus, tu es jeune, Dyrië. Mais tu ne m'as pas compris. Gamton a déjà formé ce plan plusieurs fois. Il y a fait allusion au cours de notre dispute, tout à l'heure. »

— « Tu l'as mis hors de lui, Diève. Je ne l'avais encore jamais vu

comme cela. Il paraît que tu lui as dit que nous n'accepterions jamais l'intégration et que nous ne souhaitions pas cohabiter avec eux. C'est aller au-devant de... »

— « Je ne suis pas le premier, » coupa-t-il. « Gamton, cette fois, nous prenait de trop haut. Je tenais à ce qu'il sache mon opinion sur la question. C'est aussi la tienne, d'ailleurs, et celle de tous les gens des Structures. »

Elle rejeta son bras et s'éloigna.

— « Tu m'énerves... Evidemment, je pense comme toi, mais j'ai un peu plus de diplomatie. Mes voyages m'ont appris beaucoup à propos des normaux. J'ai vu la puissance dont ils disposent et je les ai observés jusqu'aux plus lointains Pays. Si tu savais à quel point ils nous ignorent. Sur Domaine-Roux, j'étais la seule Belle, en dehors de celles de l'Assistance. Nous ne sommes pas importants, Dième, *nous ne sommes pas importants !* »

Il lui avait tendu la main, un instant. Il la rabaissa et détourna les yeux.

— « Il m'est pénible de te voir prendre cette route, Dyrië... Au fond, Gamton aurait raison s'il n'y avait personne pour résister, comme moi. Tu lui donnerais raison. Les femmes aiment trop les voyages. Elles se perdent au milieu des étoiles et épousent un gros défricheur de Pays pour lui donner des enfants normaux. Peu à peu, il n'y aurait plus ni Beaux, ni Belles... Et les Structures deviendraient des ruines. »

— « Qu'elles le deviennent ! Qu'elles le deviennent tout de suite ! Je veux voir des troupeaux se promener dans les rues, fienter sur les trottoirs ! Rien que pour te punir de ton sale petit orgueil ! »

*
* *

« Sale petit orgueil ! Votre sale petit orgueil !... » Gamton avait prononcé ces mots et Dyrië aussi. Un tel rapprochement engendrait une sensation angoissante d'abandon, de désertion totale.

« Suis-je seul ? » se demanda Dième, « seul à penser ainsi ? »

Il allait pénétrer dans les Structures. Au-devant de lui, à un jalon de distance, le vaste trottoir se scindait en quatre voies minces, dallées de pierre verte. Plus loin, les grands bâtiments de non-habitation évoquaient les arbres d'une prodigieuse forêt. Ils étaient hauts et droits. Leurs flèches de verre, de métal et de pierre étaient autant de feuilles et de branches.

« Non ! Je ne dois pas penser comme cela ! » Il tourna la tête, essayant d'embrasser, d'un seul regard, les Structures entières. « Les bâtiments ne ressemblent pas à des arbres ! Rien, ici, ne ressemble à quoi que ce soit ! »

Dyrië l'avait quitté pour de bon. Du moins, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent, ce soir ou plus tard, dans un des restaurants foyers. Elle marchait, courait presque, enjambant les fausses balustrades colorées qui n'étaient là que pour répondre au crépitement polychrome des stores, sur les groupes d'habitation.

Il ne l'appela pas. Sa sœur pouvait aller au diable, avec ses idées défaitistes qu'elle ramenait à chacun de ses voyages. « Elle m'influence, »

pensa-t-il, « je me sens amer, sans force ! » C'était à regretter de s'être fait éjecter pour elle du bureau de l'Assistance.

Diève pressa le pas sur une des étroites routes vertes qui traçaient une courbe avant d'atteindre les Jardins de Plaisance. Il savait où il allait. Une conversation avec Jichol lui ferait le plus grand bien. En même temps, elle lui permettrait de savoir la réponse à des questions qui dormaient depuis trop longtemps dans son esprit. Des questions qu'il sentait prêtes à s'éveiller.

IV

Jichol était le moins beau des habitants des Structures. Il n'avait rien, bien sûr, d'un normal. Ses traits conservaient toute la finesse et l'élégance nécessaires, mais il leur manquait la touche minuscule, l'étincelle que possédait Diève, au même titre que les autres jeunes hommes. Jichol n'en faisait pas de complexe et les Belles ne l'avaient jamais repoussé. Ses enfants étaient au nombre de quatre et la beauté, chez eux, reprenait son plein éclat..

— « Je suis ennuyé, » dit Diève, « pourrions-nous discuter ? »

— « Toujours à ta disposition, fils. Entre, mais ne laisse pas sortir mon couple de Pelucheux ! »

Le visage tanné de Jichol s'effaça de l'écran et la porte à trois battants laissa pénétrer Diève, se refermant très vite sur le museau des célèbres Pelucheux. Ceux-ci étaient des êtres mécaniques recouverts de fin plastique et de véritables plumes d'oiseaux de Pays. Jichol les avait construits trois ans auparavant pour une de ses compagnes, qui portait le doux nom de Sizre. Sizre était partie pour les Pays et n'était pas revenue. Jichol avait conservé les Pelucheux.

— « Assieds-toi, fils ! »

Il était difficile de distinguer les sièges des autres meubles, dans l'appartement immense et bigarré. Diève parvint malgré tout à s'asseoir et à laisser progressivement reposer son dos. Il n'aimait pas la façon qu'avait Jichol de dire : fils, à tous ses visiteurs. Il n'était pas vieux, après tout ! Du moins pas *si* vieux !

— « Il n'y a personne, aujourd'hui ? »

— « Tu le vois bien. J'ai fixé un horaire pour mes réceptions, depuis une semaine, et je ne tolère les visites que le soir. »

— « Oh !... En ce cas, je... »

Diève fit mine de se lever. Jichol fronça les sourcils d'un air irrité.

— « J'ai dit *visite* et non *entrevue* ! »

Diève se détendit et sourit.

« Je t'en prie, épargne-moi tes préambules, » reprit Jichol, « il est des occasions où ils ne sont pas de mise ! Qu'est-ce qui t'amène ici ? »

Le jeune homme se lança dans le récit de sa dispute avec Thiale Gamton.

*
* *

La nuit était venue. L'inépuisable pile reposant au sous-sol des Structures dispensait lumière, couleur, tapage et musique. Des bassins-gigognes se déployèrent auprès des bâtiments de non-habitation, mêlèrent des tons diaprés et des efflorescences inédites. Pourtant, jamais le spectacle n'avait paru aussi pauvre à Diève. Jamais les Structures n'avaient été aussi resserrées, tassées au centre d'un inconnu noir qui était la Terre.

Dans le ciel, intact entre les faisceaux de givre des projecteurs, les étoiles étaient immobiles, sans apprêt, naturelles...

— « Je sais ce qui se passe en toi, » dit Jichol, « sans doute parce que, depuis tant d'années, je suis le confident des Beaux et Belles et aussi parce que tu m'as raconté en détails ton entrevue avec Gamton.

» Les paroles de ta sœur t'ont heurté, n'est-ce pas ? »

Diève inclina la tête.

« C'est normal... Les hommes, plus que les femmes, ont l'esprit de conservation. Notre taux de natalité a baissé d'une manière effarante et les Belles désirent, pour la plus grande part, être mères. Quand les jeunes comme toi ne sont pas capables de leur donner satisfaction, elles vont... Eh bien ! elles se mêlent aux normaux, elles s'immiscent dans cette société qui nous entoure. »

— « Nous courons à la ruine, Jichol ! »

— « Non... Pas de cette façon, en tout cas. Sur quatre Belles qui essayent d'épouser un normal (car en dehors des Structures règne le mariage), trois reviennent après quelques jours et un essai infructueux. Vois-tu, nous avons un atout pour garantir notre isolement parfait : c'est cette différence même qui existe entre Belles et normaux. C'est exactement comme s'il y avait réaction chimique au niveau cellulaire, comme si la sueur des normaux corrodait la peau des Belles. »

— « N'est-ce pas cela, en réalité ? »

— « Peut-être, fils, peut-être, quoique seul le ressentimement te fasse dire ces mots. Cesse de fixer la ville comme si tu ne l'avais jamais vue et écoute-moi... Tu savais très bien, en venant ici, ce dont tu avais besoin. A chaque difficulté que rencontre un Beau, il veut faire le point, savoir ce qu'il en est du monde, du « pourquoi » et du « comment » de la réalité. C'est ce que tu désires, non ? »

Diève hocha la tête.

« Cerveau vide, » dit Jichol, « tu as oublié que tu étais venu ici-même il y a cinq ans me demander semblable chose. A l'époque, je t'avais complètement satisfait et... »

— « Je n'ai pas oublié, » dit Diève. « Je me rappelle ce que vous m'avez dit. »

Un étonnement heureux put se lire dans les yeux de Jichol.

— « Très bien, fils... Dis-moi ce que tu te rappelles. »

*
* *

Elle s'éveilla et s'assit dans le lit qui l'avait bercée longtemps. Il y avait eu un bruit, et maintenant c'était à nouveau le silence. Par-delà le balcon,

les colonnes en spirales et les clochetons des immeubles voisins luisaient doucement sur le fond noir du ciel.

— « Dyrië ! »

Elle allait crier quand la main se posa sur sa bouche. Une main tiède, un peu moite, trop rude pour être celle de Diève.

« Dyrië... C'est moi, Criguy. »

La lumière jaillit quand elle toucha du pied la tige de contact.

Criguy était penché sur le lit.

— « Etes-vous fou ? Que faites-vous ici ? Les Structures sont interdites aux... »

De nouveau, il la fit taire en posant sa lourde main sur ses lèvres. Elle se dégagea d'un mouvement nerveux.

— « Ne soyez pas en colère, » dit-il. Il se retira dans la pénombre bleue, hors du cercle de lumière qui dominait le lit froissé. « Je... je voulais simplement vous voir. »

— « Vous me voyez, à présent ! Si mon frère vous trouve ici, Criguy, il vous frappera. »

Il se mit à rire, doucement, tranquillement.

« Pourquoi riez-vous ? »

— « A cause du mot. Et puis, je doute qu'un Beau s'attaque à un normal. »

— « Taisez-vous ! Mon frère, cet après-midi même, a provoqué deux gardes de l'Assistance. »

Criguy redevint sérieux.

— « En ce cas, il n'est pas comme les autres. »

Nullement gênée par la présence de l'homme, Dyrië se levait, s'étirait gracieusement et s'habillait.

— « Où voulez-vous aller ? » demanda-t-il.

— « Vous reconduire au-dehors, loin des Structures. »

— « Pourquoi ? »

— « La police, la police *normale* vous condamnera à la relégation si elle vous trouve en domaine interdit. »

Il s'assit au bord du lit.

— « Il m'est arrivé de nombreuses fois d'être dans l'illégalité. Vous continuez de vous croire très importants, vous autres gens des Structures. Je ne crois pas que personne puisse être relégué pour avoir pénétré dans votre ville. »

Vexée, Dyrië sortit sur le balcon. Il se redressa et la suivit. A ses côtés, il contempla les voies montantes, les arches de verre, signes d'un raffinement esthétique inconnu dans les Pays.

— « Vous m'ennuyez, » dit-elle. Puis elle ajouta, après une seconde : « Comment trouvez-vous cela ? »

— « Les Structures ? Moins belles que vous, Dyrië. »

Elle le fixa, étonnée et contrariée.

— « Vous n'avez rien de pareil, dans aucun Pays. »

— « C'est vrai. C'est curieux, pittoresque. Cela ressemble aux alignements cristallins sur Victoire-Jaune. »

— « Ce n'est ni Victoire-Jaune, ni Domaine-Roux, ni Chien-Blanc !... Ce sont les Structures ! »

— « Alors à quoi préférez-vous que je les compare ? Aux ruines que l'on trouve sur Océan-Calme, dans les îles ? »

Elle crut que son cœur allait s'arrêter en comprenant qu'il venait de la blesser intentionnellement. Pourtant, elle ne put parler, protester, tempêter, lui demander de sortir avec un infini mépris. Elle resta appuyée à une borne de bronze et ce fut lui qui parla de nouveau :

« Vous êtes énervante, avec vos idées, Dyrië. Tout le temps de notre voyage, sur Domaine-Roux, vous m'avez décrit votre ville comme s'il s'était agi de la capitale de l'univers. Mais elle est unique, votre ville, Dyrië ! Unique, non par sa beauté, mais simplement par son état ! Il n'y en a pas d'autre, sur aucun Pays, et il n'y en aura jamais d'autre ! Quand les Structures se seront effondrées, personne n'en reconstruira de nouvelles ! »

Il se tourna vers l'enchevêtrement des tours et des dômes, vers les failles de lumière et les viaducs d'ombre se détachant sur fond pastel.

« Comprenez donc que tout ceci n'est pour nous qu'une curiosité entre des millions d'autres ! Pas plus intéressante que les vallées à mirages de Montagne-Givre ou les jungles de fleurs de Jardin-Maléfice ! »

« Je suis venu pour vous, Dyrië, et pas pour votre tanière prétentieuse et antique... Je ne suis pas entré avec mille précautions, en me cachant de redoutables gardes. C'est *vous* qui ne pouvez ou ne voulez pas sortir de cet endroit. Mais n'importe qui peut y pénétrer quand bon lui semble. Seulement, voyez-vous, il y a plus passionnant dans d'autres Pays.

Elle haletait presque, face à ce normal insultant qui tournait le dos aux Structures. Il approcha d'un pas, puis de deux. Il marchait vers elle et elle le laissa venir, sans un geste.

V

A l'origine, il y avait eu les nomades. Les grandes tribus, les hordes avaient fini par mourir, par s'amenuiser jusqu'à se perdre dans les premiers sables de la terre, les steppes à l'herbe courte. Il n'y avait pas lieu, pour un sédentaire, de les regretter. Ou alors, s'il se penchait sur les nomades avec un rien de mélancolie, c'était parce que son subconscient lui ramenait le souvenir des âges lointains. Des âges où la tribu de passage signifiait l'arrivée de denrées, l'abondance passagère surgie du troc.

Les sédentaires avaient gagné. Par leur force d'inertie même, sans vraiment combattre. Ils s'étaient installés et avaient repoussé les errants comme s'il se fût agi d'animaux bruyants et affamés. L'histoire ne portait presque plus de trace des nomades... En revanche, les cités l'avaient marquée d'autant de points scintillants. Cités aux carrefours des grandes voies du monde, cités au fond de golfes abrités, cités exposées au détour des continents, commandant deux à trois mers, cités placées en rempart, cités en sacrifice, perpétuel enjeu des guerres, cités marchandes, industrielles, religieuses, belliqueuses.



Pour parler des villes, lors de l'entretien avec Diève cinq ans plus tôt, la voix de Jichol avait pris des inflexions impressionnantes, ses yeux avaient reflété un enthousiasme sans borne mêlé de regret.

— « Les cités étaient obligatoires, Diève, il faut comprendre cela. Obligatoires, s'entend, avec une civilisation sédentaire.

» La rançon du nomadisme aurait été l'absence de véritable technologie... La rançon de la civilisation sédentaire fut un pacifisme tardif, terriblement tardif. Les races s'assemblèrent, se séparèrent et se battirent dans une sorte de folie de la subdivision. L'histoire que je connais est un fourmillement, une confusion de noms, de symboles et d'idéaux dépassés. »

» Les cités franchirent l'étape super-technologique de la civilisation avec brio. Elles en sortirent même grandies, leur pouvoir confirmé. Dans l'intervalle, bien sûr, leur logique avait évolué. Les immeubles d'habitation, plus élevés, s'écartèrent. Les espaces vides furent assainis par de la végétation. La locomotion se fit aérienne et l'on supprima les voies de communication. »

» Avec la conquête des étoiles, la Cité perdit son caractère utilitaire qu'elle abandonna au Port, point de départ et d'arrivée des antiques machines à traverser l'espace. Elle ne connut plus qu'une raison d'être uniquement esthétique. Les hommes revenant des gouffres du lointain espace trouvaient en ville tout ce qui leur avait manqué : l'artificiel, l'art et l'amour dans sa forme la plus évoluée, bien loin de la brutale étreinte des animaux. »

» Cela dura longtemps, fils, très longtemps. Ce n'est point de l'immodestie de te dire que je suis le plus instruit des habitants des Structures. Je suis le plus âgé et ma mémoire ne flanche pas. De plus, les femmes ont apaisé mes... passions-parasites. Donc, tu peux tenir pour certain que l'expansion à travers les soleils a été longue si je te déclare que je n'en ai qu'une très faible idée. Imagine simplement un désert de sable... Oui, un peu comme la plage, si tu veux. Maintenant, essaye de reconnaître chaque grain de sable en lançant une poignée d'aiguilles toutes les heures. Avant qu'il y ait un rapport d'une aiguille par grain de sable, crois-moi, il te faudra du temps. »

La comparaison avait touché Diève et il s'était senti, une seconde, confondu par l'ampleur de l'évocation. Cela était bien loin des Tunnels, en vérité !

« Si longue que fût cette conquête, avait repris Jichol, elle prit fin quand les hommes conçurent un moyen de communication idéal et instantané. Ce moyen consistait à supprimer la trame espace-temps, à déterminer un chemin de monde à monde. »

— « Les Tunnels ! » s'était écrié Diève.

— « Les Tunnels, oui... Tu le savais déjà, fils, mais à chaque fois tu es surpris. Les Tunnels ne sont pas un miracle, pourtant. Ils sont une splendide réalisation de l'humanité. »

» Dès leur apparition, cependant, les cités surent qu'elles étaient condamnées. Les Tunnels mettaient à portée de chacun les mondes les plus lointains : les hommes se répandirent dans ce qu'on nommait la Galaxie avant de l'appeler banalement : le Monde. Les planètes, ou, si tu préfères, les Pays, furent mis en valeur, aménagés, conquis avec une rapidité extrême. »

» Les cités perdirent leur raison d'être quand la psychologie de l'homme s'adapta à la nouvelle dimension de son habitat. Le petit groupe, ou même l'individu solitaire, prévalut sur la métropole, la mégalopole. Mais je vais te dire quelque chose, fils, qui achèvera de t'ouvrir les yeux : nous assistons, en ce moment, au retour du nomadisme. »

Diève avait sursauté, incrédule.

« Oh ! bien sûr, cela n'a rien à voir avec les hordes de guerriers hirsutes qui pataugeaient dans le delta des fleuves il y a des centaines et des centaines d'années terrestres. C'est un nomadisme pratique, facile parce que les chemins de communication sont faciles. Il n'est besoin que de se présenter à un Tunnel pour se retrouver sur Domaine-Roux, Jardin-Maléfice ou Talus-Perdu. »

» Les hommes voyagent comme jamais ils ne l'ont fait. L'espace n'est plus qu'un réseau de fils, de couloirs, d'antichambres amovibles. On a besoin d'un expert en bois sur Forêt-Bleue ? En voici un, venu de Bocage-Huit. Un expert en métal ? En voici un, arrivé tout droit des astéroïdes à minerai de Pendule-Verte. Toute cette humanité est en mouvement. Chacun se porte aux endroits où il est utile. »

» Maintenant, dis-moi, fils, quelle serait la valeur des cités dans le monde des Pays ? Quelle sorte de cohésion les justifierait ? »

— « Mais... La beauté, » avait dit Diève, « les Structures sont belles, Jichol, elles n'existent que pour cela. »

— « Tu vas me juger bien défaitiste. Si je te dis que la beauté existe ailleurs qu'ici. Qu'elle n'a pas besoin d'être artificielle pour être appréciée. Les Structures n'existent que parce que nous nous y raccrochons, c'est tout !

» Cette ville, là, dehors, est la dernière, la toute dernière du monde. Et nul ne s'en préoccupe, hormis nous, Beaux et Belles ! Les Structures mourront avec nous ! »

*
* *

La maison, tapie dans l'ombre, avait quelque chose de répugnant. Diève s'arrêta, surpris et interdit. Elle évoquait un animal ou la feuille énorme d'une plante en sentinelle. Elle était profondément et horriblement naturelle, elle avait capté les angoisses en sommeil de la jungle, des montagnes, des vallées houleuses... Elle n'était plus un ensemble cohérent et net de matières colorées.

Un long frisson parcourut Diève. Il essaya de chasser les pensées parasitaires. Il fit un pas en avant, puis deux, commença de monter vers le palier-véranda. La maison pouvait-elle receler de vivantes cellules ? Des organes, des glandes ? Pouvait-elle bouger ?

« Je suis fou ! » pensa-t-il. « Je suis fou ! » Jichol n'avait-il pas dit cela à un moment ? Que la sophistication et le goût de l'artificiel risquaient d'aboutir à une névrose mortelle ? Diève traversa le palier, entre les statues que la mode renouvelait mois après mois. Présentement, le thème général était le « tronc de cône et triangles ». Au seuil de l'appartement, le jeune homme s'arrêta.

Il éprouvait l'envie d'aller dire quelques mots à sa sœur. Etait-ce le résultat de l'entrevue avec Jichol ? Mais, maintenant qu'il savait où il était dans le temps et l'espace, il se sentait plus enclin à l'indulgence.

« Est-ce sa faute si elle éprouve un certain plaisir à fréquenter les normaux des Pays ? Elle est une Belle, après tout, avec tout ce que cela comporte de curiosité et de perversions minimes... Mais elle ne risque pas d'aller jusqu'au bout... Et puis, ces normaux sont sans finesse et assez peu audacieux. Avant que l'un d'eux ait pu... J'aurais dû lui parler de son poignet. Elle est guérie mais j'aurais dû... »

Il avait quitté le premier salon, celui des tableaux vivants, pour le second où les bandes olfactives se croisaient et se recroisaient, provoquant à leurs points de rencontre des éclosions de parfums à la mode.

De là, Diève sortit sur le balcon. Il s'appuya à la balustrade, découvrant les tourelles de lumière et les voies désertes à cette heure. Les fenêtres de l'appartement de Jichol étaient encore ouvertes et illuminées. Le jeune homme se retourna et marcha vers la chambre obscure.

« Curieux, » pensa-t-il. « D'ordinaire, elle tire les grands rideaux pour se protéger de la clarté ! »

Il fit un pas et demeura sur place, pétrifié. La sensation d'une présence insolite s'imposa à lui et fit trembler sa voix comme il appelait :

— « Dyrië ? »

Une forme le bouscula violemment, jaillit à l'extérieur. D'une main, il se cramponna à une des colonnes du lit. Puis il se lança à la poursuite de l'homme. Il entrevit la haute silhouette, en équilibre sur la balustrade, légèrement ployée comme pour un plongeon ! Un normal. Un sale type de quelque Pays !

— « Arrêtez ! Espèce de... »

Un instant, il crut que l'autre allait s'écraser en bas. C'est ce qui serait advenu d'un Beau. Mais l'homme roula sur le sable, se releva et s'adossa à la muraille. Il avait devant lui un véritable précipice, impossible à franchir, celui-là.

« Il va contourner la maison ! » pensa Diève. « Et je l'attendrai ! »

Il courut jusqu'au salon. Dyrië était invisible. Pourtant, il savait que l'instant d'avant elle était dans sa chambre avec le normal. Dans sa chambre, en train de...

Il jura abominablement en fouillant l'armoire, à la recherche des aiguilles. Comme il les ouvrait et les repoussait, les tiroirs s'allumaient et s'éteignaient. L'ombre de la pièce semblait abriter un orage d'été.

Dyrië ! C'était surtout la pensée de sa sœur qui l'habitait, l'idée qu'elle avait, en accomplissant cet acte, brisé la cohésion de la société, piétiné

toute l'histoire des cités. Une à une, il glissa les aiguilles à charge tétanique dans le revolver.

Sur le palier, il s'orienta, repéra l'endroit idéal, entre deux massives compositions de béryl. Il s'accroupit, l'arme froide aux creux de sa main. La bande de sable aboutissait ici, rejoignait l'escalier principal.

Diève prêta l'oreille : les pas de l'homme crissaient, de plus en plus proches. Il fut là, brusquement, visage illuminé par la clarté de la ville. Au dernier moment, il aperçut Diève. Il s'arrêta et tendit la main :

— « Ecoutez, Beau, je ne... »

Diève tira. L'aiguille fit un bruit mat dans la poitrine de l'homme qui bascula. Diève tira une seconde fois et resta immobile, au-dessus du vide où le normal avait disparu.

VI

Thiale Gamton se saisit du grand communicateur en forme de conque marine :

— « Tunnel Central, ici ! »

— « Gamton... Si Diève Aphar se montre dans votre secteur, emparez-vous de lui ! Ensuite, amenez-le-moi ! Compris ? »

— « Compris ! »

Il déposa l'appareil, en prit un autre, plus petit :

« Ranhet ? Hier, je vous avais demandé de me dénicher un logement ici, pour Aphar. C'est aujourd'hui, qu'il me le faudrait. »

— « Il est à votre disposition, chef. »

— « C'est parfait... Comment se comportent Beaux et Belles ? »

— « Tout à fait comme d'habitude. Indifférents et froids. Mais leur satisfaction éclate jusqu'à Montagne-Givre ! »

Gamton émit un grognement vague. Dans la minute qui suivit, il fixa la porte sans vraiment la voir, la tête dans les mains. Il se sentait furieux et triste en même temps. De plus, il ne savait pas du tout quelle ligne de conduite adopter...

« Diève... Quel gâchis... Quel gâchis ! »

*
* *

Diève s'éveilla. A la hauteur du soleil sur la cité, il calcula que son sommeil n'avait duré que trois ou quatre heures. Il sortit en rampant de l'alvéole de pierre bleue et s'assit sur une borne d'éclairage. L'extrémité nord des Structures était surtout constituée de vieux immeubles. Dans les fondations, au-delà des voies les plus souterraines, il devait se trouver les restes intacts de bâtiments extraordinairement anciens. Jichol avait dit que la cité, *cette* cité, celle des Structures, n'avait pas changé de place en huit cents ans d'histoire connue.

Impossible de préciser jusqu'à quelle période cela remontait. Mais ici, dans ce secteur, un homme en fuite pouvait trouver refuge.

« Ce ne sera qu'un répit, » pensa Diève, « qu'un répit. Mais ensuite ?... » Ensuite, il ignorait tout de ce qu'il devrait faire.

Très loin, il aperçut quelques jeunes gens se rendant à une réunion de club et il envia leur insouciance. Cependant, il ne regrettait rien. Il avait fait la seule chose à faire. L'acte pleinement conçu résultant de ses conceptions profondes.

Le normal était mort et c'était très bien ainsi. Il se détendit sous la caresse du soleil, encore engourdi par son bref sommeil. Un instant, après avoir tué le normal, il avait pensé faire subir le même sort à Dyrië.

Mais Dyrië était Dyrië. Elle était allée très loin au-delà des limites permises. Elle s'était conduite comme les pires Belles, comme celles qui donnaient des enfants laids à des hommes laids, dans des Pays perdus.

Psychologiquement, il ne pouvait y avoir de pardon pour elle. Mais la punir physiquement, la blesser ou la tuer, était un acte impossible.

*
* *

Il se redressa et se mit en marche, s'efforçant de trouver un chemin vers le sous-sol. Il ne craignait pas les maisons habitées, d'ailleurs rares dans cette partie de la cité. Quant aux tourelles, aux caches et aux promenades, elles étaient autant d'abris possibles. Il se demandait ce qu'allait faire Gamton. L'Assistance devait obligatoirement participer à la poursuite d'un Beau meurtrier. La police, elle... Oui, sûrement, elle aussi le recherchait. La police des normaux ferait fouiller la cité, appartement par appartement. Elle n'aurait de cesse de le trouver et de le punir. Le punir, comment, au fait ?

Il devait être près de midi quand il s'arrêta à proximité d'une villa, dans un recoin d'ombre fraîche. Aujourd'hui, il se le rappelait, le service climatologique n'avait pas décidé de pluie ni même de vent frais. Obstacle ou avantage ? Nul moyen d'en décider. Diève ferma les yeux. Plus que la marche, qu'il pratiquait un peu, sa situation d'être à part, d'homme traqué, l'épuisait. Fuir sans savoir quel but atteindre... Fuir avec des dizaines de questions en tête.

Ce qu'il fallait, c'était trouver un cas semblable. Un Beau avait déjà tué un normal, quatre ans auparavant. A moins que ce ne fût cinq. La date n'avait pas d'importance. Un Beau, bien avant Diève, avait abattu un homme des Pays, un officiel venu de Trois-Océans. La poursuite avait animé la cité pendant une journée, et puis... Plus personne n'avait entendu parler du Beau criminel. *Plus personne !* Cela signifiait-il qu'il avait été pris et exécuté ou qu'il avait réussi à s'enfuir ?

Diève sursauta et ouvrit les yeux. L'heure de midi était chaude et, dans le silence, un appareil approchait. Le jeune homme rampa sur quelques mètres et risqua un coup d'œil entre deux piliers : Un monoporteur arrivait. Sur sa coque en forme d'œuf, les deux P entrelacés de Pays et Police se détachaient en noir brillant.

L'homme qui était à l'intérieur tenait une arme à aiguilles. Automa-

tiquement, Diève regarda à sa ceinture et vit qu'il avait toujours la sienne, celle qui lui avait servi à tuer le normal.

« Venez-y ! » pensa-t-il. « Venez me débusquer et j'abattrai autant de rustres qu'il me sera possible ! » Une vague de rage et de haine le parcourut. Son cœur battait très fort.

Il rampa plus loin, sauta en contrebas et contourna la villa. Du coin de l'œil, il surprit deux Belles qui l'observaient de la plus haute baie. Il esquissa un signe pour les inviter à rentrer : elles risquaient de le faire repérer. Mais elles ne comprirent pas et lui sourirent.

Il jura intérieurement et marcha plus vite. Le grésillement de l'œuf volant semblait s'attacher à ses pas comme un ombre ou comme ces breloques que l'on vendait dans le quartier commerçant, et qui demeuraient en place par magnétisme.

Jusqu'où pourrait-il fuir ? Le désespoir s'insinuait en lui quand il tomba en arrêt devant une plaque de marbre vert. Il identifia l'entrée d'un souterrain. Enfant, il était venu souvent jouer dans ce quartier, parce que le passé et des choses mystérieuses y affleuraient fréquemment.

Il s'agenouilla et essaya de tirer la plaque, ses ongles longs et fins s'accrochant et se cassant à la muraille rugueuse.

Jichol appelait ce quartier le Nombril. Parce que, disait-il, c'était par cet endroit que se succédaient les âges. C'était ici que les Structures avaient commencé leur expension.

Au ciel bleu pâle, l'œuf volant de la police dessina un court virage, revint en grésillant.

« Il m'a vu ! C'est certain... » La plaque céda et tomba avec un bruit retentissant. Une bouffée d'air fade jaillit du sombre conduit.

Mais Diève n'avait pas le choix. Les pieds en avant, il s'introduisit dans l'obscurité et progressa en s'aidant des mains et des hanches.

*
* *

— « Oui ? »

Thiale Gamton prit le communicateur devant deux de ses assistants qui attendaient, face au bureau, mal à l'aise dans l'uniforme des grandes circonstances.

— « Extrémité nord des Structures, Chef ! »

— « Déjà ? Passez-moi en direct ! »

Une interruption, un souffle bruyant qui semblait venir des propulseurs de l'appareil.

— « Patrouilleur 460, Chef ! »

— « Vous le voyez toujours ? »

— « Il vient de se glisser dans un des conduits souterrains qui atteignent les Dessous ! »

— « Les Dessous ? Il est complètement fou... Quoique... Attendez, donnez-moi le numéro du conduit, si vous le pouvez ! »

— « J'ai la carte automatique, ici. C'est le B-55, Chef. Il aboutit... »

— « Je *sais* où il aboutit ! » coupa Gamton, brusquement excité et le souffle court.

*
* *

Diève progressait toujours. De plus en plus vite, comme l'étroit boyau de métal descendait, s'inclinait vers les profondeurs des Structures.

Il s'arrêta au sein d'une tiède noirceur. Il pouvait continuer ou bien attendre et tenter de remonter. Tout dépendait des risques qu'il acceptait de courir. Il réfléchit aux possibles moyens de punition des normaux et à la colère de Thiale Gamton. C'était une chose que de haïr et de désirer la lutte durant des années, c'en était une autre de vivre cette lutte et d'y avoir le dessous.

Il choisit de continuer. Le conduit s'inclina encore, suivit un angle tel que ramper devint inutile. Diève se laissa entraîner par son poids, freinant de temps à autre de ses mains étendues.

La glissade devint chute, la sensation de fuite devint panique. Tout le corps du jeune homme se contracta dans une panique folle. Une eau glacée le reçut à l'arrivée. Il lutta pour remonter, emplit ses poumons d'air froid et sentit sous lui une berge molle.

A tâtons, il progressa vers un mince rai de clarté, essayant de ne pas retomber dans l'eau qu'il devinait toute proche. « Jamais, » pensa-t-il, « un Beau n'est venu ici ! » Tout à coup, ses bras s'empêtrèrent dans un réseau de fils légers. Maîtrisant difficilement sa peur, il se lança en avant. Il surgit de l'autre côté du mince rideau et ses yeux habitués à l'obscurité clignèrent. Ce nouvel endroit était éclairé. Faiblement, mais suffisamment pour se rendre compte de ses dimensions vastes et de son ancienneté.

VII

— « Il doit y être, à présent, » dit Gamton.

Ses deux assistants approuvèrent du menton. Le chef de l'Assistance pour les Structures ne tempêtait ni ne jurait plus. Recroquevillé dans son fauteuil, il poursuivait sa pensée. Il imaginait Diève dans la grande salle, S-1 (S pour Sanctuaire) et il voyait presque, par les yeux du Beau, les objets qui...

*
* *

Sur le sol de pierre, il y avait des globes faits d'une matière transparente et mince. Cinq en tout. Quatre, de petite taille, disposés en carré autour du cinquième, bien plus volumineux. Dans chacun, pourtant, l'appareil était le même. Constitué de disques épais dont la succession formait un cylindre, il était entouré, pris dans un réseau doré de fils. Diève n'aimait pas les comparaisons se rapportant à la nature, mais, cette fois, il ne put s'empêcher d'évoquer le travail d'une insolite araignée.

Il restait debout, immobile, au seuil de la salle. Après quelques secondes, ce fut le froid qui le décida. Un léger courant d'air devait

circuler et ses vêtements trempés, s'évaporant sur sa peau, lui donnaient l'impression d'un bain de glace.

Il avança jusqu'à l'un des globes de petite taille. Après une brève hésitation, il tendit la main et toucha l'enveloppe transparente. A l'intérieur, le cylindre, dans son cocon de fils, paraissait avoir cessé toute activité depuis des millénaires. « Dans quelle sorte de catacombe suis-je tombé ? » songea Diève. Une vague de crainte passa en lui et lui fit chercher, d'un air égaré, une possible voie de sortie. Mais la seule était celle-là même par laquelle il était venu. Et remonter à la surface par le conduit, il ne fallait pas y penser !

*
* *

Les deux assistants quittèrent le bureau en toute hâte. Les communicateurs grésillaient frénétiquement autour de Gamton. Mais il savait ceux qui apportaient des rapports intéressants, capitaux, et il ne gardait, n'écoutait que ceux-là, laissant les autres se lasser et se taire.

— « Ranhet ? »

— « Oui, chef ? »

— « Il vous faut faire vite, très vite. »

— « Pour Sanctuaire 1 ? »

— « Exactement. » Le chef sourit, heureux de s'apercevoir d'une initiative intelligente et rapide. « Dites-moi, Ranhet, je vous laisse le choix du pire... Je veux dire qu'il ne faut pas lui servir la *Reddition du dernier Khan sous la technocratie marchande !* »

— « Cela ne me serait pas venu à l'esprit, chef. »

Soudain, ce fut le silence, dans le bureau, une fois la communication terminée. Thiale Gamton posa la tête entre ses mains. Rarement il s'était senti aussi triste. Il n'y avait pourtant pas lieu de l'être. La société tout entière allait remporter une nouvelle victoire, par la paix et la douceur. Une nouvelle victoire...

— « Ici, Gamton ! »

— « Ici, Tunnel 2 ! La sœur du fugitif vient de se présenter au sélecteur de départ sous un nom d'emprunt. Evidemment, je vous l'envoie. »

— « Lui avez-vous dit quelque chose ? »

— « Rien, absolument rien. Elle pourrait embarquer tout de suite et... »

— « Alors, laissez-la faire, » trancha Gamton, « laissez-la partir. »

Il coupa la communication, bizarrement furieux de la lenteur d'esprit de son interlocuteur. Quand donc comprendraient-ils, tous, que l'intérêt du Monde était de laisser partir les Belles le plus loin possible ?

— « Ici, Ranhet ! J'ai choisi les Noires Années, vers la fin du règne de Chaune. »

Gamton soupira.

— « Très bien... Il s'agit maintenant qu'il soit encore là-bas. »

*
* *

La panique déferla sur Diève quand il perçut la baisse de clarté ambiante. Qu'allait-il devenir, ici, à des dizaines de mètres sous les Structures, en pleine obscurité ?

Puis l'idée que les normaux seuls pouvaient être responsables de cet inquiétant crépuscule le ramena au calme. Peut-être ne savaient-ils pas *exactement* où le trouver ? Peut-être comptaient-ils sur la peur pour le faire sortir de son refuge comme... comme une taupe ? En ce cas, l'effet était raté !

Dans la demi-obscurité, prêtant l'oreille à de possibles bruits, il brandit son arme à aiguilles et chercha un abri. Le gros globe était proche, assez volumineux pour constituer un rempart. Il s'accroupit et attendit. Après une minute, comme la salle était complètement obscure, il prit conscience de la subsistance d'une lueur. Se redressant, il vit, dans le globe, le cylindre devenu luminescent. Les fils d'enrobement eux-mêmes dispensaient une sourde clarté jaune.

Piège ? Prudemment, il recula. L'amère pensée que son arme à aiguilles ne pourrait rien contre une machine l'effleura. Puis une chose fantastique se produisit. Il ferma les yeux, pris de nausée. Lorsqu'il les rouvrit, il était dans une ville.

* * *

Les Tunnels étaient des portes ouvertes en permanence. Une multitude de portes braquées sur la multitude des Pays. Les Pays étaient des planètes et il suffisait d'ouvrir la porte pour... Jardin-Maléfice !

Une seconde, ç'avait été la Terre, la proximité des Structures ; la seconde d'après, *maintenant,* c'était Jardin-Maléfice.

Elle ignorait pour quelle raison elle avait choisi ce Pays entre tous. A cause du nom ? A moins que ce ne fût parce qu'il se trouvait loin, très loin de Domaine-Roux où elle avait rencontré Criguy.

« C'est faux ! Rien n'est loin avec les Tunnels ! »

Elle avait craint un sévère contrôle de l'autre côté de la chambre de conversion, mais personne ne l'interpella. Elle suivit un couloir sans hublots, descendit un escalier et perçut une première bouffée de l'air du Pays.

— « Excusez-moi, Belle ! »

Le normal avait failli passer avant elle. Il se rejeta en arrière et la regarda sortir.

Elle s'arrêta au seuil du bâtiment. Elle voyait une savane d'herbe bleue, comme faite de brins de glace, et, plus loin, tout contre l'horizon incroyablement proche, le mur sombre d'une jungle. Des fleurs y naissaient, montaient et retombaient. C'était elles qui emplissaient l'air de craquements sonores et d'effluves lourds.

« Je vais aller à l'Assistance, » pensa Dyrië, « je dirai que je ne veux plus jamais retourner aux Structures. Plus jamais... » Elle fit quelques pas dans l'herbe, vit que les brins cherchaient à éviter ses pieds.

« Ensuite, je verrai, » songea-t-elle encore.

VIII

Diève s'éveilla. Vaguement, très vaguement, il se souvenait d'un monde brumeux, noir, à goût de fumée et d'eau saumâtre. Il se leva. Il était sur une terrasse qui dominait la ville, *sa* ville, celle des Structures, des Beaux et des Belles.

« Je ne devrais plus être là ! » pensa-t-il. « Je ne devrais pas ! Je n'ai rien fait pour cela ! »

L'urgence qu'il y avait à trouver un refuge le sortit de son trouble.

Il quitta la terrasse et descendit vers la ville par un escalier qui semblait n'en plus finir. Les marches étaient usées, corrodées. Elles amenèrent de nouveau à l'esprit de Diève la vision d'une autre ville, différente et usée, corrodée. Une ville horrible, une ville...

Le souvenir seul, qui commençait à se préciser, baignait toutes les autres pensées d'un indicible effroi.

Diève pressa le pas, au bas des marches. Il était toujours dans le Nombril, l'extrémité nord des Structures. Le Nombril ! Le nom lui imposa sa destination. C'était chez Jichol qu'il trouverait la sécurité !

*
* *

— « Vous n'êtes pas bête, » dit Gamton, « vous ne pouvez donc refuser. En fait, c'est par vous que nous comptons réussir. »

— « Imposible ! » dit Jichol. Il alla jusqu'à la baie ouverte sur le chevauchement des voies et des tourelles. « Je ne peux faire cela, Gamton ! »

— « Si, vous le pouvez ! Vous n'êtes pas superficiel, Jichol. Vous *savez* exactement ce qu'il en est. Nous n'avons pas pris Diève Aphar. Nous l'avons sorti de Sanctuaire 1 et maintenant, il est certain qu'il va venir ici. »

— « Je n'ignore rien à propos de Sanctuaire 1. Je me suis souvent demandé, Gamton, pour quelle raison vous ne l'utilisiez pas plus souvent et même... de force. »

— « Ne jouez pas à l'imbécile que vous n'êtes pas, Jichol ! Vous savez aussi bien que moi que les Structures ne sont pas véritablement importantes. Mais ce serait une grande victoire que d'intégrer la poignée d'êtres humains qu'il y a ici, une victoire spirituelle. »

— « Les Beaux ont confiance en moi ! »

— « Alors, soyez digne de cette confiance ! N'agissez pas contre leur bien ! Diève sera ici d'un instant à l'autre. Je vous demande d'écouter ce qu'il vous dira et de nous laisser agir ensuite. »

Jichol se retourna. Il avait l'air très las et très vieux.

— « C'est bon, Gamton. J'ai toujours agi pour le bien de la société, je veux dire de la *plus grande* société... J'écouterai Diève et je vous le laisserai ensuite. »

— « Nous ne lui réservons aucun châtiment, Jichol. Criguy Cotts, l'homme qu'il a tué, était honnête et intelligent, mais... nous préférons gagner un Beau. »

***

Diève s'était assis, le dos à la fenêtre. Jichol, resté debout, allait et venait dans la grande pièce.

— « J'étais dans cette salle, » disait le jeune homme, « et la lumière a baissé. Elle s'est éteinte et il n'est resté que ce globe, au milieu des ténèbres ! Les quatre autres brillaient aussi mais plus faiblement. J'ai cru... J'ai cru à un piège de la police et pendant un instant j'ai gardé mon arme braquée. J'étais prêt à tirer, Jichol, et je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait... »

— « Aucun danger ne vous menaçait. C'est pour cela... »

— « Oui. Sans doute... Et puis, je n'ai plus rien vu d'autre que cette ville. En même temps, je pensais avec l'esprit d'un autre, d'un habitant de cette ville. »

— « Comment était-elle, fils ? »

— « Oh... Très différente des Structures. » Diève ferma à demi les yeux. « Je ne pourrais pas dire combien de temps cela a duré mais c'était horrible. J'avais... j'avais envie de *fuir* la ville, Jichol ! »

— « Calme-toi... Pourquoi était-ce si horrible ? »

Le jeune homme cherchait visiblement à coordonner, à rassembler ses impressions. Un flot d'émotions violentes semblait l'habiter et ses lèvres tremblaient légèrement tandis qu'il parlait.

— « Tout d'abord, la ville était laide, Jichol, laide à un point que je n'aurais pu soupçonner. Rien n'y était à sa place. Les immeubles étaient trop hauts et trop larges et les rues qui les séparaient ressemblaient plutôt à des caniveaux.

» C'était le jour, l'après-midi même, et... et pourtant, une sorte de brume stagnait. J'étais dans le corps de cet habitant de la cité et, tout au long de sa promenade, il ne cessait de penser, de se rappeler.

» Si seulement il avait été *bon*, Jichol ! Mais il était un des pires... Du moins je le souhaite, car c'est à se demander ce qu'il en aurait été des autres. L'esprit de cet homme n'était que haine et envie. Il se rappelait avoir souffert et il en rejetait la responsabilité sur tous ses pareils. Ses souvenirs montraient des couloirs, des bureaux, des rues sans fin et des files de gens en attente. »

— « Fonctionnariat, » murmura Jichol.

Diève n'y prit point garde et poursuivit :

— « Je voudrais pouvoir raconter minute après minute ce qui m'est advenu, mais... c'est véritablement impossible. A présent, tout cela me semble s'être déroulé en quelques brèves secondes et ne constituer qu'un ramassis d'impressions et de dégoût. »

— « Où allait cet homme, fils ? Quelle était sa principale préoccupation ? »

— « Il... il marchait vers un endroit, une maison immense et grise.

Il pensait y acheter de la nourriture, des légumes grossiers. Il comptait pouvoir s'en servir ensuite comme... comme appât. »

— « Appâts ? Des légumes ? »

— « Oui, Jichol. C'étaient des filles qui occupaient surtout ses pensées, des filles et des concepts orduriers. L'appât devait servir à cela... Attirer les filles. »

» Les gens de cette ville étaient tous affamés à ce qu'il semblait. Tandis que l'homme marchait, il rencontrait des spectacles. Et ceux-ci ne lui procuraient pas d'émotion spéciale, il les jugeait familiers et banaux. »

— « Quels étaient ces spectacles ? » demanda Jichol.

— « Des meurtres. Des meurtres organisés. Des batailles de rue insensées où... où la Police de la ville prêtait main-forte aux pillards et aux voleurs. »

» Tout n'était que violence, Jichol. Corruption, violence et désespoir. Dans l'esprit de l'homme, il n'y avait place pour rien d'autre. »

Le jeune homme essaya de reprendre. Mais son visage blême révélait rétrospectivement son épouvante. Jichol lui prit la main et la serra d'un geste apaisant.

— « C'était un film, » dit-il, « un film enregistré par neuro-fixation. Les techniciens de Chaune ont réalisé les premiers, durant les Années Noires. »

Diève ne l'écoutait pas. Il se tenait assis, tournant le dos à la baie ouverte sur les Structures.

— « Jichol, » reprit-il enfin, « Jichol, ce qui se passe en moi est bizarre et... et pénible, mais je crois que cette cité, *cette cité-ci,* me répugne à présent.

» De savoir qu'il a pu exister, en quelque temps que ce soit, un nid de perversion et de haine portant le nom de ville... »

« Ils ont réussi ! » songea Jichol. « Ils ont réussi au-delà de toute espérance ! »

Maintenant, le jeune homme était dégoûté par les Structures. Le film avait fait son effet : le temps passerait, mais jamais il n'effacerait complètement cette trace, cette empreinte indélébile sur laquelle Gamton avait compté.

Gamton ! Subitement, Jichol sentit en lui une rancune amère à l'égard du chef de l'Assistance.

— « Où est ma sœur ? »

Diève venait de poser la question, subitement alarmé malgré son état de désarroi mental.

— « Elle... elle est partie, » dit Jichol.

Diève parut réfléchir une seconde.

— « Partie ? Où... »

— « Diève... Tu avais tué cet homme, ce normal. On te poursuivait par toute la ville. C'était le meilleur parti qu'elle pouvait prendre. »

— « J'ai tué cet homme et je ne le regrette pas ! Oh ! Jichol... Il... il était dans sa chambre, avec elle, et tous les deux... »

— « Je sais, je comprends... Mais que vas-tu faire à présent ? »

— « La rejoindre... Dites-moi où elle se trouve, et... »

— « Dans les Pays, Diève ! Elle a emprunté un Tunnel. »

— « Les Pays ? Mais c'est impossible, Jichol, elle ne peut pas. Les normaux ne voudront pas d'elle... »

Il se tut soudain. Ses mains tremblaient convulsivement.

« Maintenant, » pensa Jichol, « Gamton va entrer. Et toute cette histoire sera terminée... Et le rôle le plus pénible, après celui de Diève, c'est encore le mien ! »

Mais Gamton n'eut pas le temps d'entrer. Le visage de Diève s'était crispé.

— « Il faut que je la rattrape, Jichol ! »

Et il s'élança au-dehors. La porte battit derrière lui.

Jichol ne fit pas un geste. Il prêta seulement l'oreille à des bruits confus venus de l'extérieur.

IX

— « Excellent, » disait Thiale Gamton, « vraiment excellent. Vous nous aviez offert votre concours, Jichol. La simple loyauté vous commandait de tenir votre rôle jusqu'au bout ! »

— « Je ne pouvais pas savoir, Gamton. »

— « Quoi ? Ne venez pas me dire à moi que vous avez été incapable d'évaluer Diève. Vous saviez très bien que le sentiment qui le liait à sa sœur était fort, plus fort que ne le veut la normale. Votre mode de vie sophistiqué engendre obligatoirement de ces distorsions émotionnelles... Il y en a autant chez nous, c'est ce que vous ne voulez pas comprendre. »

— « Vous l'avez rattrapé ? C'est l'important, n'est-ce pas ? »

— « Nous l'avons rattrapé après une longue poursuite, Jichol ! Il est tombé dans les récifs et actuellement, on l'opère à l'Assistance ! »

Jichol inclina la tête, regarda vers les Structures, au-dehors. Le soir venait et des reflets mauves doublaient, triplaient les balcons aux formes multiples.

— « On le sauvera, Gamton ? »

Le chef de l'Assistance locale haussa ses fortes épaules.

— « Cette question... Je ne serais pas là si c'était le contraire, Jichol. Je tenais seulement à vous reprocher votre conduite. »

— « Je ne l'ai pas fait intentionnellement, cela devrait suffire à me justifier... » Il ajouta, après un silence : « Et Dyrië, où est-elle ? »

— « Nous tâchons de la récupérer du côté de Jardin-Maléfice ou de Diamant-Rubis. Sa présence hâtera la conclusion de l'affaire. »

A ce point de leur entrevue, les deux hommes, le normal et le Beau, comprirent qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Gamton sortit, laissant Jichol songeur.

*
* *

Le monde des hommes était un caméléon. La société changeait de forme et de tonalité quand l'environnement variait.

Cette réflexion courait en cercle dans l'esprit de Gamton. Il se tenait

dans son bureau, s'efforçant d'oublier les bourdonnements des communicateurs.

A la fin, pourtant, il fit une concession et saisit un appareil.

— « Gamton ? Ici Ranhet. L'Assistance de Jardin-Maléfice nous transmet Dyrië Aphar. »

— « C'est bon. Faites-la attendre. Parlez-lui de son frère. »

A l'autre bout du circuit, Ranhet souffla : il détestait les tâches psychologiques bien qu'il y excellât.

La communication terminée, Gamton fit taire tous les appareils et demanda au central de l'isoler du monde extérieur pour quatre minutes.

Ensuite, il se renversa dans son fauteuil et pensa à ce qu'il dirait à Diève lorsque le jeune homme s'éveillerait, après l'opération. Il lui dirait...

*
* *

Le monde des hommes est un caméléon. La société change de forme et de tonalité quand l'environnement varie...

Seulement, elle en revient toujours à une certaine approximation du mode de vie raffiné, jongleur d'abstractions et de néologismes.

La ville de cauchemar que tu as vue, Diève, dans la salle de Sanctuaire 1, a existé. Elle est l'ancêtre de cette ville-ci, des Structures.

C'est pour cela que tu existes, toi, c'est pour cela qu'il y a des Beaux et des Belles au physique différent des autres hommes qui vivent ici. Parce que cette cité n'a été, durant des centaines d'années, que meurtre, misère et haine, il a fallu l'isoler. Tandis que l'humanité traçait des Tunnels entre les mondes, la Terre originelle recélait cette tache, ce nid de pourriture : la ville, la dernière des villes, tenue soigneusement isolée. L'isolement a pris la dernière des villes, tenu soigneusement isolée. L'isolement a pris fin. Il a fallu créer l'Assistance pour aider Beaux et Belles à se réintégrer à la société.

Seulement, seulement c'est là une tâche très dure parce que vous, Beaux et Belles, avez encore en vous de ce mauvais ferment. Vous vous croyez les ultimes représentants de l'intellectualisation souveraine de l'art pour l'art. En un mot, vous vous croyez La Ville et vous nous jugez, nous, comme l'opposé. Nous sommes les Rustres, les Béotiens, sans grâce et sans esprit, les défricheurs de terre qui plantent des légumes et oublient les fleurs...

Et sur quoi vous basez-vous ? Sur le fait que nos corps ont l'héritage de longues années de luttes avec les planètes, d'empoignade avec l'univers. Ils ne possèdent pas la finesse des vôtres. Mais vous n'avez pas bougé de la cité et votre victoire, si c'est une victoire, n'a pas de mérite.

Vous dites aussi, Beaux et Belles, que nous sommes incapables d'abstraction. Vous regardez nos Communicateurs : ils ressemblent à des coquillages. Nos appareils volants : ils évoquent des œufs. Nos appareils de commande : ils sont comme des galets de plage.

Tout est à l'image de la nature, chez nous, et il n'est rien que vous

méprisiez autant. Mais sachez que la stylisation est le commencement de l'abstraction.

Rappelle-toi, Diève, ce que je t'ai dit il y a une minute : la société revient *toujours* à une certaine forme.

Voyage dans les Pays et regarde autour de toi en ouvrant vraiment les yeux : les Tunnels s'étendent, deviennent des lieux de réunion. Les fermes se multiplient et finissent par se toucher. Les routes se croisent et se recroisent, se bordent de bâtiments et ressemblent à des rues jusqu'à devenir des rues.

En vérité, Diève, c'est cela que nous voulons faire comprendre aux gens des Structures :

Encore quelques années et l'ensemble des Pays sera l'ébauche d'une cité. Une cité plus vaste que toutes celles des légendes et des films de Sanctuaire 1. Une cité aux dimensions du Monde. Car, quoi que l'on puisse faire, Diève, on en revient toujours à la Ville.

*
* *

Voilà ce qu'il dirait à Diève, voilà ce qu'il plaiderait... A condition que le jeune homme s'éveille de son opération... Ils parleraient alors de la fantastique Cité à naître. Ils chercheraient des noms à lui donner : Diève, Gamton, pourquoi pas ? Ou Dyrië ?... Ou bien encore Babel.



Une créature de rêve

(*Dream stuff*)

par STUART PALMER

Stuart Palmer est surtout connu comme auteur policier et créateur de l'inénarrable héroïne qu'est la vieille institutrice Hildegarde Withers (1). *Mais il écrit aussi de temps à autre des nouvelles fantastiques pleines d'humour et de charme. Vous avez pu déjà en lire une :* « Ce que femme veut » (*n*° 46 *de* « Fiction »). *En voici aujourd'hui une seconde, qui nous fait regretter qu'il ne se consacre pas plus souvent à ce genre.*



En un point seulement, les rêves d'Herbert Bemis se différenciaient de ceux du commun des mortels — ce qui ne les empêcha pas de provoquer une tempête cosmique dont l'écho se répercute encore aux confins de l'Univers.

Tout le monde rêve, c'est bien connu. Mais enfin, dans la plupart des cas, les rêves ne sont que rêves, sans plus — des montages extravagants qui vous passent par la tête à la vitesse de l'éclair lorsque vous dormez et qui crèvent en bulles à la surface du subconscient pour ne laisser au réveil, si même ils n'ont pas entièrement disparu, qu'un souvenir fugace.

Or, à ce point de vue, Herbert Bemis était un être exceptionnel. Ainsi qu'en font foi les archives — ou plutôt, ainsi qu'elles en *faisaient* foi — ses rêves étaient d'une nature entièrement différente. De sorte qu'une belle nuit, Fola Mason en chair et en os — mais quelle chair ! — descendit Hollywood Boulevard tout le long duquel elle provoqua des échauffourées sans gravité ; après quoi, elle poussa sa Jaguar rouge dans Wilshire Boulevard où il se fit une fort belle série d'embouteillages, de pugilats homériques et d'autres incidents analogues.

Car Fola était à la lettre le plus terrible numéro que le sexe faible eût jamais produit depuis les temps lointains où Hélène de Troie lançait par milliers les navires-aux-rames-légères sur les flots et provoquait l'incendie des hautes tours d'Ilion.

Fola Mason procédait en même temps de la fiction et de la réalité. Son ombre se détachait nettement sur le sol, et l'on notera en passant qu'elle était magnifiquement pourvue sous le rapport du physique. Point n'est besoin de vous faire un croquis — mais enfin, il ne fait guère de doute qu'elle eût donné des complexes d'infériorité à miss Amérique. De

(1) Stuart Palmer figure régulièrement au sommaire de notre autre revue « *Mystère-Magazine* ».

surcroît, intelligence remarquable. On dit qu'elle avait fait la preuve du fameux Théorème de Fermat (qui depuis plus de trois siècles laissait tous les mathématiciens déconfits) et qu'elle était capable d'expliquer les théories d'Einstein à un enfant de cinq ans. En un mot, c'était quelqu'un.

Fola était donc une adorable créature de rêve, assaillie de financiers barbons et libidineux possédant yachts et cols de fourrure, assiégée par les directeurs de studios en quête de chair fraîche, les gros pontes du cinéma et de la télévision, et divers autres personnages de non moindre envergure. Mais elle avait été conçue de manière insolite. Elle n'est désormais plus de ce monde, et nous n'en retrouverons jamais une comme elle.

Car elle naquit d'un rêve d'Herbert Bemis, et quand Herbert rêvait, c'était pour de bon. Fort heureusement pour son prochain, il ne lui arrivait presque jamais de cauchemarder. Il n'en possédait pas moins une imagination prodigieuse, un peu trop exacerbée peut-être par une consommation à haute dose de brochures populaires et de films sensationnels. Il avait naturellement comme la plupart d'entre nous toute une série de désirs refoulés, d'inhibitions et de complexes, et peut-être même, s'il rêvait avec plus de force et de truculence que son prochain, était-ce dû à la monotonie de base de sa petite vie de tous les jours. Tout au fond de lui-même il voulait « Autre Chose » — sans d'ailleurs savoir quoi au juste.

En apparence, Herbert Bemis était très proche de l'Homme du Commun, de l'Homme de la Rue, et l'on peut réellement dire que son curriculum vitae était plutôt court et banal. Vingt-huit ans, un brin d'embonpoint et un front qui commençait à se dégarnir. Diplômé d'une petite université de province. Deux ans sous les drapeaux avec les galons de caporal. Enfin, et après un stage abrégé d'électronique, réparateur de postes de télévision à Burbank (Californie). L'avenir ne lui réservait probablement rien de mieux, sinon, et à tout casser, la possibilité de s'établir un jour à son compte. Il aimait le base-ball, la cuisine mexicaine et italienne bien épicée, les gros nœuds de cravates, un ou deux demis de bière après le travail, et les filles. Disons toutefois que le temps passé en compagnie de ces dernières se traduisait presque continuellement chez lui par de l'embarras et un profond hébétement.

Aux yeux d'un observateur objectif, Herbert Bemis aurait donc semblé issu d'un moule standard, celui de l'Homo Americanus Vulgaris. Son destin était apparemment tout tracé.

Un jour viendrait où il épouserait quelque agréable petite secrétaire, archiviste ou standardiste, versant du même coup la première mensualité d'une maison de campagne achetée à crédit. Un peu plus tard il aurait à surveiller deux ou trois enfants, cinq ou six fleurs, quelques mauvaises herbes et beaucoup de chiendent. Il bavarderait avec le voisin par-dessus leur mur mitoyen, s'endetterait au-delà de ses possibilités en achetant à crédit son mobilier et le dernier modèle d'automobile sorti, tout en accomplissant par ailleurs la plupart des fonctions naturelles propres à sa race et à sa classe.

Or, tel ne devait pas être le cas. Herbert Bemis n'avait pas d'avenir. Ou

plutôt, et précisément à cause du caractère insolite de ses rêves, il en avait beaucoup trop. Ses rêves étaient de somptueux technicolors et, nous l'avons déjà dit, *des réalités*.

Il ne serait jamais venu à l'idée de personne qu'un tel phénomène fût possible. Il ne s'était jamais encore produit, et maintenant que les Autorités Compétentes ont mis bon ordre à la chose, il est évident qu'elle ne se reproduira plus. Mais enfin, une fois est une fois, et ce fut celle d'Herbert : dès qu'il se mettait à rêver, son rêve, quel qu'il fût, devenait obligatoirement réalité. On en verra tout à l'heure le surprenant « pourquoi ».

Dieu merci, Herbert lui-même était le premier à tout ignorer de son étrange pouvoir. Il ne s'était jamais réveillé en pleine nuit sous l'aile noire de l'épouvante pour constater que ses fantômes devenaient des réalités. Pour fantastiquement vraies qu'elles fussent, ses visions passaient dans l'espace et le temps, mais le laissaient indemne. Un rêve n'est qu'un rêve, estimait-il, quelle que soit l'intensité d'excitation et de satisfaction qu'il provoque. Même s'il s'en souvenait à son réveil, il avait tout oublié avant le dernier coup de rasoir. Jamais l'idée ne lui serait venue de les noter par écrit, encore moins de consulter la « Clé des Songes » ou un psychanalyste.

Il suivait donc son petit bonhomme de chemin, réparant avec une patience d'ange les vieux postes de télévision de ses semblables, prenant presque tous ses repas au restaurant d'en face, faisant sa petite partie de cartes ou de bowling après le dîner, ne détestant pas à l'occasion de prendre un rendez-vous de samedi soir avec quelque séduisante et communicative personne, et ne manquant jamais de s'octroyer un dernier morceau sur le pouce avant de se mettre au lit. Ces en-cas tardifs étaient d'étranges sandwiches ordinairement composés de jambon ou de poulet (ou d'une autre variété de viande froide) accompagné d'oignons, de saucisses, de feuilles de laitue, de gelée, de moutarde, de cornichons et, pour le reste, de tout ce qu'il pouvait dénicher dans le réfrigérateur d'une logeuse au grand cœur.

Mélanges prodigieux, mais qui tout en justifiant dans une certaine mesure l'intensité de ses rêves, ne pouvaient logiquement suffire à en expliquer les conséquences.

En ce mémorable samedi 21 avril 1957, Herbert regagna sa petite chambre monacale aux environs d'une heure du matin. Il entreprit aussitôt d'étaler sur la table le contenu de ses poches, comptant d'un œil morose les quelques restes trébuchants de sa paye hebdomadaire. Mais quelle soirée du feu de Dieu ! Fola avait été extraordinairement amicale tout au cours du dîner, au cinéma ensuite, et plus tard, pendant le souper au restaurant chinois ! Et quelle demi-heure enfin, dans la voiture d'Herbert au milieu d'un bain de lune...

Plongé dans un état semi-extatique, Herbert effectua les gestes indispensables du monsieur-qui-va-se-coucher. Il fit disparaître à regret les traces que le rouge à lèvres avait laissées sur son visage poupin, se brossa les dents, rangea soigneusement son costume neuf, répandit sur une chaise

le reste de ses vêtements et éteignit. Il s'endormit presque aussitôt et cette nuit-là, pour différentes raisons, ses rêves furent très mouvementés. Il remuait, s'agitait, se retournait dans tous les sens, marmonnait des paroles confuses, cramponnait l'oreiller à pleins bras — bref, ce fut incontestablement une de ses super-productions.

Et naturellement, il provoqua un remue-ménage cosmique au Sommet.

— « De mieux en mieux ! » fulmina le Gardien subalterne qui avait pour mission — l'infortuné ! — de surveiller ce petit coin de la Galaxie. (Il ne nous est pas possible ici de donner une description détaillée des Gardiens. Ce ne sont pas exactement les Anges tels que nous les montre la tradition. Ils n'ont ni ailes ni auréoles, mais si vous y tenez vraiment, rien ne vous empêche de vous les représenter dotés de ces attributs.) Ils sont naturellement tenus de prendre leur mission à cœur et n'aiment pas du tout qu'un Incident dégénère en Crise, ce qui semblait bien devoir en l'occurrence être le cas sur la bonne vieille petite Terre.

« Et du coup, » reprit-il, « nous voilà bons pour créer une nouvelle Fola Mason ! »

— « C'est déjà fait, chef, » répondit son adjoint, « et permettez-moi d'ajouter que les techniciens sont sur les genoux. Mais enfin la voilà, toute d'albâtre, de feu, de miel, de douceur et de lumière, avec le rire du rossignol et l'esprit d'Aspasie, plus adorable qu'Hélène de Troie ou que Deirdre l'Irlandaise, plus divine que toutes les célébrités de l'écran dont cet imbécile s'est farci la tête ! »

— « Mais c'est impossible ! »

— « C'est pourtant ce que nous avons dû faire. Pardonnez-moi l'expression, mais nous nous trouvions au départ devant un problème infernal. Il n'était absolument pas question pour nous de retoucher la Fola déjà existante : il s'agit d'une femelle assez ordinaire, pas tellement intelligente et pas tellement belle non plus, qui sera obèse et abrutie dans douze ans d'ici. En outre, ses sentiments la poussent à épouser un vendeur de voitures d'occasion et à laisser tomber Herbert Bemis. Il ne nous restait qu'une ressource : tirer de l'argile originelle une nouvelle Fola en tout point conforme à celle qu'il a vue en rêve. »

— « Et maintenant ? »

— « A présent Fola — l'appelerons-nous ainsi ? — Fola fait ses galipettes dans toutes les boîtes de nuit d'Hollywood en compagnie de Clark Gable, James Stewart, Rock Hudson, Marlon Brando, Elvis Presley et presque tous les autres artistes de cinéma du sexe masculin dont Bemis se souvenait. Il s'est représenté sa Fola comme le pôle attractif de leur adoration ; ce qui n'est pas fait pour faciliter les choses, la plupart d'entre eux étant mariés et d'autres, fatigués de leur travail, désireux d'aller pêcher en montagne ou taquiner les machines à sous de Las Vegas. Eh bien, non ! Il faut qu'ils soient les chevaliers transis de Fola Mason — car ainsi en a rêvé Herbert ! Dans un sens, peut-être devons-nous nous estimer heureux qu'il ne se prenne pas lui-même trop au sérieux en rêve, et qu'il oublie tout à son réveil. Naturellement, nous devons veiller à ce

que les deux Fola ne risquent pas de se rencontrer : il y aurait alors un de ces chocs en retour auxquels je préfère ne pas même songer. »

— « Il semble que nous ayons l'affaire assez bien en main, » insinua le Gardien subalterne. « Peut-être pourrions-nous différer de transmettre le dossier aux échelons supérieurs ? »

— « Hélas ! chef, il y a des « mais ». La Fola de ses rêves est tellement « sensass », pour employer un idiotisme à la mode dans cette région de l'Univers, qu'elle met littéralement tout sens dessus dessous. Sans compter les foyers qu'elle brise de droite et de gauche. Le pire, c'est que l'imagination de Bemis n'a pas été plus loin. Il ne s'y connaît guère en femmes, à peine davantage en psychologie et en physiologie. C'est ainsi que sa Fola boit uniquement du champagne, mais qu'elle ignore l'usage des salles de bains, malgré quoi, elle doit répandre le parfum de la rose effeuillée. Elle ne mange rien, sinon une petite cuillerée de caviar de temps à autre, ce qui ne doit pas l'empêcher de déborder de santé et d'entrain, ni de pratiquer tous les sports de plein air. Il est évident qu'aucune jeune fille ne saurait mener bien longtemps une telle vie avec un régime uniquement composé de caviar et de champagne. Il faut faire quelque chose, chef, et tout de suite ! »

— « Et tout cela, » explosa le Gardien subalterne, « tout cela parce que, voici vingt-huit ans, il y a eu un raté dans le fonctionnement de la Machine ! Tout à fait entre nous, mon cher, je n'ai jamais eu grande confiance dans leur fameuse *automation*. On faisait beaucoup mieux à la main, tandis qu'à présent, on risque continuellement d'avoir un court-circuit — voyez ce cas Bemis ! Enfin, nous n'y pouvons rien : aux termes des Principes, et tant qu'Herbert Bemis vivra, chacun de ses rêves devra devenir réalité. Ce n'est pas drôle ! »

— « Qu'il aille au diable... » proféra l'adjoint.

— « Ah ! si seulement c'était possible ! Mais je préfère vous dire que cette solution ne sera jamais acceptée en Haut-Lieu. Du reste, tout cela nous dépasse, et je crois qu'une réunion d'état-major s'impose. » Ayant dit, le Gardien subalterne fit un geste de la main.

Et c'est ainsi qu'en moins d'une seconde de temps terrestre se tint une réunion détat-major. Réunion à un échelon déjà très élevé, pour sûr : les Douze y assistaient, accompagnés de nombreux adjoints et messagers qu'il avait fallu momentanément enlever à des travaux de la plus haute importance. L'instant était solennel. Les étoiles elles-mêmes s'arrêtèrent.

— « Me direz-vous enfin à quoi rime ce satané branle-bas ? » demanda aigrement le Doyen des Gardiens dès que tout le monde fut présent.

— « Il ne s'agit pas de Satan, chef, » s'empressa de rectifier le Gardien subalterne. « Pas que nous sachions, du moins. Nos agents doubles en mission Là-Bas sont unanimes à constater que l'Ennemi et son entourage sont aussi étonnés que nous... à cette différence près, naturellement, que les incidents en question les amusent beaucoup. »

— « Bon, bon ! Enfin, pourquoi diantre remuer Ciel et Terre... »

— « Parce que la Terre n'est pas seule en cause, chef. C'est d'elle que le mal est venu, dès l'instant où fut conçu cet Herbert Bemis, mais le

danger s'est étendu aux autres planètes du système solaire, et voici maintenant qu'il menace de gagner toute cette Galaxie. Nul ne peut dire où il s'arrêtera. Nous... »

— « Bemis ? » interrompit le Doyen en fronçant les sourcils.

— « Bemis, chef. J'ai ici son dossier. Herbert Bemis. Personnage insignifiant. Domicilié à Burbank, Californie, Etats-Unis d'Amérique du Nord, Terre, etc. Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'il rêve, et qu'aux termes des Principes, ses rêves doivent se matérialiser. »

— « Allons donc ! Les rêves ont été accordés à l'homme pour son défoulement et, dans une étroite mesure, pour répondre chez lui à un certain besoin d'évasion psychique. »

— « Précisément, chef. Il est des nuits où ses rêves sont criants de vérité, où ils sont extraordinairement vivants. Ils sont à trois, et même à quatre dimensions. Bemis les oublie très vite une fois réveillé, mais c'est *nous* qui sommes à la tâche. Nos chaînes de montage sont sur les genoux. Vous n'avez pas idée de... »

— « Une idée ? Je commence à m'en faire une, et pas à votre avantage, » coupa le Doyen d'un ton glacial. « Mais continuez. »

— « Il ne fait aucun doute, chef, qu'il y a eu au départ de tout cela un mauvais fonctionnement de la Machine. Nous l'avons naturellement revisée pièce par pièce et vérifiée dans ses moindres détails, de sorte que pareil incident ne se reproduira certainement pas. Une fois suffit ! En outre, des mesures ont été prises, certains responsables mutés ou dégradés. Mais le cas Bémis n'en demeure pas moins, et croyez-moi, chef, il nous sera bientôt devenu impossible d'y faire face. Actuellement, ses rêves nous immobilisent toute une équipe en permanence. S'il continue... »

— « Donnez-moi des faits précis, » demanda le Doyen.

— « Ma foi, chef, nous n'eûmes pas de grosses difficultés tant qu'Herbert Bemis ne fut qu'un enfant. Il rêvait qu'il était poursuivi par une vache, ou qu'il tombait d'une falaise, ou qu'il était enlevé par un aigle ; ça n'allait jamais plus loin. Nous n'étions pas obligés de créer des vaches, d'élever des falaises ou de fabriquer des aigles, puisque tous ces articles existent déjà sur sa planète. Et même, cela nous semblait à l'époque un phénomène intéressant à observer : le petit Herbert rêvait de gâteaux, de poulets rôtis, voire de commander l'équipe de basket-ball de son collège — toutes choses, étant donné les facilités déjà existantes, qu'il nous était facile de réaliser. »

— « Vous jouiez avec le feu, » remarqua le Doyen. « Il aurait fallu sans tarder attaquer le mal à la racine. »

— « C'est bien ce dont nous nous apercevons à présent, chef. Mais à l'époque où il dévorait les histoires de cow-boys, nous n'avions pas de peine à recréer certaines petites villes du Wyoming avec leur assortiment complet de mauvais garçons trichant aux cartes, de fermiers âgés pères de blanches héroïnes, et de filles de saloons au cœur d'or. Nous avions tout cela en réserve. Je reconnais pourtant que nous avons eu un peu plus de difficultés dans la recherche d'un trésor enterré par des pirates ; nous

pûmes néanmoins repérer suffisamment d'épaves de galions chargées d'or en barre pour préparer quelque chose de très bien aux Iles Galapagos. De même un peu plus tard, quand Bemis rêva qu'il atteignait le sommet de l'Everest : nous n'avons eu qu'à monter une véritable expédition, à tailler dans la mousson et dans les tempêtes de neige et à fournir momentanément cette région en oxygène. Jusque-là, pas de problèmes. »

— « Il y eut aussi d'autres rêves, » crut bon de préciser un Adjoint. « Je me souviens de... »

— « Il n'est pas nécessaire d'en faire état ici, » coupa son supérieur d'un ton péremptoire. « Rappelez-vous : les demoiselles étaient à peine esquissées ; nous avons pu nous les procurer (et les retourner ensuite) dans les harems qui n'ont pas encore été désaffectés, dans divers studios de cinéma et dans certains appartements de Park Avenue. Non : où nous avons eu vraiment du fil à retordre ce fut pour cette histoire de Barsoum. »

— « Au nom du Ciel, de quoi parlez-vous ? » s'écria le Doyen exaspéré.

— « Barsoum, chef, c'est le nom qu'Herbert Bemis donne à Mars, cette planète proche voisine de Terra. Il s'est avisé de rêver qu'il s'y transportait en fusée, un engin d'une telle fantaisie que nous n'avons pas été tenus de le fournir, heureusement ! Bref, il arrive sur Barsoum et découvre une vraie planète de rêve, vivante, édénique, regorgeant de femmes magnifiques et à peine vêtues (sous un tel climat, je vous demande un peu !). De plus, une planète où vivent des monstres fantastiques possédant six pattes et des yeux de scarabée. Or, comme vous le savez, il est manifestement impossible pour un mammifère d'avoir une structure sextipède. Mais il y a pis : croyez-le ou non, il fallait aussi des canaux pour... » (1)

— « Des canaux ? Des canaux sur Mars, où il n'y a même pas une flaque d'eau ? C'est grotesque ! »

— « A qui le dites-vous, chef... Tant et si bien que pour réaliser cette histoire de fou, il nous a fallu procéder sur Mars à tout un travail de rajeunissement. On y trouve maintenant une atmosphère, de l'eau à pleins canaux et de belles dames peu vêtues qui n'ont pas fini d'en voir de drôles avec les monstres sextipèdes. A toutes fins utiles, nous nous sommes arrangés pour que les monstres soient bovins et herbivores. Mais cet état de choses ne peut plus durer ! » La véhémence du Gardien subalterne allait crescendo. « Une de ces quatre nuits, Bemis se lancera en rêve à travers l'espace transgalactique et poussera sa randonnée jusqu'à Proxima du Centaure, ou même plus loin. Une nuit viendra où nous n'aurons plus aucun contrôle sur lui. »

— « Je vois. » Le Doyen se tourna vers l'assemblée et entreprit de recueillir l'opinion des Douze : « Votre avis ? »

— « Il me semble que nous sommes dans une impasse, » hasarda Un.

— « Même si la Machine a été remise en état, j'ai quand même l'impression que le mal est déjà fait, » appuya Trois.

---

(1) Cette véhémente tirade est une allusion satirique aux aventures du Capitaine John Carter, héros d'Edgar Rice Burroughs, qui conquiert la planète Mars (Barsoum) et le cœur de la belle Dejah Thoris, fille du jeddak d'Hélium. (N.D.L.R.)

— « Mais il est manifestement impossible de laisser Herbert Bemis rêver plus longtemps, » déclara Sept. « Peu importe ce que disent les Principes et les Directives. C'est une question de bon sens ! »

— « La Création n'est pas un jouet pour enfants, » rappela Deux. « Des mesures immédiates s'imposent. Mais en toute franchise, je ne vois pas lesquelles. »

— « Peut-être qu'un Miracle ?... » suggéra Neuf.

— « Trop long, » soupira le Doyen. « Trop de paperasses. Avant que notre demande soit agréée en Haut-Lieu nous risquerions de voir ce Bemis, pardonnez-moi l'expression, rêver qu'il s'en va au Diable Vauvert. Il est certes dommage qu'il ne rêve pas de paix universelle pour sa planète, ou d'aide aux pays sous-développés, ou encore, de liberté pour les peuples opprimés. »

— « Cela ne lui est jamais arrivé, chef. Ses rêves sont avant tout ceux d'un égoïste. » Et le Gardien subalterne secoua la tête d'un air désabusé.

Un silence suivit, lourd de cogitations, et que l'un des Adjoints rompit tout à trac : « A propos de cette jeune personne, de cette Fola ? Ne pourrions-nous ?... »

— « Certainement pas ! » se récria le Gardien subalterne. « Elle ne peut rester en circulation. Elle met la pagaïe partout, et tout montre que ce n'est pas fini. Passons sur les problèmes immédiats qu'il nous faut résoudre pour la rendre continuellement saine et adorable en dépit de son régime à base de champagne et de caviar. Passons sur ses imperfections physiques et physiologiques malgré lesquelles elle doit se comporter comme un être humain normal. Mais il y a autre chose ! Ses photographies en couleurs auront bientôt mis hors de course une entreprise spécialisée dans les éphémérides à l'effigie de Marilyn Monroe, et réduit à la mendicité plusieurs dessinateurs qui travaillent actuellement pour « *Esquire* » et d'autres magazines du même genre. La Metro-Goldwyn-Mayer lui a garanti un contrat de cinq ans — ce qui va probablement conduire cette firme à la ruine, Bemis n'ayant jamais rêvé que Fola eût le moindre talent d'actrice. Enfin, et sans parler des foyers brisés ni des mariages rompus, elle ne saurait tarder à se présenter aux élections sénatoriales, et il faut s'attendre à ce que les divergences politiques entre époux mettent toute la Californie à feu et à sang. En un mot, Fola n'est pas faite pour être de ce Monde. »

— « Et pourquoi ne ferions-nous pas rêver à Mr. Bemis qu'il se trouve seul avec elle sur une île déserte ? » proposa un Adjoint qui rêvait d'un avancement rapide. « Ils ramasseraient les noix de coco, récolteraient les ignames, pêcheraient dans le lagon, et se trouveraient ainsi retranchés du reste du monde dans la mesure où leur existence constitue un danger pour ce monde. »

— « En théorie, oui, mais pas en pratique, » répondit le Doyen. « Il s'arrêterait peut-être momentanément de rêver s'il avait sa Fola de rêve entre les bras, mais il s'en fatiguerait tôt ou tard et tout recommencerait. Et s'ils venaient à avoir des enfants ? Dieu seul sait si ce malheureux vice de fabrication ne risque pas d'être héréditaire. Mais, attendez voir... Ce Bemis a-t-il vraiment une importance capitale sur Terre ? »

— « Aucune, chef, » s'empressa d'affirmer le Gardien subalterne. « Il est célibataire, orphelin, et ne joue qu'un rôle de troisième ordre dans le domaine des loisirs pour gagner son pain quotidien. On peut vraiment dire qu'il n'est ni aimé, ni haï, ni indispensable à personne, ni rien du tout. »

— « Et ses idées ? Celles dont vous m'avez dit que ses rêves sont issus ? Il les trouve presque toutes dans certains magazines, romans et spectacles ? »

— « Il les y trouve toutes, chef. »

Le Doyen n'était pas Doyen pour rien : « Très bien. Voici donc ce que je décide après mûres réflexions. Je ne m'y résous pas sans répugnance, mais il doit en être ainsi : Herbert Bemis n'a jamais existé ! »

— « Chef ! » se récrièrent d'une seule voix plusieurs d'entre les Douze.

— « Je sais, je sais ! Mais il est toujours permis de rectifier une erreur — de corriger, de gratter les Registres. J'ai dit : Herbert Bemis n'est qu'un personnage né du rêve d'un autre. Il n'a jamais existé. »

Chacun fit silence pour méditer ces paroles, puis une voix risqua timidement : « Mais n'allons-nous pas nous voir contraints de ce fait de contrevenir aux clauses de l'Article Quatre ? »

— « Certainement. Mais la situation existante, elle, contrevient à la Décision tout entière ! » Le Doyen se montrait catégorique et, comme nous l'avons dit, il n'était pas Doyen pour rien. « Voulez-vous m'écouter ? Voici comment nous devons traiter le problème : Herbert Bemis n'a été qu'un personnage fictif dans le rêve d'un romancier spécialiste de ces récits d'évasion dont il faisait ses lectures — un point, c'est tout. Je suis sûr que les Adjoints et les équipes de recherche trouveront un auteur adéquat et pas trop occupé actuellement. Qu'il écrive l'histoire d'Herbert Bemis et que, à la minute même, Herbert Bemis et toutes ses créations oniriques soient à jamais effacés de l'Univers. Il va de soi que l'opération aura également un effet rétroactif : vous ferez donc en sorte que vos techniciens remettent tout en ordre sur Mars ; cette planète redeviendra comme avant une boule de fer rouillé, un astre mort, sans demoiselles, ni monstres, ni canaux d'aucune sorte. Tout doit revenir au *statu quo.* »

— « Et Fola ? » demanda quelqu'un.

— « Qu'elle retourne à la poussière originelle. Son prix de revient est trop élevé pour qu'elle puisse appartenir à un homme. Supprimez tout, les décors, les personnages. Rien de tout cela n'est jamais arrivé et chacun peut retourner à ses occupations. Nous sommes d'accord ? Bon. Il va sans dire que j'accueillerais avec faveur une motion d'ajournement. »

Ainsi fut fait. Les astres se remirent à tourner et la réunion extraordinaire des Gardiens fut renvoyée *sine die.* En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'adoption du principe d'action immédiate eut ses effets jusque sur Terre. Quand la logeuse d'Herbert Bemis se présenta à sa porte le lendemain matin pour faire son ménage, elle se sentit secouée d'un léger frisson ; puis elle songea tout à coup que cette agréable petite chambre était demeurée vacante trop longtemps, et qu'il était temps de remettre la pancarte « *A louer* » à la fenêtre donnant sur la rue. Le patron d'Herbert,

qui venait comme tous les matins d'ouvrir son atelier de réparation, décida que tout bien pesé il avait vraiment besoin d'un jeune homme actif et compétent pour le seconder. Et Fola Mason, la vraie, s'aperçut qu'elle n'avait pas de rendez-vous pour le samedi suivant ; elle passa aussitôt un coup de téléphone timide au jeune homme des voitures d'occasion.

Quant à vous, ne cherchez pas dans le bulletin annuel de votre université une photo de votre vieux copain H rbe t B mi . Vous trouveriez une autre tête à la place de la sienne, ou un simple blanc. Vous n'avez jamais connu d' rb   B i . Il n'y a jamais eu d'

(Traduit par René Lathière)



Fugue

par ALAIN DORÉMIEUX

La dernière nouvelle d'Alain Dorémieux, « La Vana » (1), *était basée sur les rapports psychologiques étranges entre un être humain et une créature d'une autre planète. La présente histoire, située dans le même axe que* « La Vana », *explore à nouveau une telle situation, sous un angle différent.*



DEPUIS des mois, Orsel promettait à son fils Ilcar de l'emmener visiter le Zoo Galactique. C'était là le rêve d'Ilcar. Mais jusqu'ici des contretemps l'avaient empêché de se réaliser. Ilcar continuait d'attendre en silence, sans s'abaisser jusqu'à supplier son père, et parfois l'attente lui pesait si fort qu'il pleurait, en se cachant pour ne pas être vu.

Ilcar était un enfant de treize ans, blond et maigre, avec des yeux immenses. Son comportement était bizarre. Les psycho-pédagogues l'avaient déclaré « mentalement inadapté » et il suivait des cours spéciaux de redressement psychologique. Mais c'était le fils unique d'Orsel et celui-ci l'aimait, en dépit de ses anomalies.

D'allure apathique, Ilcar semblait perpétuellement plongé dans un rêve. La solitude lui était chère. Il s'enfermait longuement dans sa chambre pour jouer à l'on ne savait quels jeux. En vain Orsel l'interrogeait, essayait de le sonder. Le regard lointain, l'enfant refusait de répondre. Orsel renonçait à le comprendre.

Ilcar aimait le monde clos de sa chambre. Il pouvait y rester des heures sans bouger, à fixer un point invisible dans l'espace. Il ne s'ennuyait jamais. Son seul désir était d'aller un jour au Zoo. La nuit, il voyait défiler dans son sommeil les animaux des planètes lointaines, et il s'éveillait les yeux pleins de visions.

Il était tenu à l'écart par les enfants de son âge. Ceux-ci pratiquaient les jeux brutaux qui étaient en vogue. Le jeu de la soucoupe, où l'on envoyait dans les airs des palets discoïdaux télécommandés, qui devaient s'entrechoquer pour se détruire mutuellement. Le jeu de l'arraché, qui était une joute entre deux concurrents montés sur des radeaux à air comprimé, planant à un mètre du sol. Le jeu de la blessure, qui se jouait avec des pistolets thermiques à faible rayonnement et des boucliers isolants, mais pouvait aller jusqu'à occasionner des brûlures au second degré.

Ilcar ne se mêlait pas à ces jeux, et les autres le montraient du doigt quand il passait. Ilcar s'en souciait peu. Il ne voyait pas les garçons

---

(1) Voir « *Fiction* » hors série, mai 1959.

turbulents et ricaneurs. Il était séparé d'eux comme par un mur de verre. Rien de ce qui venait du dehors ne pouvait l'atteindre. Son père lui aussi faisait partie du même monde d'étrangers, aux contours vagues. Et Ilcar n'avait jamais connu sa mère, morte peu après sa venue au monde.

La chambre d'Ilcar occupait une rotonde et était pourvue d'une terrasse orientable. Mais l'enfant fuyait la lumière du jour. Ses yeux au soleil devenaient éteints, comme ceux d'un oiseau de nuit. Dans la journée, il occultait les baies à l'aide d'écrans de plastique. Il ne sortait sur la terrasse qu'au soir tombant. Il aimait voir les lumières de la ville s'inscrire dans le ciel.

La ville était une grande bête vivante jamais endormie. Le jour, sa respiration était fiévreuse. Les sirènes des transaériens, les bourdonnements des hélicars, le souffle puissant des réacteurs d'avions, le cliquetis des trains suspendus, mêlaient leur tumulte. Ilcar laissait parfois les baies entrouvertes pour écouter les cris de la ville. Ces cris l'attiraient et en même temps lui faisaient peur. Au bout d'un moment, il ne pouvait plus les supporter, et il s'abritait, toutes issues refermées, dans le silence de la chambre insonorisée. Il préférait, la nuit, quand la ville était à demi assoupie, entendre ses soupirs et ses murmures, les bruits mystérieux, les lointaines rumeurs montant de l'obscurité sillonnée de lumières.

Et là-bas, derrière cette galaxie de lumières, au-delà de ce rideau de bruits, quelque part dans une zone imprécise, dans un espace entouré d'ombres, s'étendait le Zoo Galactique, enclave des mondes extérieurs sur le sol de la Terre. Ilcar fermait les yeux et songeait à ce domaine jusqu'à présent interdit. L'accès du Zoo était prohibé aux enfants de moins de douze ans, considérés comme trop impressionnables. Depuis qu'il avait dépassé cet âge, Ilcar nourrissait son rêve. Mais il savait que celui-ci se matérialiserait un jour, et c'est ce qui l'aidait à garder patience.

Son père, lui, connaissait le Zoo. Ilcar aurait voulu apprendre de sa bouche ce qu'il y avait vu. Il sortait de son mutisme pour le presser de questions. Mais Orsel manifestait de la répugnance à parler du Zoo. Il n'avait cédé qu'à contrecœur aux instances d'Ilcar en lui promettant de l'y emmener — et regrettait maintenant cette promesse sans oser toutefois la rompre, de peur de faire trop de peine à l'enfant.

Orsel était un homme à l'esprit simple. Il était allé voir le Zoo Galactique, non par curiosité, mais pour faire comme tout le monde. Il en avait retiré une obscure sensation de dégoût. Il jugeait malsaine l'inclination de son fils et, intérieurement, se rappelait que les psycho-pédagogues lui avaient déconseillé de la satisfaire. N'ayant pas la force de la contrecarrer, il se contentait de gagner du temps en espérant — sans y croire — que l'enfant y renoncerait.

Mais à la longue il en venait à s'effrayer. L'intensité du désir qui consumait Ilcar n'allait-elle pas nuire à sa santé, à son équilibre nerveux ? L'enfant ne mangeait plus, dépérissait, et son visage pâli dressé vers son père n'exprimait rien d'autre qu'une résolution pathétique. Orsel se sentit fléchir. En père conscient de ses devoirs, il consulta les psycho-

pédagogues. Il fut décidé qu'après tout, mieux valait satisfaire Ilcar que de le voir sombrer dans la névrose.

Orsel annonça la nouvelle à Ilcar. Celui-ci ne dit rien, ne le remercia même pas, mais il s'enfuit en courant dans sa chambre et s'y enferma. Là, il se laissa tomber sur son lit, tandis qu'une joie violente explosait dans sa tête. Avec une précision étonnante, il vit le Zoo comme s'il y était. Et il lui sembla que, là-bas, quelque chose l'appelait et l'attendait.

*
* *

Le Zoo Galactique était situé en bordure de l'Ancien Paris, la ville-musée, sur l'emplacement de ce qui avait été dans le passé le bois de Boulogne. Il rassemblait toutes les créatures des planètes explorées par les Terriens. Des milliers d'espèces vivantes, grouillant dans un condensé d'univers. Chacune était replacée dans les conditions de son habitat naturel. Il avait fallu des dizaines de savants, d'ingénieurs, de chimistes, pour mettre au point cette organisation, l'une des plus modernes et des plus perfectionnées du monde.

Les pensionnaires du Zoo étaient étroitement surveillés. Toutes les précautions étaient prises pour les empêcher de quitter leurs cages. Et le Zoo lui-même était ceinturé d'un mur magnétique, que contrôlaient des gardes juchés sur des miradors. Depuis la fondation du Zoo, aucun accident n'avait été à déplorer, sauf les évanouissements de visiteurs trop influençables devant des formes de vie particulièrement monstrueuses.

Il était bien sûr interdit à la foule de donner à manger aux animaux. Le ravitaillement de ceux-ci posait un problème énorme. Chaque jour, des centaines de fusées sillonnaient l'espace pour ramener sur Terre des cargaisons de nourriture. De multiples usines, autant de plantations hydroponiques, produisaient les denrées qui pouvaient être obtenues artificiellement. Et tout cela était déversé par tonnes à l'aérogare du Zoo, où vrombissaient les autogyres de livraison.

En arrivant au Zoo, Ilcar fut saisi d'une frénésie anxieuse. Il se taisait, mais Orsel voyait sur son visage une expression qu'il ne lui avait jamais connue. Ils pénétrèrent dans l'enceinte, mêlés à la foule bruyante. Devant eux, les regardaient venir les bêtes fabuleuses des autres mondes.

Il y en avait qui marchaient et d'autres qui volaient, il y avait celles qui rampaient et celles qui roulaient sur elles-mêmes ; il y avait les bipèdes, les quadrupèdes, les multipèdes ; celles qui avaient des doigts, des griffes, des serres, des tentacules, celles qui n'avaient pas de membres ; celles qui avaient la peau grenue, écailleuse, duvetée, celles qui n'avaient pas de peau du tout, celles qui portaient des plumes, des poils, des cuirasses cornées, des fourrures. Une légion de créatures, certaines minuscules, d'autres géantes, vivant dans l'air, dans l'eau, dans l'azote, dans le méthane, dans l'oxyde de carbone, au sein de cages de verre, d'acier, de plastique — grotesques ou effrayantes, difformes ou harmonieuses.

Des cris rauques, des feulements, des sifflements, des hululements déchiraient l'air, composant un vacarme discordant. Et des centaines d'yeux

globuleux, vitreux, à facettes, à paillettes, cristallins, translucides épiaient les visiteurs de leurs regards inhumains.

Tous ces êtres appartenaient aux races dont la morphologie restait encore voisine de celle des animaux terrestres. D'autres sections du Zoo étaient réservées aux formes de vie totalement étrangères, chez qui rien ne correspondait aux normes de la faune connue sur la planète. Il y avait là des animaux à l'aspect de cristaux, de bulles transparentes, de pierres d'un autre monde, parfois inanimés en apparence et vivant pourtant d'une vie sourde et mystérieuse sous leurs carapaces. Certains poursuivaient leur existence durant des siècles. Ces pensionnaires-là n'avaient pas les faveurs du public, qui se pressait autour de ceux dont l'aspect était le plus pittoresque.

Une section spéciale était réservée aux formes animales humanoïdes, qui étaient une rareté, un caprice du cosmos. On y voyait notamment quelques spécimens de vanas, la race maudite qui avait mis en péril l'existence de l'humanité mâle, une dizaine d'années auparavant. C'en était les derniers exemplaires vivants, depuis que leur planète natale avait été interdite au commerce galactique et mise en quarantaine. Ces créatures au corps féminin étaient accroupies dans leur cage, à l'abri de leur chevelure ternie, et leurs yeux languides semblaient poursuivre un songe passif et triste.

*
* *

Orsel accompagnait avec ennui Ilcar, qui l'entraînait d'une place à l'autre, rempli d'une excitation sans frein. Soudain, il sentit la main de son fils se crisper dans la sienne. L'enfant s'était arrêté devant une cage renfermant une bête minuscule, de la taille d'un écureuil, et dont l'apparence était celle d'un lémurien. L'écriteau indiquait qu'il s'agissait du zoni, originaire de la planète Stryx. C'est en vain qu'Orsel voulut entraîner Ilcar au bout d'un instant : celui-ci était comme fasciné, le regard rivé sur le petit animal.

Ilcar n'entendait pas la voix de son père, ne sentait même pas qu'il voulait l'emmener. Il était subitement séparé du monde ambiant et comme transplanté ailleurs. Il contemplait sans ciller la créature gracile à la tête de chauve-souris, au corps duveteux et noir, aux larges yeux pâles où se rétractait par saccades une pupille pourpre. Et la créature, immobile, le fixait en retour.

Soudain, Ilcar eut l'impression de perdre pied, d'être arraché à son environnement et transporté à une vitesse vertigineuse dans le vide. C'était comme une chute dans un puits sombre, mais au fond lointain de ce puits semblait poindre le jour, et c'était là le but à atteindre. Et Ilcar était conscient d'une présence à ses côtés, à la fois étrangère et amicale, se manifestant sans paroles mais annihilant sa volonté. Il n'existait plus qu'en fonction de cette présence.

Des minutes avaient passé. Orsel parvint enfin à entraîner son fils et il le considéra avec inquiétude. L'enfant marchait d'un pas mécanique ; toute son excitation était tombée. Orsel lui parla et il répondit d'une

voix froide, impersonnelle, comme sans prêter attention au sens de ses paroles. Orsel se dit qu'il n'aurait pas dû céder, que la vision du Zoo aurait des résultats néfastes. Jamais il n'avait encore vu Ilcar dans cet état de prostration.

C'était le soir et le Zoo allait fermer. Orsel perdit une seconde Ilcar dans la foule qui s'écoulait vers les grilles, et quand il se retourna, l'enfant avait disparu. Il le chercha en vain autour de lui. Pendant ce temps, Ilcar, qui avait enfilé une allée transversale, se dirigeait en courant vers l'emplacement de la cage du zoni. Il était sorti de sa torpeur en réalisant, un instant plus tôt, qu'ils s'apprêtaient à quitter le Zoo. Et il avait ressenti dans tout son être un refus. Il sentait qu'il lui fallait rester, retourner voir le zoni. C'est pourquoi il avait faussé compagnie à Orsel.

Il arriva en vue de la cage, aux abords maintenant désertés. Malgré la nuit tombante, il distinguait nettement l'animal solitaire accroché aux barreaux. Ses pupilles avaient un éclat phosphorescent dans la pénombre. Il regardait approcher Ilcar, sans bouger, comme s'il l'attendait. Ilcar vint se camper devant la cage. Il se rendait compte, sans aucune surprise, qu'il connaissait son mécanisme de fermeture. Cette notion venait d'être transmise à son esprit et lui était instantanément devenue familière, comme s'il l'avait toujours possédée.

En même temps, il savait qu'il devait ouvrir la cage et délivrer le zoni. Sans attendre, il manœuvra la fermeture. La porte s'ouvrit et le petit animal fut aussitôt dans ses bras — il s'agrippait à lui, avec une force étonnante pour son corps frêle, et Ilcar sentait la pression de ses petites griffes. Puis le zoni fouilla dans l'échancrure de son col et, l'écartant, s'introduisit à l'intérieur de la chemise. Il alla se blottir contre le flanc d'Ilcar, en contact avec sa peau. Il adhérait si solidement à celle-ci qu'il était impossible à Ilcar de l'en détacher, même en tirant sur lui. C'était comme si le zoni était soudé à son corps par des ventouses.

Ce contact faisait mal à Ilcar. Il ressentait au flanc une myriade de picotements, une douleur sourde, irradiante, pareille à celle causée par un révulsif. Mais il restait calme et n'éprouvait aucune peur. Au contraire, il ressentait une satisfaction confuse. Il rebroussa chemin sans s'interroger. Le zoni était si menu qu'il ne se décelait même pas sous ses vêtements.

Aux portes du Zoo, Ilcar retrouva son père et marmonna une excuse. Orsel n'osa sévir. Leur retour fut taciturne. Ilcar était attentif à cette chaleur animale attachée à lui, et il jugeait extraordinaire d'en être le détenteur. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait, n'y réfléchissait pas. L'important était que le zoni fût là, avec lui, en lui. Le reste ne comptait pas.

Quand ils furent rentrés, il monta aussitôt dans sa chambre et se déshabilla. L'animal était pelotonné, immobile, comme s'il dormait. En essayant de l'arracher à sa peau, Ilcar constata qu'il s'y était incrusté en y enfonçant ses griffes fines comme des aiguilles. Autour de celles-ci, il y avait un peu de sang séché. Mais Ilcar n'avait plus mal. Il lui semblait que le zoni faisait partie de lui, que tous deux ne formaient qu'un. C'était une sensation encore imprécise, mais qui l'envahissait avec toujours plus d'insistance.

Il se coucha et, au moment de s'assoupir, il sentit le zoni remuer contre son flanc. A ce moment, il eut l'impression qu'une pensée extérieure à lui palpait délicatement son cerveau, cherchant à s'y insinuer. Il plongea dans le sommeil et un rêve lui apporta de nouveau la vision qu'il avait eue au Zoo. Il se retrouvait dans le vide pareil à un puits, mais il approchait du fond du puits, l'atteignait... et il émergeait soudain à la lumière. Autour de lui s'étendait un monde étrange, dont il n'avait qu'une perception vague. Mais il avait par contre une conscience aiguë de son existence au sein de ce monde, non plus en tant qu'enfant de la Terre, mais en tant que frère du zoni. Il s'assimilait au zoni, il s'intégrait à lui. Et une notion se détachait et s'imposait à son esprit : dans cet univers, il était chez lui.

A l'aube il s'éveilla et se leva silencieusement. Le zoni était toujours fixé à son corps. Il le regarda longuement. Il sut que le cerveau de la créature était entré en contact avec le sien, et que le monde qu'il avait vu en rêve était celui du zoni. Il cessa de réfléchir et se mit à s'habiller avec des gestes machinaux.

Orsel découvrit sa disparition au cours de la matinée. Il regarda la chambre vide avec incrédulité, puis fut envahi d'une stupeur inquiète. Il se rappela brusquement avoir appris aux nouvelles du matin l'inexplicable évasion d'un animal du Zoo : celui-là même — il faisait le rapprochement maintenant — devant lequel Ilcar s'était comporté de façon si singulière. Puis il songea à la disparition de l'enfant au moment de sortir du Zoo, à son mutisme par la suite. Par devoir, il signala tous ces faits aux autorités, en les avertissant.

Une assemblée de biologistes et de psycho-pédagogues fut réunie pour étudier le cas. Les délibérations mirent en lumière ce qui s'était passé. Le zoni était un être doté d'un pouvoir de suggestion télépathique à rayon limité, mais sa « longueur d'onde » avait été estimée sans danger pour la race humaine, le cerveau de l'homme établissant automatiquement un réflexe de barrage. Le hasard avait voulu que le cerveau enfantin et désaxé d'Ilcar, plus malléable, fût le récepteur accordé à l'émission mentale du zoni. Celui-ci avait dû lui souffler le moyen de le délivrer, puisque la cage avait été ouverte par une main humaine.

Ilcar était donc désormais sous l'emprise du zoni. C'était ce dernier qui agissait par son entremise, en commandant à ses gestes. Une seule question se posait : quel serait le dessein du zoni ?...

*
* *

Dans l'un des terrains vagues de la Zone Décontaminée, en bordure de la ville, Ilcar était allongé sur le sol. Epuisé, il avait dû s'arrêter pour se reposer. Il ne savait plus quelle distance il avait parcourue. Depuis son départ, il avait marché au hasard.

Il ne sentait plus le zoni ancré dans sa chair. Il y avait même des moments où il oubliait sa présence. A ces moments, il perdait la conscience exacte des choses de la Terre ; il cessait d'être lui-même et s'associait à la mémoire et au cerveau du zoni.

A d'autres instants, il recouvrait sa lucidité et se souvenait de ce qu'il était, tout en percevant isolément l'existence du zoni. Mais il ne se révoltait pas et continuait, durant ces intervalles, d'accepter la compagnie de la créature comme une chose normale.

Il ne songeait pas à ce qu'il avait laissé derrière lui — son père, sa maison. Tout cela, et la vie qu'il avait menée jusqu'ici, lui apparaissait comme un paysage lointain, vu à travers un prisme déformant. Seul le présent avait une réalité, avec ses nécessités primordiales : se cacher pour ne pas être vu, se procurer de quoi manger, trouver le moyen d'arriver au *but*. De ce but, il n'avait pas une notion claire, mais il savait que le zoni la possédait à sa place, et il s'en remettait à lui.

Une impulsion le traversa, le poussant à se lever. Il s'était reposé une heure. Le zoni s'impatientait. Les yeux d'Ilcar croisèrent ceux de la créature et il vit les pupilles pourpres se rétracter comme pour lui faire signe. Il cilla plusieurs fois en réponse, eut l'impression que le zoni et lui venaient d'échanger un message, et se sentit heureux.

En sortant du terrain vague, il se dirigea vers les vieux blocs d'habitation des Anciens Quartiers. C'étaient des maisons basses, à moins de dix étages, dont l'architecture rappelait le Passé. Il subsistait encore dans ce quartier quelques boutiques d'artisans et de marchands. L'Etat les maintenait à titre de curiosité, en tant que vestiges historiques. C'était une boutique de ce genre qu'il fallait à Ilcar, et non pas un des super-magasins fonctionnels, où l'espionnage constant des robots inspecteurs rendait tout vol impossible.

Il avisa, dans une rue étroite, ce qu'il cherchait : une boutique d'alimentation. A l'étalage, au-dehors, il y avait des conserves, des viandes synthétiques sous plastique, des boîtes d'aliments concentrés. Le choix d'Ilcar se porta sur ces dernières, dont le volume était réduit.

Il s'avança et, avec une dextérité dont aucun enfant de la Terre n'eût été capable, il subtilisa deux des boîtes. De l'intérieur de la boutique, une fraction de seconde plus tard, le marchand tourna la tête vers lui. « Tu désires acheter quelque chose, petit ? » demanda-t-il. Il n'avait rien vu. Ilcar fit non de la tête et s'éloigna.

Un peu plus loin, il décacheta l'une des boîtes et mangea la pâte rosâtre, légèrement fade, qu'elle contenait. Il était nourri maintenant pour vingt-quatre heures.

Soudain quelque chose bascula dans sa tête. Une nouvelle fois, il cessait d'être Ilcar, devenait le zoni. C'était les yeux d'une créature d'un autre monde qui scrutaient, avec froideur, le spectacle d'une planète étrangère. Le regard fixe, Ilcar avançait comme un automate. Il n'avait plus d'âge.

*
* *

Les autorités, munies des conclusions des savants, examinèrent la situation. Dans le doute, estimèrent-elles, il valait mieux prendre des mesures radicales. L'histoire de la conquête spatiale fourmillait de cas semblables, où une simple imprudence, face à une autre forme de vie, avait

déclenché une catastrophe. On ne savait pas quel péril cette créature en liberté pouvait faire courir à la race humaine. On ignorait son plan, mais celui-ci était vraisemblablement hostile. Et la complicité de cet enfant, qui n'était plus qu'un robot dévoué à ses ordres, ne faisait que rendre le problème plus inquiétant.

L'alarme fut donnée, avec ordre de faire la chasse à cette créature et de la détruire à vue. Dans toute la mesure du possible, on épargnerait l'enfant qui la protégeait malgré lui. Mais en cas de nécessité, il serait abattu lui aussi. Des équipes se mirent en route. Elles disposaient de détecteurs spécialement réglés pour capter l'émission mentale du zoni. Lentement, minutieusement, en élargissant de plus en plus leur rayon d'action, elles commencèrent à ratisser la ville.

***

Ilcar savait désormais où il allait. Le zoni le dirigeait vers une astrogare. Il savait pourquoi il s'y rendait. Il allait rejoindre le monde du zoni... ou plutôt *son propre monde*. Il avait été longtemps captif, sur cette terre qui n'était pas la sienne, et maintenant il rentrait chez lui. « Je rentre chez moi. » Cette pensée se formulait dans son cerveau, et parfois il regardait autour de lui d'un air égaré, comme s'il ne reconnaissait rien des lieux où il se trouvait.

Le crépuscule tombait. Ilcar n'était pas encore sorti des Anciens Quartiers. Il marchait d'un pas rapide, entre des rangées de façades qui semblaient mortes. La rue qu'il parcourait était presque déserte. Les rares passants n'accordaient pas un coup d'œil à la mince silhouette rasant les murs, au petit visage dont les yeux dévorants les guettaient. Vint un passant plus lent d'allure que les autres ; c'était un homme âgé, il avançait en tâtonnant, comme s'il y voyait mal dans cette pénombre d'entre chien et loup. Ilcar s'embusqua dans un coin obscur, à égale distance de deux réverbères. Il tenait au creux de sa paume une pierre à l'arête tranchante, ramassée quelques instants auparavant. Il la serrait si fort que le bord lui entamait les doigts, mais aucune douleur ne lui était perceptible. Son regard était rivé sur l'homme qui approchait. Il se tassa encore un peu plus contre le mur dont un recoin l'abritait. Ses dents mordirent sa lèvre inférieure. L'homme arrivait à sa hauteur. Comme mû par un ressort, le bras d'Ilcar se détendit. La pierre projetée vint frapper l'homme à la nuque. Il vacilla sur lui-même, en grognant des paroles inintelligibles. Ilcar, fasciné, retenant son souffle, n'osait bouger. Avec une lenteur irréelle, l'homme se plia et glissa sur le sol, où il demeura inerte. Ilcar vint se pencher sur lui, le fouillant rapidement. Avec une dextérité inouïe, il déconnecta la fermeture électrostatique de la poche intérieure, dont il sortit un épais portefeuille. Puis il s'enfuit.

Il passa la nuit dans un hangar à l'abandon, où gisaient des robots en pièces détachées. Au petit matin, il mangea le contenu de la seconde boîte d'aliment concentré. Puis il compta les coupures que renfermait le portefeuille, jeta celui-ci et mit la liasse dans sa poche. Une tête de robot humanoïde aux yeux de porcelaine le dévisageait. Saisi d'une brusque

fureur, Ilcar l'écrasa à coups de pied, mettant à nu les rouages internes qui crissèrent. Puis il s'éloigna en vacillant un peu et sortit du hangar.

Dans une avenue, à quelque distance de là, il vit défiler sur un télécran géant les nouvelles du jour. Il s'arrêta et lut qu'on recherchait un enfant évadé en compagnie d'un extra-terrestre et considéré dorénavant comme un danger public. Tout d'abord, les mots pénétrèrent dans son cerveau comme des choses vides, dénuées de sens. Puis, soudain, il comprit que c'était le zoni et lui que l'on voulait arrêter. Il regarda autour de lui et reprit sa marche, en hâtant le pas.

Une heure plus tard, il arrivait devant l'astrogare. Une foule bigarrée se pressait au contrôle. Ilcar parcourut des yeux les gens qui défilaient en face de lui ; au bout de quelques secondes, son regard s'arrêta sur une jeune femme. Celle-ci l'avait aperçu et l'examinait à la dérobée. « Cet enfant... tout seul comme perdu... visage pathétique... » Sa pensée parvenait par à-coups jusqu'au cerveau d'Ilcar, relayé à présent par celui du zoni. Soudain la jeune femme vint vers lui et le prit par la main. « Tu cherches quelqu'un ? » demanda-t-elle. Sa voix était douce, pleine de sollicitude. Ilcar lui tendit la liasse de billets. « J'ai besoin d'un aller simple pour la planète Stryx, » dit-il. « On ne me le vendrait pas. Pouvez-vous le prendre à ma place ? » La jeune femme le regarda sans mot dire, avec étonnement. Ilcar leva simplement les yeux vers elle ; son regard se fit perçant, d'une fixité redoutable, tandis que sa pupille se rétractait. La jeune femme, subjuguée, prit la liasse. « Attends-moi ici, » murmura-t-elle. Elle s'éloigna rapidement. Ilcar ferma les yeux un long moment. Quand il les rouvrit, elle était de nouveau devant lui, une expression incrédule peinte sur ses traits. « Tiens, » dit-elle en lui remettant le billet, avec le restant des coupures. Ilcar empocha le tout. « Il faut que vous veniez avec moi, » reprit-il. « Seul, on ne me laisserait pas passer. Dites que vous m'accompagnez. » La jeune femme obéit. Elle paraissait agir à contre-cœur, luttant contre un malaise. Si des savants avaient pu étudier le phénomène, ils auraient abouti à une conclusion curieuse : le pouvoir télépathique du zoni, une fois filtré par la personnalité humaine d'Ilcar, s'avérait apte à inhiber partiellement la volonté d'un être humain normal. Le réflexe de barrage était neutralisé.

Ils étaient arrivés au contrôle. « Le billet est pour mon jeune frère, » balbutia la femme. « Il part rejoindre nos parents qui sont en mission. » Le contrôleur acquiesça. Ils s'engagèrent sur un plan incliné et débouchèrent sur la base de départ des astronefs. Ilcar se retourna vers la jeune femme. « Maintenant je peux y aller seul, » dit-il. « Je vous remercie. » Il s'éloigna et la jeune femme, immobile, parut sortir d'un rêve et se demander comment elle était arrivée ici. En hochant la tête, elle reprit le chemin de la sortie.

***

Le vaisseau en partance pour Stryx s'élevait sur l'aire de décollage, face à Ilcar. Il pensa une fois de plus en le contemplant : « Je rentre chez moi, » et cette pensée maintenant était une vague immense surgissant de

tous les points de son horizon intérieur. Il se mêla sans éveiller l'attention à la foule qui montait à bord. Dans l'astronef, un haut-parleur annonçait : « Les voyageurs sont priés de se soumettre avant le départ au contrôle médical obligatoire. Bureau du Commissaire du bord. » Ilcar s'éclipsa par une écoutille : il lui fallait encore rester caché. Un long couloir, aux parois circulaires comme celles d'un tube, le mena jusqu'à la soute à bagages. Il s'installa à l'abri d'une malle. Peu à peu, la fatigue nerveuse accumulée en lui triomphait de sa résistance. Il s'assoupit, rêva du monde qu'il allait rejoindre. Un choc brutal le réveilla. Quelqu'un le secouait. Il ouvrit les yeux et vit un homme d'équipage penché au-dessus de lui ; sa voix, amplifiée par les voûtes de la soute à bagages, était terrifiante : « Qu'est-ce que tu fais ici ?»

Ilcar s'affola. Le zoni s'était assoupi en même temps que lui et n'était pas encore réveillé. Sous son influence, il eût agi froidement, sans se démonter. Mais il était privé de son appui. Sa réaction humaine fut de s'enfuir. Il enfila au hasard un couloir qui s'offrait à lui. Ses pas se répercutaient, éveillant sur toute la longueur de l'étroit boyau des échos métalliques, qui se mêlaient à ceux des pas de son poursuivant. Ilcar crut que son cœur allait éclater. Il était hors d'haleine. Au moment où ses jambes, ne le soutenant plus, allaient s'effondrer sous lui, la main de l'homme le happa. Sans se débattre, étrangement passif, il se laissa emmener au bureau du Commissaire du bord.

Là, en proie à une torpeur, il entendit des voix qui échangeaient des paroles, quelque part autour de lui : « Un enfant seul... Peut-être celui qu'on recherche ? » — « Impossible, comment aurait-il pu arriver jusqu'ici ? » — « Il faut vérifier. » On le déshabilla et les hommes auprès de lui restèrent interdits, comme devant un spectacle incroyable. Le médecin du bord, surmontant son trouble, s'approcha pour l'examiner. Ce qui apparaissait à première vue était bien la réalité : le zoni était tellement incrusté dans la chair qu'il n'était plus qu'une excroissance du corps de l'enfant, une sorte de tumeur grotesque.



Ils endormirent Ilcar et le transportèrent dans une clinique. Ils avaient décidé de procéder à l'ablation du corps du zoni. L'opération prit une heure. Quand elle fut terminée, le zoni gisait dans une cuvette, à côté d'Ilcar couché sur la table d'opération. Alors seulement, ils surent que c'était une symbiose qui les unissait.

Car tous deux étaient morts.



Sans issue

(*Impasse*)

par JANE ROBERTS

Vous n'avez sans doute pas oublié le nom de Jane Roberts, de qui nous avons publié en 1958 trois récits frappants : « Le temple » (n° 52), « Le chariot rouge » (*n°* 56) *et* « Le collier de marrons » (*n°* 60). *Elle nous dépeint ici le conflit entre une vivante et un mort — un mort qui aspire au repos éternel et une vivante qui ne veut pas le laisser quitter la terre. Son histoire rend un son neuf, touchant et troublant.*



LE corps gisait, comme la victime d'un holocauste, sous la lumière mouvante des bougies qui seules éclairaient la pièce exiguë.

Dans le silence épais, peuplé des craintes secrètes des assistants, le maître de cérémonies s'avança d'un pas assuré, suprêmement confiant. Sorcier ressuscité de quelque rituel antique, prêtre des temps modernes, lien intermédiaire entre les vivants et les morts. Souriant, il serra quelques mains au passage, opina du chef avec une sobre emphase, effaçant les terreurs subsconcientes par le simple fait de sa présence. Il s'était consciencieusement acquitté de la première partie de son rôle ; restait à mener à bien la dernière réception donnée par le mort.

Sa voix s'éleva, sourde, agréablement modulée, déroulant les mots en litanie : « Bonjour, bonjour. Par ici, je vous prie... »

Il se déplaçait sans bruit, ses pas absorbés par le tapis qui recouvrait le sol. Les voix des assistants s'élevèrent jusqu'à devenir un murmure. Si quelqu'un se mettait à crier, le corps s'éveillerait-il ?

Ils s'étaient tout d'abord tenus tranquilles dans le noir, assis sur leurs chaises, rigides et compassés, lançant des coups d'œil embarrassés vers l'entrepreneur des pompes funèbres, évitant stupidement tout regard vers le corps silencieux.

Puis, comme le premier craquement de la neige vierge sous un pas :

— « Il a l'air bien, non ? Presque... vivant. »

— « Bien sûr, il est resté si longtemps malade... »

— « Son visage est plus maigre... »

— « Mais il faut reconnaître, Mr. James, que vous avez fait là un merveilleux travail. »

— « Oui. Eh oui, c'était quelqu'un de bien, » prononça l'entrepreneur, et chaque oreille perçut l'emploi du verbe au temps passé.

Soudain, de façon presque miraculeuse, chacun se détendit. Quelques

sourires percèrent, encore embarrassés, mais apportant une sorte de soulagement. Certains, devenus braves, s'aventurèrent jusqu'à se tenir tout près du cercueil recouvert de velours, jusqu'à se pencher vers le lourd parfum des fleurs qui l'entouraient. D'autres suivirent.

Le visage brun semblait rivé au corps, les yeux clos avaient l'air peints, sans art aucun. Une petite mèche de cheveux blancs s'étalait sur le front... Jenny fit un effort pour ne pas hurler. *Ce n'est pas grand-père ! Je ne le permettrai pas !* Elle le fixait, fascinée, les yeux secs, contemplant le pli impeccable du pantalon, la pochette sur la veste.

Le passé déferla, oblitérant le présent. Elle le revit, silhouette brune, nerveuse, se détacher, debout, à l'entrée du caveau familial. C'était le jour des Morts, après la parade, les drapeaux, les fleurs.

— « Voici où repose ta grand-mère, sur cette colline, sous la dalle blanche. Et voici une place vide — le seul terrain que je possède. »

A ce moment-là, elle avait frissonné, déjà, et serré les poings, et haï cette tombe si certaine de son occupant futur. Tout enfant, la terre lui avait repris ses parents. Sa grand-mère était morte lorsqu'elle avait à peine dix ans. Et à présent, son grand-père était là, allongé dans ce cercueil...

Elle le contemplait toujours, les sourcils froncés, et son esprit ne fut plus qu'un tourbillon de colère, même lorsque les amis défilèrent, lui serrant la main, lui recommandant d'être brave.

Durant tout le long trajet jusqu'au cimetière, sa colère contre lui ne fit qu'augmenter. Parce qu'il avait désiré mourir. Elle le savait.

— « Je suis vieux, Jen. Je n'ai plus de raisons de vivre, » lui avait-il dit.

Les mains de Jen étaient blanches sur ses genoux. La procession des automobiles défilait le long de rues qu'elle ne voyait pas.

Puis ceux qui pleuraient le mort se rassemblèrent sur la colline, témoins du dépôt du corps au sein de la terre. Et l'enterrement fut terminé. Une dernière pelletée de poussière sur le cercueil, et les derniers vestiges physiques de l'image familière disparurent.

« As-tu renoncé en paix à la vie, à ta dernière minute, » se demanda Jenny, « ou as-tu lutté pour la maintenir en toi ? Comment as-tu pu mourir, mon petit papa ? Comment as-tu pu me faire ça ? »

(Il était de petite taille, et elle l'avait toujours appelé « mon petit papa ».)

« Tu voulais mourir, » pensa-t-elle. « C'est ce que je te reproche. Comment as-tu pu faire ça, et me laisser seule ? Ne sais-tu pas qu'à présent ma propre mort est chose certaine ? Je ne pourrai plus l'oublier ; elle sera sans cesse à mes trousses, comme un lévrier. Tous ceux que j'ai aimés, elle me les a pris. Je n'ai que vingt ans, et me voilà seule au monde ! »

Elle se tenait au bord de la tombe, droite, sans ciller. Quelqu'un lui toucha le bras, mais elle lui jeta un regard irrité, et la personne s'éloigna. A présent, elle regardait la dalle qui recouvrait sa grand-mère.

« Tu l'as voulu pour toi toute seule — eh bien, sois satisfaite, »

pensa-t-elle, et ses dents grincèrent, et elle sentit avec une sorte de perverse satisfaction le vent glacé traverser le nylon de sa robe noire, et la geler jusqu'aux os.

Fixant la terre fraîchement remuée, elle secouait sa crinière brune, disant à son grand-père tout ce qu'elle avait à lui dire, sans lever les yeux, sans proférer un mot, sans faire un geste ; car elle avait vécu avec lui vingt années, et savait qu'il n'écouterait pas si elle lui faisait une scène.

Puis les gens se dispersèrent, rapidement, sans un regard en arrière, et son fiancé lui demanda :

— « Où veux-tu aller ? »

Puis :

« Jenny, je t'en prie, cesse de fixer cette tombe en te racontant je ne sais quoi. Ton grand-père est mort. C'est fini. Tu n'y peux plus rien. La mort est une fin inévitable. La mort... »

— « Tais-toi ! Tu entends ? Ne dis pas ça ! »

Elle s'écarta de lui, tremblant de tous ses membres. « Qu'avait-elle jamais bien pu lui trouver ? Il n'était pas du même sang, de la même chair qu'elle. Pourquoi n'était-il pas mort, lui, au lieu de son grand-père ? »

— « Tu es bouleversée, » dit-il, « bouleversée et fatiguée. Mais il est enfantin de prétendre que la mort n'existe pas. Tu dois accepter la vérité. Ton grand-père a vécu une existence bien remplie. Il était las, il n'avait plus envie de vivre. A présent, il est mort, et... »

— « Ce n'est pas vrai ! Il n'est pas mort ! » hurla-t-elle et elle le chassa d'un geste violent. Il partit, en même temps que le dernier des assistants. Et soudain, elle sut. Et elle se demanda comment elle avait pu ne pas comprendre plus tôt. Ils mentaient. Tous. Son grand-père n'était mort que parce qu'ils le prétendaient mort. La mort n'existe que dans la mesure où l'on admet son concept. Tant qu'elle n'y croirait pas, la tombe resterait vide.

Armée de cette soudaine certitude, elle se dressa toute droite, près de la tombe fraîche, réprimant le sentiment de triomphe qui l'envahissait, attendant de retrouver l'usage de la parole.

Après l'accident où ses parents avaient trouvé la mort, les membres restants de sa famille avaient insisté pour la garder, ils avaient refusé de la livrer à un quelconque orphelinat. Puis, l'un après l'autre, ils avaient eux aussi quitté l'existence. Et voilà qu'à présent, son grand-père gisait devant elle. S'il était vraiment mort, alors sa propre mort à elle ne ferait plus aucun doute, et la famille s'éteindrait avec elle.

Mais elle ne le permettrait pas. Ce n'était pas encore fait. Elle était vivante ! Elle éclata de rire et, rejetant ses bras en arrière, s'affermissant sur ses jambes, elle respira profondément, à plusieurs reprises. Comment avait-elle pu les croire une seule seconde ? Et si elle était vivante, alors son grand-père devait l'être aussi !

Elle rit encore, et l'appela à voix haute.

— « Mon petit papa, tu ne peux plus me tromper. Tu t'es laissé entraîner dans une illusion, mais tu n'es pas mort. Je le *sais*. Tu m'entends ?

Je suis sûre que tu m'entends. Parle-moi... Tu ne peux pas mourir. J'ai tant besoin de toi encore. »

Elle attendit, tremblante, car il allait lui parler. Elle saurait bien l'y forcer. Mais seul le silence lui répondit, interrompu seulement par les bruits assourdis d'un trafic lointain. Et Jenny ragea et menaça, et jura de ne pas céder avant de parvenir à ses fins. Elle serra les lèvres, avala sa salive.

« Je ne te laisserai pas mourir. Oh non ! Et tu ne le pourras pas, aussi longtemps que je croirai à ton existence. Oh ! je te connais ! Tu m'écoutes, en soupirant, et tu attends que je m'en aille. »

Elle rit à nouveau, d'une manière un peu folle.

« M'as-tu jamais vu renoncer à ce que je voulais ? Jamais ! J'ai toujours discuté, lutté jusqu'à ce que je l'obtienne. T'imagines-tu que je vais accepter de te perdre ? »

Et pendant qu'elle parlait, il vint. Si doucement que tout d'abord elle ne s'en aperçut pas. Il y eut à peine l'ombre d'un mouvement, comme le frisson d'une feuille, l'éclosion d'une fleur. Alors qu'elle regardait toujours la tombe, il fut à ses côtés, brossant méthodiquement la poussière qui s'était glissée sur son complet brun. Elle le vit, médusée, retirer ses chaussures pour les vider de la terre qu'elles contenaient.

Elle rit lorsqu'il redressa la tête. Il serra les mâchoires, comme il faisait toujours lorsqu'il était furieux ou contrarié. Mais elle lui sourit. Elle savait comment le prendre, et elle l'embrassa et passa sa main dans ses cheveux.

— « Oh ! mon petit papa, n'es-tu pas content ? Comment te sens-tu ? N'est-ce pas merveilleux que nous soyons réunis à nouveau, que tu ne sois pas mort du tout ? »

Ses yeux d'aigle s'assombrirent, son visage se ferma, il rejeta en arrière une mèche de ses cheveux blancs.

— « Je suis pire que toi, » dit-il. « Je n'ai pas pu résister. Sans tes hurlements, j'aurais pu me sortir de ce monde. Ça va être plus dur cette fois-ci. »

Il soupira, regarda autour de lui les pierres tombales, les fleurs.

« Tu es pire que ta mère. Je t'ai élevée en essayant de te rendre honnête, altruiste. Mais je t'ai trop gâtée, et à présent je le paie. »

— « Est-ce que les autres personnes te verront aussi ? Pour de bon, je veux dire ? Peux-tu manger ? » demanda-t-elle, faisant semblant de ne pas l'entendre.

— « Oui. Je ressens à nouveau la faim et la fatigue. Non, personne ne peut me voir, excepté toi. Ils me croient tous mort... mort, Jen, ainsi que je devrais l'être. »

Il était si obstiné, si entêté. Mais elle arriverait à lui redonner le goût de la vie. Il oublierait. Changerait d'avis. Elle mit ses bras autour de son cou, frotta ses joues contre les siennes toutes rugueuses.

— « Je voulais seulement t'aider, c'est tout, » dit-elle, se rappelant à temps de laisser quelques pleurs mouiller ses cils. Elle réprima un soupçon de sanglot, soupira seulement. Un instant, elle crut qu'il allait s'attendrir.

Mais, les sourcils froncés, il dénoua ses bras.

— « Parce que tu n'as pas envie de mourir, Jen, tu voudrais empêcher tout le monde de le faire. Nous t'avons vraiment trop gâtée. Mais moi aussi, je sais ce que je veux. Et viendra bien un moment où j'arriverai à mourir. J'y arriverai, » dit-il, laissant son regard errer sur ses mains brunes où les veines couraient sur son corps sec, décharné.

— « Mourir ? » Elle se redressa. « Mon petit papa, tu es fou ! » Cette fois, de vraies larmes coulèrent. « Mais pourquoi ? Pourquoi, je te le demande ? Après ce que je viens de réussir, est-ce que tu veux dire que j'aurai encore à me battre ? Que je devrai ne garder qu'une idée en tête, te « vouloir » en vie à chaque seconde ? Je ne le supporterai pas, je te préviens. Tu es vivant et tu le resteras. »

— « Nous en reparlerons plus tard, » dit-il, les lèvres pincées. « Pour l'instant, j'ai faim. Grâce à toi. »

Jenny ne bougea pas, stupéfaite.

— « Veux-tu vraiment dire que tu n'es pas heureux ? » Elle n'arrivait pas à comprendre une telle chose. « Tu n'es même pas content de me voir, » cria-t-elle, soudain blessée. Il ne l'avait pas embrassée une seule fois.

Il rougit un peu, se pencha, posa un petit baiser sur son front. Elle lui tendit les bras.

« Mon petit papa, c'est si... »

— « Jen, cesse de m'appeler ainsi. C'était bon quand tu n'étais encore qu'un bébé. Tu es à présent une femme, adulte. »

Il avait les yeux pleins de tristesse, et d'une sorte d'étonnement. Par-delà les paroles prononcées, elle comprit qu'il était revenu, non à cause de ses menaces, mais à cause de l'amour qu'il lui portait ; mais il lui en voulait pour ce qu'il considérait comme une sorte de trahison, de chantage aux sentiments.

Après tout le mal qu'elle s'était donné ! Mais ça lui était égal. Dès qu'il aurait repris goût à la vie, il changerait.

— « Viens, » dit-elle, « allons déjeuner. »

C'était merveilleux, elle pouvait redevenir une petite fille. Elle esquissa un pas de danse, leva la tête, lui sourit, mais il ne lui répondit que par un hochement de tête soucieux.

En approchant du restaurant, il lui recommanda de n'ordonner qu'un seul repas, qu'il s'arrangerait pour partager avec elle, et de ne pas lui parler en public, sous peine d'être prise pour une folle. Elle s'installa donc et le regarda manger, sans pouvoir partager avec personne son triomphe. Lui restait assis, silencieux, sans manifester la moindre émotion ; certes, il faisait preuve d'un appétit inhabituel, mais il ne prit pas même la peine de lui dire s'il appréciait le menu.

Le soleil de l'après-midi glissait ses rayons à travers les rideaux du café, faisant briller le bois patiné de la table. Elle avait choisi de s'installer tout au fond de la salle, et les bruits divers de la vaisselle que l'on remue, de l'eau qui coule, leur parvenaient de la cuisine. Est-ce que son grand-père les percevait aussi, se demanda-t-elle, les accueillait-il avec gratitude, après le silence du tombeau ?

Il *était* heureux d'être en vie. Il ne pouvait pas ne pas l'être, se dit-elle encore. Elle ne serait plus seule. Pour toujours, il serait à ses côtés. Elle sourit, soudain toute joyeuse. Un peu plus tard, parce qu'il aimait la proximité de l'eau, elle le promena autour du lac. Puis ils rentrèrent à la pension de famille où ils habitaient, ressortirent faire un tour dans les rues jusqu'à ce qu'il se sentît fatigué, retournèrent à la pension. Mrs. Waling, la propriétaire, fit à Jenny un signe amical, lui tapota le bras et lui fit monter une tasse de thé.

La chambre était trop tranquille. Jenny se força à sourire, tenta de retrouver la joie de tout à l'heure.

Son grand-père s'assit au pied du lit. Le vent soulevait les rideaux et, d'une étrange manière, la pièce paraissait vide — il n'y flottait déjà plus ces odeurs de crème à raser, d'eau de Cologne, de journaux, qui « étaient » son grand-père ; disparue, même, l'odeur de la maladie, de la défaite.

Jenny s'assit à son tour, croisa les jambes, examina ses ongles, écoutant son grand-père respirer lourdement. Elle lui avait acheté un journal, un peu auparavant, lors de leur promenade dans les rues.

— « J'avais oublié, voici ton journal. Installe-toi près de la fenêtre pour le lire, comme tu en as l'habitude. »

— « Oui. Après quoi, j'irai encore traîner un peu dans les rues, m'asseoir dans le parc, faire une petite sieste, me promener encore un peu, puis je rentrerai me coucher. »

— « Tout ce que tu voudras, » dit-elle, « tout ce qui te fera plaisir. »

— « Puis il ne me restera plus qu'à me demander ce que je pourrai bien faire de moi-même, » poursuivit-il. « Me réveiller chaque matin un peu plus épuisé que la veille. Est-ce vraiment là ce que tu désires pour moi, Jen, est-ce possible ? »

— « Ce sera différent de ce que tu dis, je te le promets. » Et ça le serait. Elle ferait tout au monde pour ça le soit.

Ses doigts pâles se crispèrent sur les pages du journal. Elle vit qu'il lisait la rubrique nécrologique et tenta de lui arracher la page.

— « Je l'ai vu, Jen. »

— « Mais quoi ? Quoi ? »

— « Ben Logan est mort. »

— « Ben Logan ? » Ah ! oui, un ami. C'était bien sa chance ! Oui, ce devait être un ami. Comment n'avait-elle pas pensé à vérifier le journal avant de le lui remettre ? Il lui faudrait dorénavant être plus prudente. Plus...

— « Les uns après les autres, Jen. »

Elle l'interrompit.

— « Mais il en reste d'autres. Nous pourrions leur rendre visite. Nous irons voir tous ceux que tu voudras. »

— « Personne ne peut me voir, Jen, sauf toi. Ils pensent que je suis mort. »

— « Mais toi tu peux les voir ! » Les mots se précipitaient, elle ne pouvait plus les arrêter. « Tu pourras les voir, les écouter parler. N'as-tu

jamais eu envie d'épier les gens, de les observer, sans qu'ils le sachent ? Moi si, je... »

L'expression de son visage la fit taire. Elle aussi commençait à sentir la fatigue, mais elle serra les mâchoires, l'observant du coin de l'œil.

Il mijotait quelque chose. Elle alluma une cigarette et, nerveusement, se prépara à lui faire front.

— « Je suis fatigué... » commença-t-il.

— « Mais bien sûr, c'est normal. » Avec un sourire plein de sollicitude, elle se pencha vers lui, lui glissa un coussin sous la tête. « Voilà. Repose-toi un peu. Tu te sentiras mieux après. Et plus tard, quand tu le voudras, un autre jour, nous achèterons une ferme. Tu en as toujours eu envie, tu te souviens ? Et j'ai encore l'argent que père m'avait laissé. Bien plus qu'il ne nous en faut. Tu pourras élever des poules, des vaches même, si tu veux... »

— « Non, Jen. »

Il repoussa le coussin. L'obscurité descendait dans la pièce. La crainte atroce qu'il ne s'évanouît dans les ténèbres la saisit.

— « Personne ne saura jamais rien. Je vivrai là, avec toi. »

Elle alluma l'électricité. « Comme il paraît fragile, pâle, presque transparent, » pensa-t-elle, chassant vivement cette idée de son esprit.

« Rien que nous deux. Pourquoi pas ? » dit-elle d'une voix un peu trop aiguë.

Ça ne marcherait pas. Ça ne marcherait... Elle soupira. Si. Il fallait que ça marche. Elle ferait tout ce qu'il faudrait pour cela. Ce n'était pas le moment de se laisser aller. Il « fallait » qu'elle l'obligât à demeurer vivant.

Il se passa la main dans les cheveux, se frotta les genoux et se mit debout, regardant par la fenêtre.

— « Que je reste ici ne servira à rien. Un moment, j'ai pensé pouvoir t'aider, mais cela n'est pas possible. Tu dois apprendre à vivre seule, devenir enfin adulte. Et je suis si fatigué, je... »

— « Ne dis plus rien pour ce soir, grand-père. Attends demain, je t'en supplie. Tu ne voudrais pas me laisser toute seul la nuit ! »

Il se tourna vers elle, avec, dans le regard, une immense peine mêlée d'inquiétude.

— « Il n'y a jamais eu de lâches dans la famille, Jen. Tu dis que tu veux vivre, mais ce n'est pas vrai. Tu ne le veux pas. Tu as peur, peur d'être seule, d'affronter la réalité, de grandir et d'acquérir enfin quelque maturité. Tu m'as rappelé, non pas par force, Jen, mais par faiblesse. »

— « Ce n'est pas vrai ! C'était la force de ma volonté ! »

— « Le désespoir de la terreur, Jen. »

De la terreur ? Elle le regarda et, pour la première fois, vit sa force, son courage. Pour la première fois, elle sentit toute l'insuffisance qu'il y avait en elle, l'égoïsme de son amour. Epouvantée, consternée, elle pleura :

— « Un jour, attends seulement un jour ! » Mais la prière ne passa pas ses lèvres. La fièvre qui l'habitait avait disparu. Ce n'était pas contre la mort de son grand-père qu'elle s'était révoltée, mais contre sa propre

terreur. En même temps qu'elle le comprenait, sa volonté de le garder en vie fit place à un sentiment de désolation pour le mal qu'elle avait pu lui faire.

— « Grand-père ?... » appela-t-elle.

— « Tout ira très bien, tu verras, Jen. » Ses yeux cette fois lui souriaient. « C'est ça, pleure une bonne fois, mon petit. Débarrasse-toi de tout ce chagrin-là. »

Il tapota le lit, près de lui.

Elle s'y laissa aller en sanglotant, et lorsqu'elle releva enfin la tête, la pièce était silencieuse. Une paix tranquille l'envahit tandis qu'elle restait là, sans bouger. Au bout d'un moment, elle se redressa et se demanda ce qu'elle faisait dans la chambre de son grand-père, et où se trouvait son fiancé.

Puis elle se rappela que son grand-père était mort — et qu'elle n'avait pas mangé depuis des siècles.

(Traduit par Régine Vivier.)



Le masque

par JACQUELINE OSTERRATH

Que ce conte soit à peine fantastique, sauf de façon allusive, et que sa conclusion laissée en suspens puisse décevoir, nous n'en avons pas moins tenu à le sélectionner, car le talent léger et bien féminin de l'auteur nous semble plein de charme, et digne d'être encouragé. Nous souhaitons que Jacqueline Osterrath, qui n'en est qu'à ses débuts, nous offre un jour une véritable œuvre fantastique. Elle en est capable. (1).

SES élèves le surnommaient Faust, car il y avait en lui quelque chose de romantique et d'insatisfait. Son visage, jeune sous d'épais cheveux blancs, évoquait la fuite des siècles et l'élixir d'éternelle jouvence.

A la froide clarté tombant de la verrière, des chevalets se dressaient, avec leur charge de glaise. Une fille posait, indifférente, sur une estrade. Dans d'autres ateliers, sans doute, eût régné une gaieté facile d'étudiants. Mais ici, la présence de Faust paraissait glacer tout élan. Et, s'éloignait-il, on n'osait qu'à peine élever la voix ou risquer un rire : avant de franchir la porte drapée de rouge, il semblait que son ombre se détachât de lui, pour rester surveiller les élèves à sa place.

Ariane avait seize ans ; elle était belle et n'osait y croire.

La timidité la paralysait, s'ajoutant au désespoir d'un impossible amour : le Maître était son univers, lui dont on racontait que jamais il n'avait souri, que jamais son regard ne s'était arrêté, complaisant, sur un visage de femme. Et pourtant, nombreuses étaient celles qui s'offraient à poser pour lui, piquées de son indifférence.

Ariane eut donné tout au monde pour tirer de l'argile une forme parfaite, capable, à défaut d'elle-même, de fixer l'attention du Maître. Mais ses doigts, toujours, la trahissaient, et lorsque Heinrich Faust s'arrêtait près d'elle, ce n'était que pour lui donner, d'une voix sans inflexions, quelques conseils, une critique d'autant plus cinglante que justifiée.

***

Un jour, selon la tradition, le plus ancien élève prit un moulage de la jeune fille. Elle sentit alors, sur son visage, se fermer peu à peu le masque de plâtre, de plus en plus lourd, de plus en plus chaud, étreinte d'une main fiévreuse, qui l'étouffait lentement. Puis, comme elle pensait suffoquer, deux coups secs fendirent la croûte blanche et la libérèrent.

---

(1) Nouvelle du même auteur dans « *Fiction* » : « *L'amulette* » (n° 67).

Le « positif » une fois coulé, l'image d'Ariane, charmante et fantomatique, s'en fut rejoindre au mur la file déjà longue de ses prédécesseurs. La jeune fille fut heureuse de songer qu'un peu d'elle-même restait ainsi en ces lieux et rappelait au Maître son existence, alors même qu'elle ne s'y trouvait pas.

Mais le soir, et l'atelier vide, y revenait-il seulement ? ou bien demeurait-il, solitaire, dans son appartement, derrière la porte drapée de rouge ?

Or, cette porte, il advint une fois que Faust oublia de la refermer. Traversant l'atelier, il sortit, et son pas décrut dans l'escalier.

Brûlant de curiosité, Ariane jeta un coup d'œil autour d'elle. Il n'y avait, ce jour-là, que peu d'élèves, dont aucun ne l'observait. Elle se glissa sous la tenture pourpre, attendit un instant ; mais personne ne la rappela, pour lui demander ce qu'elle y faisait.

Doucement, elle poussa le vantail, se trouva dans un vestibule, ouvrit une autre porte au hasard.

C'était le bureau du Maître. Tout y était silencieux, mais Ariane eut cependant l'impression d'une présence. Comme attirée par un aimant, elle leva les yeux. Au-dessus de la cheminée, dans un grand cadre ovale, sur fond de velours noir, un masque de plâtre semblait illuminer la pièce de sa splendeur blanche. Jamais Ariane n'avait contemplé visage d'une telle beauté. Elle soupira : sans doute était-ce là sa rivale inconnue, celle pour qui Heinrich Faust dédaignait, obstiné, toutes les autres femmes.

Pour la mieux observer, elle s'assit timidement au bord d'un large divan, juste en face du portrait. Puis elle osa s'appuyer aux coussins, derrière elle, et bientôt, tentée par leur douceur moelleuse, s'étendit plus à l'aise.

Ses yeux, à trop contempler le masque éclatant, cillèrent. Ariane s'endormit.

Une main effleurant son front la fit s'éveiller. Faust était près d'elle.

Ariane aurait eu, certes, toutes les raisons de fondre en larmes et de s'enfuir, après une excuse hâtivement balbutiée. Mais, à son propre étonnement, elle se contenta de sourire et de demander :

— « Qui est-elle ? »

Et le Maître alors, le taciturne, lui conta son histoire.

Bien des années auparavant, une femme l'avait aimé, splendide et sûre d'un pouvoir qu'elle se vantait parfois de tenir autant de sa beauté que de sa science des choses occultes, et surtout des philtres.

La chambre où elle le recevait était pleine de symboles magiques, de cartes du ciel et de livres portant les titres de toutes les « Mancies ». Il y passa des heures ardentes.

Puis, un jour, l'envoûtement cessa. S'était-il simplement lassé d'elle, ou bien, quelque erreur se glissant dans une formule incantatoire en avait-elle à jamais détruit les effets ? Dès lors, elle cessa d'être pour lui l'Enchanteresse, pour redevenir une simple femme, dans un décor de magie noire, artificiel et prêtant au sourire.

Il décida de la quitter. Et, certes, il s'attendait à des pleurs, des cris

forcenés. Mais elle garda tout son calme et, seule, sa pâleur trahit son émotion :

— « Pars, » dit-elle. « Mais je me vengerai. »

La menace le troubla quelque temps. Puis il l'oublia.

D'autant plus vite qu'un autre amour se levait dans sa vie : une nouvelle élève, qui venait de s'inscrire à l'atelier, si blonde, si pure, et combien différente de la sombre Médée dont le souvenir l'inquiétait encore.

Il lui avoua sa tendresse et ne fut pas repoussé. Un bonheur jamais ressenti le comblait, s'exaltant à mesure qu'approchait la date du mariage.

Ebloui par la grâce de sa fiancée, il ne lui arrivait que bien rarement de s'interroger sur ce que pouvaient être son caratère et son âme — et parfois, dans un éclair, il lui apparaissait qu'elle n'en avait pas. Douce et docile, répondant aux caresses, mais ne les appelant jamais, elle évoquait moins une femme de chair et de sang qu'une poupée charmante, un automate. Mais il repoussait aussitôt ces pensées, comme absurdes et sacrilèges.

Puis un jour, pour la première fois, il l'entendit exprimer un désir, avec une étrange insistance :

Trop heureux de lui être agréable, il la fit asseoir dans un grand fauteuil et, gâchant le plâtre au degré voulu, en recouvrit peu à peu ses traits délicats.

Et l'impossible drame survint.

Eprouvant du bout de l'ongle la consistance du plâtre, qui durcissait lentement, il lui sembla qu'il s'échauffait plus qu'il n'eût été normal. Et sous ses doigts, alors, en une seconde, la croûte blanche arda soudain, comme un métal au feu. La jeune fille, après un sursaut, retomba, immobile. Une odeur monta, atroce, de chair brûlée. Comme un fou, il tenta d'arracher le masque, qui céda tout de suite, révélant, non plus le visage adoré, mais une tête de mort grimaçant sous des lambeaux grillés, sanguinolents. Il s'enfuit, épouvanté.

Des heures durant, il marcha dans la ville, au hasard, pour se trouver enfin, sans savoir comment il y était venu, dans une rue tranquille, devant la petite pension de famille où sa fiancée avait dit habiter.

— « Mais je vous prie de n'y pas venir, » avait-elle ajouté. « La directrice en est charmante, mais stricte, et n'approuverait pas de visites masculines. »

Il sonna. Une aimable vieille dame vint ouvrir. Il lui dit le nom de la jeune fille morte. Elle en parut surprise :

— « Je ne la connais pas. »

Il reprit sa marche. La nuit de printemps, tiède, s'alanguissait autour de lui.

Enfin, il trouva le courage de rentrer. Tremblant, il ouvrit la porte, le cœur chaviré en songeant à l'affreux spectacle qui l'attendait.

Mais l'atelier était vide. Aucun cadavre ne gisait, mutilé, dans le grand fauteuil.

Il perdit connaissance.

Lorsqu'il se réveilla, les souvenirs, d'abord, ne lui revinrent qu'à la

manière d'un cauchemar confus. Puis il vit sur le sol un moulage de plâtre, un négatif, dont la tache claire l'éblouit.

— « Jamais plus, » acheva-t-il, « je n'ai revu, morte ou vivante, ma fiancée. Jamais non plus je n'ai pu découvrir sa famille ou son origine. Elle ne m'apporta le bonheur que pour mieux me le reprendre, et me laisser brisé. Parfois, il m'arrive de me demander si tout cela ne fut pas un rêve. Mais comment réfuter ces deux preuves : le masque, mystérieux, dans son cadre de velours noir — et mes cheveux, devenus tout blancs dans le seul espace de cette nuit terrible ?

» Alors, je songe à la menace ancienne, aux paroles, jadis, de Médée : « Je me vengerai. »

» Et je n'ose plus désormais céder à l'amour, craignant de voir celle qui pourrait être mon bonheur succomber, comme l'autre, à quelque obscure malédiction. »

Ariane, sans l'interrompre, avait écouté le long récit.

— « Je vous aime, » dit-elle simplement.

— « Je vous aime, Ariane. »

Il voulut l'enlacer, mais elle détourna ses lèvres et, souple, lui échappa.

Il entendit la porte rouge se refermer sur elle et demeura prostré : « Elle a peur à présent, » songea-t-il, « et me fuit. Comment pourrais-je l'en blâmer ? »

Mais la jeune fille déjà revenait, portant un large bol empli jusqu'au bord de plâtre gâché :

— « Prenez l'empreinte de mon visage, » dit-elle. « Après seulement, mon amour, vous pourrez m'embrasser. »



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits français qui nous sont envoyés, nous signalons que nous sommes **dans l'impossibilité** de les examiner avant un délai de quatre mois. Nous prions donc les auteurs de **vouloir bien s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils sont accompagnés de timbres.

L'état d'urgence

(*For the duration*)

par POUL ANDERSON

Dans le courant d'idées actuel, malheureusement, la science-fiction est « moralement contrainte » de décrire des guerres futures. Cela la fait quelquefois accuser de militarisme, et quelques-uns de nos lecteurs se souviennent probablement d'une discussion virulente que nous avons eue jadis à ce sujet avec une revue d'extrême-gauche. Mais nous ne pensons pas que les pacifistes les plus ardents puissent trouver quelque chose à reprocher à cette nouvelle, amère mais édifiante, de Poul Anderson.



ILS étaient quatre. N'importe lequel d'entre eux eût pu me briser les reins de ses mains nues, mais les S travaillaient habituellement par équipes de quatre, et venaient vers quatre heures du matin. De la sorte, ils étaient moins gênés par les gens. De jour, les gens s'attroupaient pour regarder un S défoncer à coups de pied les côtes de quelqu'un, et risquaient de gêner ; mais durant l'obscurité silencieuse qui précédait l'aube, le bruit des bottes les incitait seulement à remercier Hare de ne pas recevoir de tels invités.

En tant que Professeur à l'Université, j'avais droit à une pièce unique entièrement réservée à ma famille. Après que les garçons eurent grandi et que Sarah fut morte, cela avait signifié pour moi : vivre seul dans une cellule carrée de deux mètres cinquante de côté. J'étais en conséquence *impopulaire* pour tout le monde dans l'immeuble, je crois ; mais mon métier étant de penser, il me *fallait* de la solitude.

— « Lewisohn ? » Ce fut un mot éructé, pas réellement une question, en provenance de la pénombre derrière le faisceau lumineux dirigé sur mes yeux.

Je ne pus répondre... ma langue était un bloc de bois entre mes mâchoires crispées.

— « C'est lui, » grogna une autre voix. « Où est ce foutu bouton ? » Il le trouva, et la lumière jaillit du plafond.

Je titubai hors du lit.

— « Remuez-vous un peu, vous autres, » dit le Caporal. Il prit sur l'étagère le buste de Nefertiti, une des trois choses que j'aimais, et le jeta à mes pieds. Un des morceaux m'écorcha.

La deuxième chose que j'aimais, le portrait de Sarah, eut droit à un canon de pistolet qui le défonça. L'un des hommes en vert s'avançait vers

la troisième, mon étagère de livres, mais le caporal l'arrêta. « Laisse tomber, Joe, » dit-il. « Tu sais pas que les livres vont à Bloomington ? »

— « Non. Vrai ? »

— « Ouais. Paraît que le C-en-C les collectionne. »

D'étonnement, Joe plissa son front étroit. Dans un coin reculé de mon esprit, je pouvais suivre ses pensées. Les « crânes chauves » (1) sont tous suspects ; le C-en-C est insoupçonnable ; donc le C-en-C ne peut être un crâne-chauve. Mais les crânes-chauves lisent des livres...

En fait, Hare était un homme complexe. Je l'avais vaguement connu, de nombreuses années auparavant, alors qu'il n'était qu'un jeune officier ambitieux. Il avait un esprit inquisiteur, ouvert à tout, et c'était un violoncelliste amateur fort doué. Il n'était pas hostile à l'instruction — il avait beaucoup de penseurs dans son propre état-major — mais il n'avait aucune confiance dans l'esprit qui allait trop loin. Sa phrase : « *Ce n'est pas le moment de questionner, c'est le moment de construire,* » était devenue un slogan national.

— « Mets tes frusques, gars, » me dit le caporal. « Et prends ta brosse à dents — tu seras absent un bout de temps. »

— « Heh, il n'aura pas besoin de brosse à dents, » dit un autre S. « Demain, plus de dents... Pigé ? » Il rit.

— « La ferme. Arnold-Lewisohn, vous êtes soupçonné d'avoir violé le paragraphe 10 de la Loi de Reconstruction d'Urgence. En conséquence nous vous arrêtons. » C'était le paragraphe-piège, celui qui avait rendu caduques la plupart des autres lois.

Au moins ils ne me battront pas ici, pensai-je, en souhaitant que ma pauvre carcasse tremblât un peu moins. Au moins ils attendront qu'on soit au poste. Et ça peut prendre une demi-heure pour y arriver et m'inscrire et commencer à me battre.

Ou peut-être même plus longtemps. D'après les rumeurs, les S interrogeaient le suspect sous narco. S'il ne se mettait pas à table, ils concluaient qu'il devait avoir été conditionné, et le refilaient aux spécialistes du troisième degré. Mais je ne révélerais rien, car je ne savais rien ; donc...

— « Mes fils... ils... » Ma langue s'empêtrait dans ma bouche. « Ils n'ont rien à voir avec... Pourrais-je... »

— « Pas de lettres. Magne-toi ! »

Je me faufilai à l'aveuglette dans mes vêtements. La rue au bas de la fenêtre était très noire et très calme. Un autoplane chuinta sur la chaussée. Je me demandai où il allait et dans quel but.

— « Allons-y. » Le S le plus proche m'aida à avancer avec un coup de pied.

Nous descendîmes l'escalier croulant et arrivâmes sur le trottoir. Une voiture attendait, avec le sigle « Croix-et-Eclair » du corps de Sécurité nationale lumineux sur le flanc noir.

---

(1) « *Crânes chauves* » (*eggheads*) : expression péjorative employée aux U. S. A. pour désigner les intellectuels. (N. D. L. R.).

L'autoplane revint à cet instant et s'arrêta rapidement. Avec des yeux hébétés, je vis sur sa paroi l'emblème de la police. Un homme en sortit.

— « Qu'est-ce que vous voulez ? » jappa le caporal.

Alors le gaz nous atteignit.

Je conservai une bribe de conscience. Comme de très loin, je me vis tomber sur la chaussée. Un des S réussit à sortir son revolver et à tirer avant de s'effondrer, mais le coup se perdit.

Un grand type se pencha sur moi. Sous le chapeau à larges bords, son visage était inhumain à cause du masque à gaz. Il me prit par les bras et me traîna jusqu'à l'appareil. Il y avait deux autres hommes avec lui.

Nous nous élançâmes le long de la rue pour décoller, et nous retrouvâmes ronronnant dans le ciel. L'étendue illuminée de la ville de Des Moines disparut derrière nous et nous fûmes seuls sous les étoiles amies.

Il fallut un moment pour me réveiller, et me remettre de la faiblesse postanesthésique. L'un des hommes me tendit une bouteille. C'était du rhum pur, et cela me fit grand bien.

Le grand type assis à l'avant se retourna.

— « Vous êtes bien le Professeur Lewisohn, n'est-ce pas ? » demanda-t-il d'un air inquiet. « Section de Cybernétique, Université Néo-Américaine ? »

— « Oui, » murmurai-je.

— « Bon. » Il soupira de soulagement. « J'avais peur de sauver un autre type. Vous comprenez, ce n'est pas que nous ne voudrions pas sauver tout le monde, mais c'est de *vous* seulement que nous avons besoin au Repaire. Notre réseau de renseignements n'est pas parfait... on nous avait dit que vous seriez arrêté cette nuit, mais parfois nos informateurs se trompent. »

Stupidement, je demandai :

— « Pourquoi cette nuit ? Vous avez failli ne pas réussir. Pourquoi pas plus tôt ? »

— « Pensez-vous que vous seriez venu... pensez-vous que vous auriez cru des ennemis publics comme nous, étant donné que vous devez considérer la sécurité de vos trois fils ? » répliqua-t-il d'une voix neutre. « Maintenant vous êtes *obligé* de vous joindre à nous. Le Comité avertira vos enfants et les aidera à disparaître, mais nous ne pourrons les cacher indéfiniment ; les S les trouveront tôt ou tard. Aussi votre seule chance de les sauver, ainsi que vous-même, est d'aider à organiser une révolution d'ici un mois. »

— « Moi ? » couinai-je.

— « Achtmann veut un cybernéticien. Vous verrez. »

— « Hé, Bill. » Il y avait une pointe d'accent de l'Ouest dans la voix à ma gauche. « Je me demandais... pourquoi t'as utilisez le gaz ? J'aurais pu descendre ces quatre types en quatre secondes. »

Le grand qui était aux commandes gloussa.

— « Dans des cas comme celui-là, je préfère le gaz, » dit-il. « Ces S sont déjà des hommes morts : ils se sont laissé enlever leur prisonnier. Mais ils mettront plus longtemps à mourir. »

*
* *

Le Repaire, c'était... Virginia City, dans le Nevada. Je me souvenais du temps où c'était un florissant piège à touristes, mais à cette nouvelle époque de rareté et de restrictions, où seuls les officiels importants possédaient une auto, c'était une ville fantôme. Quelques « squatters » barbus, à demi fous y étaient restés, ignorés par la police parce qu'inoffensifs.

Seulement... une fois que ces silhouettes confuses entraient dans les salles souterraines et se joignaient aux quelques centaines de personnes qui ne voyaient jamais le soleil, leurs dos se redressaient, leurs voix s'affermissaient, et ils devenaient le Comité pour la Restauration de la Liberté.

Il me fallut quelques jours pour m'adapter aux circonstances. Comme la plupart des gens, j'avais cru que le Comité se composait de quelques fanatiques dispersés, et comme certains, j'avais souvent souhaité qu'il fût plus important. Et il s'avéra être plus important, beaucoup plus.

— « Au début, nous n'étions qu'une poignée, » me dit Achtmann. « Je ne devrais pas dire « nous », car je n'avais que treize ans à l'époque, mais mon père était l'un des fondateurs. Cela s'est étendu depuis lors, croyez-moi, cela s'est étendu. Il y a presque dix millions de gens voués à notre cause, attendant le mot d'ordre. Nous estimons que dix autres millions se joindront au mouvement lorsque nous nous soulèverons, quoique évidemment, sans organisation ni entraînement, ils ne peuvent guère offrir qu'un soutien moral. »

C'était un jeune homme assez petit, mais souple comme un chat. Ses yeux étaient des flammes bleues sous son opulente chevelure blonde. Il n'était jamais en repos, et fumait à la chaîne depuis son lever avant l'aube jusqu'à son coucher parfois après minuit.

Seuls le C-en-C et quelques autres pouvaient avoir autant de cigarettes. Achtmann consumait en un jour la ration d'un mois. Mais le réseau entier se cotisait pour le ravitailler. Je contribuai à mon tour avec joie, après la première entrevue.

Parce qu'Achtmann était le dernier espoir des hommes libres.

— « Dix millions de personnes ? » Cela me parut une multitude impossible à cacher. « Mais Seigneur, comment... »

— « Nos agents sondent divers sujets possibles... oh ! avec précautions, » expliqua-t-il. « Les plus propices subissent finalement une narco, et leur profil pycho est établi. S'ils conviennent, nous les prenons avec nous. S'ils ne conviennent pas... » Il grimaça. « Tant pis pour eux. Mais nous ne pouvons risquer qu'un innocent stupide aille révéler toute l'affaire. »

Cela ne me plut guère. Je me demandai si Kintyre, le grand type qui avait dirigé mon sauvetage et qui adorait les chats et les enfants, si Kintyre avait déjà logé une balle dans le crâne d'un homme bien intentionné mais ne faisant pas l'affaire. Pour n'y plus penser, je poursuivis par des questions d'ordre pratique.

— « Mais le filet des S doit prendre de temps à autre quelques-uns de... de nos gens, » objectai-je. « Ils doivent trouver... »

— « Ils trouvent. Ils ont une très bonne estimation de notre nombre, de notre système général. Et après ? Notre organisation est divisée en cellules ; personne dans nos rangs ne connaît plus de quatre autres membres.

Il y a des contresignes secrets, changés à de courts intervalles réguliers... nous avons appris, je vous assure. En quinze ans, au prix de nombreuses vies, de nombreux échecs, nous avons appris. »

Alors, tout à coup, le chiffre de dix millions me parut ridiculement petit. En effet, rien que dans les forces armées et les réserves, ils étaient quarante millions, sans compter deux millions de S et... Achtmann sourit lorsque je fis cette objection.

— « Il nous suffit de saisir Bloomington, d'éliminer Hare et suffisamment de S, et on aura gagné. La masse du peuple est passive, elle sera trop effrayée pour agir dans un sens ou dans l'autre. Les forces armées... eh bien, une partie résistera, mais vous seriez surpris d'apprendre combien d'officiers sont membres du Comité. Et dans le corps des S lui-même... Où pensiez-vous que nous trouvions toutes nos informations ? » Son doigt me frappait ; il parlait avec sa hâte fiévreuse habituelle. « Ecoutez, cela fait maintenant un bon bout de temps, depuis la Deuxième Guerre Mondiale, que la médiocrité progresse. La Troisième Guerre Mondiale et la dictature Hare ont simplement donné à la médiocrité un fusil et une matraque pour se renforcer.

» Est-ce que cela ne hérisse pas tous les hommes sains d'esprit du monde ? Cela ne vous démangeait pas ? Ainsi les gens intelligents, exigeants, ont tendance à participer à notre cause — nous en réintroduisons certains en douce dans le camp de l'ennemi et, à cause de leurs capacités, ils obtiennent rapidement un grade élevé dans les rangs opposés ! »

Il écrasa sa cigarette et se mit à marcher dans le bureau poussiéreux, parsemé de papiers. « Je l'admets, dix millions d'hommes faiblement organisés, sans la moindre bombe H, ne peuvent détruire un empire vaste comme la planète, dans l'état actuel des choses. Mais voyez-vous, Lewisohn, nous n'allons pas simplement pointer des mitraillettes contre des tanks. Nous allons être équipés d'une arme qui rendra caducs les tanks et les bombes ! Et c'est là que vous intervenez. »

*
* *

Hare n'était pas un suppôt de l'enfer. C'était un homme fort, intelligent, pas désagréable, qui fit énormément de bien. C'est grâce à lui que les côtes Est et Ouest sont à nouveau habitées. Même malgré que la radio-activité ait disparu, les gens avaient peur de revenir. Il les *força* à revenir, mit des charrues dans leurs mains, des vers dans leur terreau, et récupéra un quart du continent.

Je pense, maintenant, que Hare ou quelqu'un de semblable était inévitable. Après la Troisième Guerre Mondiale, si l'on peut appeler guerre quelques jours de boucherie nucléaire suivis de quelques années de famine et de chaos, cette force mondiale qu'on nomme la sécurité avait attendu qu'une première nation redevînt civilisée. Hare, alors obscur général de brigade, avait utilisé comme point de départ son commandement chancelant. Les gens vinrent à lui parce qu'il offrait le vivre et l'espoir. D'autres seigneurs de la guerre offraient la même chose, mais il les battit à plate couture.

Hare battit aussi la Chine et l'Egypte lorsqu'elles aspirèrent à leur tour à la suprématie, et fit de la terre entière le Protectorat.

Oui, il était dictateur. Mais il n'y avait pas d'autre solution. Moi-même je l'avais admis, j'avais même combattu dans son armée vingt ans auparavant. Il nous fallait un Cincinnatus — à l'époque...

« *Pour la durée de l'état d'urgence,* » disait l'Acte du Congrès. Il y avait à Bloomington un Congrès soigneusement trié, une petite ombre de Président peureux, et une Cour Suprême à l'emporte-pièce. D'après la loi, Hare n'était que Commandant-en-Chef du corps national de Sécurité, un bras exécutif du Ministère de la Défense et de la Justice. Son supérieur nominal était désigné par le Président et ratifié par le Sénat. Hare s'était retiré de l'Armée pour « soutenir le contrôle civil du gouvernement ».

Cependant, le C-en-C possédait des pouvoirs extraordinaires pour la durée de l'état d'urgence. Et quand nous eûmes beaucoup reconstruit, et que le monde — bien qu'agité et mécontent — fut fermement gardé, on eût pu penser que l'état d'urgence était révolu.

Seulement... il y avait eu la vaste épidémie de typhus mutant, et l'année suivante un soulèvement en Indonésie, et l'année suivante l'Autorité de la vallée du Colorado avait eu besoin de cinq millions de travailleurs, et l'année d'après il y avait eu la grande peur des « subversifs », et cela avait continué de la sorte pendant vingt ans.

Cincinnatus n'était jamais retourné à sa charrue.

Je ne connaissais pas en détail l'organisation du Comité. Je n'y tenais pas, je n'y étais pas autorisé, et je n'en avais guère le temps. Disons simplement que ce fut un des complots les mieux combinés que l'Histoire ait connus.

N'ayant pas encore atteint trente ans, Achtmann *était* la révolution. Evidemment, il ne s'occupait pas de tous les détails — il avait des états-majors pour les aspects militaire, économique et politique. Mais il gardait la mainmise sur tout, le flux de mémos sur son bureau était incroyable, et c'est à lui que nous nous adressions tous en cas de besoin.

Cela s'était fait tout simplement. Le père d'Achtmann avait été le génie directeur des premiers jours, et le fils avait grandi aux côtés du père. Lorsque, un matin, on trouva le vieil homme mort dans son bureau, ce fut tout naturellement qu'on s'adressa au jeune homme pour les conseils — personne ne connaissait mieux que lui les ramifications — et tout à coup, deux ans plus tard, le Conseil de Direction réalisa qu'il n'avait pas encore élu de nouveau président et nomma à l'unanimité l'enfant prodige.

La création de l'écran de force était due à Achtmann. Son insatiable appétit de lecture lui fit découvrir un article obscur dans une revue de physique, publié avant le début de la guerre ; cet article concernait un effet anormal observé lorsqu'un champ électrique d'un haut voltage déterminé était envoyé par pulsations dans un certain complexe de hautes fréquences. Achtmann convoqua un de ses physiciens, lui demanda quel équipement serait nécessaire, et fit voler cet équipement pièce à pièce pour l'amener en fraude au Repaire. Après deux années de travail, la possibilité d'un écran

de force parut évidente. Les cinq années qui suivirent furent consacrées à la mise au point des détails techniques. Un an après, un générateur d'écran fut essayé avec succès. Maintenant, après deux ans, les pièces étaient prêtes à être assemblées.

Nous n'avions pas la possibilité de fabriquer toutes les pièces de façon identique. En conséquence chaque unité devait être réglée séparément ; c'était une opération délicate exigeant le branchement d'un computeur ultra-rapide sur le circuit du générateur. Moi, j'étais là pour m'occuper du computeur.

Pendant les trois semaines suivantes, j'oubliai presque de dormir. Je travaillais pour la liberté, pour mes fils terrés quelque part, et pour honorer la mémoire du vieux Professeur Biancini. Les S avaient trouvé nécessaire d'accrocher Biancini à un réverbère — mais l'avoir arrosé d'essence et enflammé, c'était un geste d'enthousiasme purement inutile...

*
* *

Au-delà de son bureau, Achtmann me regardait. Son large visage carré était très blanc, car il était l'un de ceux qui n'osaient jamais monter à la surface.

— « Café ? » demanda-t-il. « C'est surtout de la chicorée, mais au moins c'est chaud. »

— « Merci, » dis-je.

— « Ainsi vous avez vraiment fini. » Sa main tremblait un peu tandis qu'il versait. « Cela paraît difficile à croire. »

— « La dernière unité a été assemblée et testée il y a une heure, » dis-je. « Les camions sont déjà en route. »

— « Le jour J. » Ses yeux étaient vides, fixés sur la pendule murale. « Alors... dans quarante-huit heures. »

Soudain il mit son visage dans ses mains. « Qu'est-ce que je vais faire ? » murmura-t-il. De surprise, je clignai les yeux.

— « Mais... mener la révolution... non ? » dis-je après un long silence.

— « Oh ! oui. Oui. Mais après ? » Frissonnant, il se pencha vers moi. « Je vous aime bien, Professeur. Vous êtes très semblable à mon père, le saviez-vous ? Seulement... plus aimable. Mon père n'était rien d'autre que la Révolution, la grande cause sainte. Pouvez-vous imaginer ce que c'est que grandir près d'un homme qui n'était pas un homme, mais une volonté immatérielle ? Pouvez-vous imaginer ce que c'est que de ne *jamais* déposer le fardeau pour boire un pot avec les amis, pour embrasser une fille, aller au concert, gouverner un petit voilier sur l'eau bleue ? J'avais dix-sept ans, lorsqu'un jeune couple en promenade s'aventura dans Virginia City et en vit trop — je les fis exécuter... moi, à l'âge de dix-sept ans. » Son visage retomba dans ses mains. « Un tas de braves gens vont mourir dans la semaine qui va s'écouler... pas seulement de notre côté. Mon Dieu, croyez-vous qu'après avoir ordonné *cela,* je pourrai me retirer pour... pour... Que suis-je *capable* de devenir ? »

On n'entendit plus que sa lourde respiration.

« Sortez, » dit-il finalement sans me regarder. « Allez chez le général Thomas, bureau de Logistique. On aura besoin de vous. On aura besoin de nous tous. »

⁂

En civil — par trains, cars, avions, camions, venue du continent entier, de lieux éparpillés sur toute la planète — notre armée s'avança sur Bloomington. Le déplacement ne fut pas détecté dans l'habituelle analyse du trafic, parce qu'une révolution soigneusement préparée avait éclaté à Mexico. C'était une révolte condamnée au départ, perdue d'avance, une diversion au cours de laquelle les *peones* en haillons affrontèrent les lance-flammes, mais telles sont les nécessités de la guerre.

En des points variés, bourgades, fermes, champs en friche, nos unités se formèrent et s'avancèrent vers le Capitole.

Je ne suis pas tacticien et, à l'heure où j'écris, je ne connais toujours pas les détails de l'opération. Mon département était seulement les écrans de force. Chaque unité était groupée autour d'un camion lourd porteur d'une micropile actionnant un générateur d'écran. Au-dessus de nous passait notre aviation, ridicules petits réacteurs et appareils boîteux récupérés à la ferraille... mais dans chaque escadrille, un des avions portait un générateur.

L'écran, une fois créé, n'est visible que par la légère lueur de l'ionisation, comme un hémisphère de quatre cents mètres de rayon. Il laisse passer la matière solide sans effet notable. Mais c'est une force du même ordre qui relie les noyaux atomiques. Et elle interdit les vitesses dépassant environ un mètre par seconde. Une particule qui se déplace plus rapidement et rencontre le champ de force est arrêtée net, et son énergie de mouvement est transformée en chaleur.

Aussi les balles, les shrapnells fondent et tombent à terre. La détonation d'une bombe, nucléaire ou chimique, implique des molécules ou électrons à grande vitesse dans le dispositif détonant ; c'est pourquoi une bombe n'explose pas à l'intérieur du champ. La poussière radio-active et les gaz se désintègrent comme à l'habitude, mais les fragments énergétiques, qui normalement tueraient un homme, deviennent des ions inoffensifs. Les toxines chimiques restent agissantes, mais on s'en préserve facilement.

Nous avions des mitrailleuses et de l'artillerie légère, couplées électroniquement avec les générateurs de champ. Au moment de la mise à feu, les écrans disparaissaient pendant les quelques millisecondes nécessaires pour faire passer une giclée destinée à l'ennemi.

Le corps S avait des véhicules blindés. Ils se dandinaient, énormes et menaçants, jusqu'à l'intérieur du champ ; là leurs moteurs s'arrêtaient, leurs armes ne tiraient plus. Nos troupes posaient une mine magnétique sur le tank, et continuaient à avancer. Dès que la progression éloignait l'écran du véhicule bloqué, la mine explosait.

Les écrans étaient soigneusement *hétérodynés* ; ils n'affectaient nullement les moteurs de notre armée, ni les divers contrôles cybernétiques. Pourtant,

nous avions des méthodes de communication plutôt primitives, car les téléphones de campagne et la radio étaient annihilés.

Détruisant sans être détruits, nous frayâmes notre chemin jusqu'à Bloomington. Un millier d'avions fut lancé, et se brisa contre notre petite force aérienne impavide. Nous commandions la terre et le ciel, et ne pouvions être arrêtés.

Mais c'était une lente et brutale manière d'avancer. Les S et quelques éléments de l'armée nous bloquaient par leur simple masse. Nous les bousculions et des hommes avec leurs baïonnettes se relevaient à l'intérieur de nos propres écrans, et nous les écrasions avec nos chars. Une petite bombe atomique explosa à côté de notre écran d'avant-garde. Les gaz et les ions ne le traversèrent pas, mais la lumière éblouissante aveugla quelques hommes, les infrarouges rôtirent quelques autres, la radiation gamma condamna certains à une mort lente.

La bombe supprima aussi quelques quartiers résidentiels, car à ce moment nous avions pénétré dans la ville. Ensuite l'ennemi dut s'occuper de la panique populaire.

Partout ailleurs dans la nation, les stations de TV étaient prises d'assaut et l'enregistrement filmé d'Achtmann était transmis sans arrêt. Il n'était pas bon orateur, mais cela soulignait encore plus la sincérité de ce qu'il disait au monde entier : il était venu délivrer les hommes de l'esclavage.

Je circulais en jeep avec Kintyre — division de l'Entretien — car les chocs et accidents inévitables tendaient à dérégler nos générateurs. Il faisait extrêmement froid à l'intérieur du champ, qui éliminait toutes les molécules d'air chaud. Après quoi on pouvait constater notre passage à l'herbe et aux arbres dépouillés, ceci en plein été. Courant d'unité en unité, parmi les maisons éventrées et les cadavres déchirés, j'allais d'hiver en été et vice versa, et il était curieux que nous, avec notre renouveau d'espoir, dussions apporter cette froidure.



Nous nous heurtâmes au Capitole vers le crépuscule. Il brûlait. Une sentinelle nous laissa passer, et nous entrâmes sur les pelouses. Nos pneus mordaient dans l'herbe et les plates-bandes écrasées. Le camion-écran familier était parqué dans l'arrière-cour, silhouette énorme devant le brasier et ses flammes rugissantes.

— « L'écran vient de nous lâcher, » dit l'homme au brassard de colonel sur sa salopette noircie. « Nous voulons éteindre ce sacré feu — c'est que tous les documents sont là, peut-être même Hare en personne. L'écran éteindrait l'incendie, mais nous n'obtenons rien du générateur. »

Je demandai une lanterne et entrai dans le fourgon. Lorsque je branchai mon vérificateur, le problème s'avéra clair, la connexion soudée du tube 36 s'était brisée.

— « Facile à réparer, » grommelai-je dans ma fatigue. « Mais je commence à en avoir assez. Toute la journée ce n'a été que tube 36 par-ci, tube 36 par-là »

— « C'est un des ennuis auxquels nous pourrons remédier par la suite, » dit Kintyre.

— « Par la suite ? » Je commençai à dévisser la plaque maîtresse. « Faudra-t-il qu'il y ait une suite ? Je pensais... »

— « Des tas de nids de résistance, dans le monde entier, » dit Kintyre. « Vous en savez peut-être plus que moi, Colonel, mais je crois que nous aurons un tas de stupides petites forteresses S à abattre. »

— « Oh ! oui. » L'officier détourna les yeux du brasier. « On vient d'annoncer qu'une division blindée est en route. Elle arrivera avant le lever du soleil, et nous devrons être prêts à la recevoir. »

— « En tout cas, nous paraissons tenir la ville, » grogna Kintyre. « Ce qui en reste. »

— « Oui, je suppose. Sale boulot. Je n'aurais pas pensé que ce serait aussi moche. Mais je ne suis qu'un contrôleur général dans une conserverie. Drôle d'histoire, hein, de prendre un contrôleur de conserverie, de lui enfiler un brassard et de l'appeler Colonel ! »

J'ôtai la plaque, réunis les fils détachés, et demandai mon fer à souder. Un homme me le tendit. Il avait un fusil dans l'autre main, et une souillure sanglante au visage.

— « Je me demande si le père Hare s'est échappé, » dit Kintyre.

— « J'en doute, » fit le colonel. « Ici, aucun de leurs avions n'a pu quitter le sol. Il doit être en train de rôtir ici. Il avait un appartement personnel au Capitole, vous savez. » Il se mit debout et chercha une cigarette. « Bon sang, » dit-il, « nous avons le cuisinier le plus infect de l'Histoire. J'ai commandé du café il y a une demi-heure. »

Je fis démarrer le générateur. La température s'abaissa vers la congélation, et les flammes s'éteignirent comme si un géant les étouffait. Sous le rayon des phares, les hommes s'avancèrent pour fouiller les ruines.

— « Nous devrions repartir, » me dit Kintyre.

— « Attendons un instant, » demandai-je. « J'aimerais savoir ce qu'est devenu Hare. Il a assassiné bon nombre de mes amis. »

Le corps était dans l'appartement de l'aile ouest. Il n'était pas suffisamment brûlé pour être méconnaissable. Il avait abattu sa femme pour lui épargner le feu. Mais lui-même l'avait affronté.

Le colonel détourna la tête, l'air malade.

— « J'aimerais que ce café arrive vite, » dit-il. « Bon ; sergent, prenez un peloton et mettez cette *chose* devant le portail. »

— « Quoi ? » demandai-je.

— « Ordre d'Achtmann. Il dit qu'il ne veut pas voir se créer une légende selon laquelle Hare ne serait finalement pas mort. »

— « C'est horrible, » dis-je.

— « Oui, » fit le colonel. « Mais c'est un cas d'urgence, vous savez, et nous aurons tous à faire une quantité de choses que nous n'aimerons pas, pendant une certaine période. Sergent... non, il est occupé... vous là, caporal, allez voir ce qu'est devenu ce foutu café. »

*
* *

Je revis mes fils un par un, lorsqu'ils sortirent de leurs caches en réponse aux appels radiodiffusés. J'en aurais embrassé les pieds d'Achtmann.

Puis je retournai à l'Université. Je repris ma vieille chambre, mais tant de logements avaient été détruits par la révolution que je dus la partager avec quelqu'un d'autre.

Le Président avait été tué à Bloomington par une bombe égarée... pauvre petit bonhomme, personne ne le haïssait. Le Vice-Président et les membres du Cabinet avaient été à la solde de Hare. Aussi Achtmann nomma-t-il un nouveau pouvoir exécutif. Quant à lui, il refusa tout poste et passa environ un mois à travers le pays, recevant tous les honneurs possibles ; ensuite il revint à la capitale. Une élection devait avoir lieu l'an suivant lorsque les esprits seraient calmés.

Dans l'intervalle, évidemment, il fut nécessaire d'écraser toutes les bandes de S qui restaient, et la nouvelle police fédérale dut recevoir des pouvoirs spéciaux pour pouvoir dépister tous les Haristes cachés dans le peuple. Quelques éléments de l'Armée tentèrent une contre-révolution et durent être annihilés. Une récolte perdue en Chine exigea la réquisition d'une grosse quantité de riz en Birmanie, ce qui déclencha une petite mais sanglante guerre contre les nationalistes birmans.

Cela me blessait de penser à tout *ça*. J'avais espéré que nous aurions quitté le triste chemin de *l'empire,* et rendu sa liberté au reste du monde. Un nouveau parti, le Libertiste, était en formation ; son but principal était l'abolition du Protectorat. Je contribuai à son organisation locale. Nos adversaires étaient les Fédérationnistes, plus conservateurs. Le gouvernement de Bloomington était non-partisan, simple comité directeur pour la durée de l'état d'urgence uniquement ; mais bien sûr, il ne pouvait rester inactif, et devait prendre une action positive dans chaque cas d'urgence. Et nous avions une urgence nouvelle chaque jour, semblait-il.

En décembre, l'A. A. A. S. organisa une réunion à Bloomington et j'y allai, principalement pour ne plus voir le compagnon de chambre qu'on m'avait assigné. Nous ne nous aimions guère mutuellement.

*
* *

Je quittai les casernes et m'aventurai dans la boue des rues enneigées. Quelques décorations de Noël éparses avaient été posées, mais il n'y avait pas de véritable campagne de vente de Noël — à vrai dire il n'y avait pas de marchandises. Cependant, la veille avait eu lieu une brillante parade militaire.

Engoncé dans mon manteau, je marchais sous un lourd ciel plombé. Il y avait peu de passants, et aucun ne paraissait joyeux. Après tout, c'était compréhensible, car la moitié de la ville était encore composée de débris calcinés. Mais je regrettais l'Armée du Salut et ses chants de Noël. Hare les avait supprimés de nombreuses années auparavant, sous prétexte que la charité privée était inefficace, et le nouveau gouvernement n'avait apparemment pas eu le temps d'annuler son édit. Les soldats de l'Armée du

Salut jouaient faux et courageusement dans la neige des carrefours lorsque j'étais jeune, et il eût été plaisant de les revoir.

Je passai devant le Capitole. Un nouveau bâtiment commençait à s'élever sur les ruines de l'ancien. On disait que ce serait une structure très belle et très décorée, ce qui paraissait étrange alors que des gens vivaient dans des huttes de papier goudronné, mais il n'y avait encore qu'un froid squelette d'acier se découpant sur le ciel.

Je n'allais vers aucun endroit particulier. Il n'y avait pas de réunion cet après-midi-là qui eût pu m'intéresser. J'avais seulement envie de marcher. Ce fut un choc lorsque deux grands hommes m'agrippèrent par les bras.

— « Où allez-vous ainsi ? »

Je regardai autour de moi. Il y avait à ma gauche un haut mur de pierre entourant une grande maison.

— « Nulle part, » dis-je. « Je me promène, c'est tout. »

— « Ouais ? Carte d'identité. »

Je la leur montrai. Une auto entra par le portail, avec une escorte d'hommes armés en uniformes gris. Peut-être le Nouveau Président vivait-il ici ? Trop occupé je n'avais pas vu un bulletin de nouvelles depuis des semaines.

Des mains me palpèrent, cherchant des armes.

— « Rien à signaler, » dit l'un d'eux.

— « Bon. Filez et ne revenez plus par ici. Interdit. Vous n'avez pas vu les écriteaux ? »

Un homme en livrée sortit en courant du portail.

— « Hé, là ! » cria-t-il. « Arrêtez ! »

Nous nous arrêtâmes. L'homme s'inclina devant moi et demanda :

— « Vous êtes le Professeur Lewisohn, monsieur ? » Je fis oui de la tête. « Alors voulez-vous me suivre, s'il vous plaît. » Je ne pus résister à l'envie de faire un petit sourire aux gars du Service Secret.

Nous suivîmes une grande allée et passâmes une porte. Il y avait des sentinelles au portail, mais, à l'intérieur, ce n'étaient que maîtres d'hôtel et grand luxe. Au bout d'une galerie boisée se trouvait une grande pièce avec une large baie vitrée qui donnait sur une vaste serre de plantes tropicales.

L'homme qui était là se retourna lorsque j'entrai.

— « Prof ! » dit-il avec joie. « Entrez donc ! Prenez un verre. »

C'était Achtmann, en pyjama d'intérieur bigarré, mais toujours le même Achtmann fumant à la chaîne, et fébrile. Il prit mon manteau et le tendit à un serviteur. Un autre serviteur se matérialisa avec du Scotch. Je me retrouvai dans un fauteuil, avec Achtmann qui faisait les cent pas devant moi.

— « Bon sang, » dit-il. « Je n'avais pas idée que vous étiez en ville, vieux frère. Si je ne vous avais pas aperçu de ma voiture... Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? Mes secrétaires ont une liste des membres du Comité, et toute lettre de l'un d'eux m'arrive directement. »

— « Je... perdu contact... » Je sirotai lentement, cherchant mon équilibre. « Très occupé et... heu... dans les circonstances présentes... »

— « Quelles circonstances ? » Ses yeux me transperçaient. « Quelque chose qui cloche ? »

— « Oh ! non, non. Logement étroit, horaire étroit, comme d'habitude. »

— « Pas question. Je ne veux pas que ce soit une habitude pour quelqu'un qui a fait ce que vous avez fait. » Achtmann se tourna rapidement vers un dictographe. « Je crois deviner vos ennuis — petite chambre, petite ration, petite paie... hein ? Parfait, on va arranger ça. » Il aboya un ordre dans le tube : à compter de dorénavant, le Professeur Lewisohn devait avoir une maison à sa disposition, des fonds équivalant à... etc., suppression du rationnement, etc., etc. « Pourquoi ne me l'aviez-vous pas fait savoir ? » termina-t-il. « J'ai installé la plupart des autres types de l'équipe du Repaire. »

— « Mais je ne veux pas... » balbutiai-je. « Je ne mérite... N'expulsez pas quelqu'un de sa maison juste pour... »

— « Fermez-la, » dit-il en riant. C'était un rire de garçonnet, mais il y avait, derrière, une note métallique. « Sans tenir compte de la gratitude, de la solidarité et de ces sortes de choses, c'est de bonne politique, et je ne veux pas de refus de votre part. La populace a besoin de la carotte autant que du bâton. Non seulement elle doit réaliser que les déloyaux sont punis, mais aussi que les loyaux sont récompensés. Vu ? »

— « Quel genre de poste occupez-vous donc ? » murmurai-je.

— « Poste ? Position ? Aucune ou aucun. C'est ce qui est magnifique. Je ne suis qu'un conseiller officieux du Président. » Achtmann haussa les épaules. « *Primus inter pares* ; comprenez-vous, il faut que quelqu'un joue ce rôle, et j'ai une grande suite d'hommes entraînés qui me sont personnellement loyaux, ce qui est une aide précieuse, et ce poste... oh ! appelons-le *leadership*... eh bien, je n'ai été éduqué que pour ça. Je m'en tire pas mal, ne trouvez-vous pas ? »

— « Oui, » dis-je faiblement.

— « Fichtre ! Croyez-vous que j'aie envie d'avoir cent serviteurs curieux sous mon toit ? Cela fait partie de la façade que je dois étaler. L'erreur de Hare, c'était son apparence sévère et presque monastique. On ne peut diriger le monde entier sans lui donner un *Leader* en grandes lettres capitales. »

— « Je croyais que c'était ce que vous combattiez, » dis-je doucement.

— « Ce l'était. Ça l'est toujours. Bien sûr ! Seulement il y a tant à faire. On ne peut guère en une semaine rendre les rênes à des gens qui, pendant toute une génération, n'ont pas été autorisés à penser par eux-mêmes. Nous ne pouvons restaurer les mandats de perquisition, et l'habeas corpus, et la procédure normale dans les procès politiques, si plusieurs millions d'hommes complotent pour tenter de rétablir la dictature. Il y a encore beaucoup de Haristes fanatisés, savez-vous, sans mentionner une centaine de petits groupes ridicules ayant leurs propres méthodes exclusives pour le salut de l'humanité. » Achtmann alluma une autre cigarette à son mégot.

Les mots, froids comme la glace, se succédaient rapidement. « Nous ne pouvons dissoudre le Protectorat et lâcher les provinces étrangères avant qu'elles aient été éduquées et civilisées, sinon nous aurions bientôt une nouvelle guerre atomique. Et ici, chez nous, il y a tant de faim et de misère...

pensez-vous qu'un homme soit très intéressé par son gouvernement démocratique lorsque ses enfants n'ont pas de pain ? Si nous le permettions, il suivrait le premier agitateur cinglé qui promettrait de les nourrir. Nous devons restaurer l'économie, le... »

Je me surpris moi-même en l'interrompant.

— « Pour votre information, » dis-je, « je suis du Parti Libertiste. »

— « Peu importe, » rétorqua gaiement Achtmann, « ce ne sera pas retenu contre vous. Quand les partis politiques seront dissous, ce ne sera plus qu'une question de... »

— « *Dissous* ! » m'étranglai-je. « Mais il devait y avoir une élection... »

— « J'ai bien peur qu'elle doive attendre quelques années. Honnêtement, vieux frère, comment pensez-vous que nous puissions organiser une élection dans les conditions actuelles ? Je pensais que nous le pouvions, c'est pourquoi cela avait été annoncé, mais depuis, suffisamment de faits m'ont prouvé que j'avais tort. » Achtmann gloussa. « N'ayez pas cet air horrifié. Je ne suis pas un nouveau Hare. *Lui* n'admettait jamais qu'il pouvait se tromper. »

— « Vous n'avez pas à le faire, » marmonnai-je. « Vous n'avez aucun titre... le Président et le Congrès sont votre façade, ils supportent les blâmes pour vos erreurs et vos excès, et tout ce qui marche bien vous est attribué. Oh ! oui. »

— « Ridicule ! »

Pendant un moment il fut en colère. Puis il me tourna le dos et regarda par la fenêtre.

Comme mû par un signal secret, le valet de pied entra à pas de loup et me tendit mon manteau. Je me levai, tremblant, et commençai à l'enfiler.

« Ne vous en faites pas, Professeur, » reprit Achtmann d'une voix douce. « Très bien, si vous insistez, c'est une dictature. Mais une dictature bienveillante — voyons, vous me connaissez, vous savez ce que je désire, n'est-ce pas ? Nous sommes peut-être obligés de tuer un peu çà et là, et dans cette ville on commence à m'appeler le C-en-C, mais... » Il ne me regardait toujours pas :

« Ce n'est que pour la durée de l'état d'urgence. »

(*Traduit par P. J. Izabelle.*)

Le bazar bizarre

(*Graveyard shift*)

par IDRIS SEABRIGHT

« Inquiétant » et « insolite » sont deux mots qui résument l'univers d'Idris Seabright. A la frontière entre l'absurde et le quotidien, ce conte pareil à un cauchemar baroque nous en donne une preuve. Dans un bazar très spécial, hanté par des clients non moins spéciaux, un employé accomplit son service de nuit, et pour lui le problème est de survivre jusqu'à l'aube... Comme tous les grands auteurs fantastiques, Idris Seabright sait que la terreur gagne à être maintenue en coulisses — et c'est pourquoi son récit est en définitive si impressionnant (1).



LA nuit était bleue et le froid coupant. La lueur jaune qui tombait des fenêtres du bazar Bloom sur les amas de neige accentuait encore leur aspect glacé. Leon Polk, qui était sorti du bazar en manches de chemise pour voir quel temps il faisait, se mit à trembler de tous ses membres. Il faisait de plus en plus froid, et le temps allait encore se refroidir avant l'aube. Il regarda sa montre. Un peu plus d'une heure du matin.

Il rentra. Le bazar se flattait d'être ouvert vingt-quatre heures par jour, trois cent soixante-cinq jours par an, et Leon était employé au service de nuit depuis plus de six mois. Pendant les nuits d'été, il s'en était peu soucié, mais il détestait les longues heures hivernales. S'il n'avait pas eu peur d'avoir l'air ridicule, il aurait demandé à être transféré à l'équipe de jour ou à une équipe tournante. Parfois, il se demandait pourquoi diable il s'était porté volontaire pour le service de nuit. Mais il détestait se sentir inférieur à sa tâche.

Comme il entrait dans la grande salle principale, il entendit l'abominable petite galopade dans le mur. A moins que, cette fois-ci, ce ne soit venu du plancher ? Il se frotta les mains pour les réchauffer, et huma l'air. Pas d'odeur, en tout cas.

La chaleur des deux poêles, un à chaque bout du magasin, picotait agréablement ses joues glacées. Il remarqua que le feu de celui de droite était moins vif. Il mit une pelletée de charbon sur les flammes et vérifia

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Se battre et mourir* » (n° 7); « *La planète des tumulus* » (n° 8); « *L'œuf du mois* » (n° 25); « *Des mondes à profusion* » (n° 26); « *Le dieu a soif* » (n° 28); « *La crevasse dans la Lune* » (n° 30); « *Les altruistes* » (n° 31); « *Les questions* » (n° 34); « *La petite fille et la bête* » (n° 39); « *La mort de chaque jour* » (n° 57); « *Les vins de la Terre* » (n° 68).

que le lourd pique-feu était bien en position : le bout parmi les tisons rouge cerise, la pointe chauffée au rouge. Oui. Bon.

Il soupira et retourna à son damier. Parfois plusieurs nuits s'écoulaient sans que parût un seul client, et Leon avait l'habitude de passer le temps en jouant aux dames avec lui-même, main droite contre main gauche. Il ferait peut-être mieux de se mettre aux échecs ; les dames n'avaient plus guère d'intérêt après le premier mois. A moins qu'il ne fût trop inquiet pour consacrer toute son attention au jeu.

Il prit un des pions noirs et commença à jouer. Puis il leva la tête. N'était-ce pas une auto qui s'arrêtait à la porte ?

Un instant plus tard, la sonnerie d'entrée tinta. Une cliente pénétra dans le magasin.

La première réaction de Leon fut de penser que c'était une femme d'une beauté frappante. La seconde montra plus de sens critique. Oui, elle portait un magnifique manteau de vison sombre, et elle était suavement parfumée d'une délicieuse senteur. Son maquillage était parfait. Mais, au-dessus de la riche fourrure, son visage avait l'air un peu las et âgé, et ce qu'il pouvait voir de son corps semblait à la fois trop gras et trop mince. Sous son manteau, présuma-t-il, elle devait avoir des jambes en fuseau, des seins lourds, des genoux cagneux et des épaules mordues par le tiraillement incessant des épaulettes de soutien-gorge.

— « Avez-vous, » demanda-t-elle d'une voix rauque et profonde, « des collants pour femmes, en laine ? »

— « Oui, madame, » répondit Leon. Ce n'était pas cela qu'il se serait attendu à lui entendre demander. « Quelle taille ? »

— « Quarante-quatre, » répondit-elle. « Mais j'ai la taille très fine. »

Il se dirigea vers le comptoir et sortit une longue boîte. « Voici ce que nous avons comme collants de ski pour dames, » dit-il. « Extrêmement chauds. Deux couches, laine à l'extérieur, et coton spécialement traité du côté peau. Si vous avez la peau sensible... »

— « Oh ! oui. » Elle tâta le collant et jeta à Leon un regard qui lui donna le vertige. « Ils sont un peu larges à la taille. »

— « Il y a un élastique à la ceinture, madame. Ça devrait aller. »

— « Je pense que oui... Puis-je l'essayer ? »

Leon hésita. Il savait ce que les services d'hygiène de l'Etat du Maine pensaient de l'essayage de vêtements portés à même la peau. Mais il ne voulait pas la vexer... Une autre abominable petite galopade dans le mur, juste derrière son oreille, emporta la décision. Si elle essayait le collant, elle resterait un peu plus longtemps. Il ne serait pas tout seul avec les bruits. « Le salon d'essayage est derrière ce rideau, » dit-il.

— « Merci. » Elle battit des paupières à son intention, ramassa une brassée de collants rouges et passa derrière le rideau.

Elle devait avoir l'habitude de se déshabiller rapidement, car elle réapparut en un clin d'œil. Elle n'avait plus rien sur elle que le collant rouge et ses souliers à hauts talons.

Elle alla vers lui, balançant les hanches avec élégance. « Vous trouvez qu'il me va ? » demanda-t-elle de sa voix rauque.

Leon la regarda en passant sa langue sur ses lèvres. Impossible de se tromper sur ses intentions. Dans la colonne crédit, on pouvait inscrire son odeur délicieuse, sa jeunesse à lui, la nuit qui portait aux amours. Et ce serait très confortable, grâce aux sacs de couchage et aux matelas pneumatiques qui ne manquaient pas au magasin. Il n'y aurait pas besoin de se cogner misérablement sur le plancher. Mais sa silhouette, que le collant révélait avec précision, ressemblait exactement à ce qu'il en avait supposé. Et puis, il ne croyait pas, en réalité, lui plaire tant que cela. Elle avait seulement envie... Au fait, de quoi avait-elle donc envie ? Pas du tout, pensa-t-il de façon assez bizarre, de ce dont elle avait l'air à première vue d'avoir envie.

C'était le moment de jouer aux devinettes, d'envoyer une flèche au hasard, de plonger dans le noir.

— « Vous avez tout le temps froid aux pieds ? » demanda-t-il.

Elle mit fin d'un seul coup à son ondulante approche. Ses paupières cessèrent d'envoyer mécaniquement des messages de séduction. Sa mâchoire s'affaissa un peu. Elle le regarda droit dans les yeux, stupéfaite. « Quoi... comment le savez-vous ? » dit-elle.

— « J'ai deviné. A votre expression. »

Elle soupira. « Eh bien, vous êtes bon en devinettes. J'ai les pieds comme des glaçons tout l'hiver, jusqu'au milieu du mois de mai. Cela me rend folle. Ils ne se réchauffent que quand je fais... »

— « Je pense que je peux arranger ça. »

— « Vous dites ? »

— « Vraiment l'arranger. Si vous voulez bien remettre vos vêtements, madame, et votre manteau de fourrure, je vous montrerai à quoi je pense. »

Il lui fallut un peu plus de temps, cette fois, pour ressortir de derrière le rideau, habillée de pied en cap. Leon la guida jusqu'au rayon de chaussures pour dames.

Il s'agenouilla devant elle, lui enleva sa chaussure et prit la mesure de son pied. Puis, tandis qu'elle massait son membre glacé, il sortit une paire de bottes pour spectateurs sportifs, spécialité de la maison. Il l'aida à chausser le pied droit.

Elle lui jeta un regard déçu. « J'ai déjà eu des chaussures fourrées, » dit-elle. « Cela n'y fait rien. »

— « Attendez un instant, » lui dit-il. « C'est quelque chose de nouveau. Vous allez voir. »

Elle attendit. Un instant plus tard un lent sourire apparut sur son visage. « Mais... mais, c'est chaud. »

— « Ah ! Ah ! Voyez-vous, madame, c'est chauffé électriquement. Il y a une pile dans le revers de chaque botte. Avec deux piles, vous aurez chaud tout l'hiver. Mr. Bloom, le propriétaire du bazar, porte lui-même des bottes de ce modèle quand il va voir des matchs de football. Il a lui aussi froid aux pieds, et je lui ai vu une expression qui ressemblait à la vôtre. »

Il lui enfila l'autre botte, et elle se leva en souriant. Maintenant qu'elle avait chaud aux pieds, elle ne paraissait pas plus de dix-huit ans, et Leon

pensa avec regret à la surface élastique du matelas pneumatique à 38 dollars 95. Les protubérances de son corps elles-mêmes semblaient être devenues de gracieuses courbes. Mais le principal, c'était de satisfaire le client, et ça, il l'avait fait. Même Mr. Bloom aurait été content.

Tandis qu'elle payait les bottes, les piles et le collant de ski rouge, elle dit : « Vous avez été merveilleux, je ne sais comment vous remercier. »

— « De rien, » répondit Leon. « Heureux d'avoir pu vous rendre service, madame. » Il se sentit rougir.

Elle le regarda avec attention. Puis elle sourit. « Je reviendrai, » dit-elle, « quand il fera plus chaud. En mai. »

En partant, elle emmena le printemps avec elle. Leon soupira. Il tisonna les feux, vérifia une fois de plus que le tisonnier était bien chaud — il n'en aurait d'ailleurs peut-être pas besoin, des nuits et des nuits passaient sans la moindre menace — et il s'en revint à son jeu de dames.

Vers trois heures, la sonnerie tinta à nouveau. C'était un homme sanguin aux joues rouges, les cheveux blonds, emmitouflé dans son pardessus et son écharpe.

— « Il me faut un appeau à dragons, » dit le client.

— « Je regrette, monsieur. Nous n'avons pas d'appeaux à dragons. »

— « Vous en aviez dans le temps, » dit le client, l'air ennuyé. « Ils étaient en bas, dans la cave. »

Leon se passa la langue sur ses lèvres. « Nous n'avons plus rien en bas dans la cave, » répondit-il, très mal à l'aise.

— « Ah ! bon. Alors, vendez-moi des balles en argent. Je suppose que si j'attends assez longtemps, ces salopards sortiront à portée de fusil, même sans appeau. »

— « Je regrette, monsieur. Nous ne faisons de balles en argent que sur commande. Cela prendra trois jours, à peu près. »

Le client leva les yeux et s'adressa au plafond. « Ce n'est pas comme cela qu'on s'attend à être servi chez Bloom, » dit-il. « Je suis très déçu. Quand on a chez soi des dragons, on ne peut pas attendre trois jours. »

— « En quoi vous ennuient-ils ? »

— « Ils entrent dans ma volière à faisans et tuent mes poules faisanes. »

Leon réfléchit. Il n'aurait pas pensé que les dragons ailés, ces drôles d'oiseaux qui ressemblent à des serpents et éclosent des œufs de basilic, tuaient des faisanes, mais il supposait qu'ils pouvaient prendre goût au sang de faisan. Ils entraient sans aucun doute par les fenêtres de la volière.

— « Nous ne conseillons pas les balles en argent pour les dragons, de toute façon, » dit-il. « Ce sont des balles en sel gemme qu'il faut. Nous en avons de toutes préparées. »

— « En sel gemme, ah ! » dit le client. « J'avais toujours entendu dire que l'argent... mais vous en savez sûrement plus que moi. Donnez-moi deux boîtes de balles en sel gemme. »

— « Oui, monsieur. L'important, c'est de viser à la queue. Vous vous rappellerez, monsieur. Viser à la queue. »

— « Epatant ! » dit le client joyeusement en prenant le paquet emballé

des mains de Leon. « Je suis impatient de rentrer. Je suppose qu'une bonne dose de sel gemme dans la queue rabattra un peu le caquet de ces dragons. Il n'y a rien que je déteste autant que ces démons insolents, avec leurs immenses yeux verts qui brillent. »

Il sortit. Leon resta debout à côté de la caisse. Quelque chose dans la dernière remarque de son client le tracassait, mais il ne savait pas quoi. Des dragons... du sel gemme... d'immenses yeux verts qui brillent... il y avait quelque chose qui ne collait pas.

Tout à coup il comprit ce que c'était. Les dragons n'ont pas les yeux verts.

Il sortit du magasin en courant et en agitant les bras, mais c'était déjà trop tard. La lueur des feux rouges du client disparaissait au loin sur la route. Trop loin même pour que Leon relève le numéro de la plaque minéralogique.

Leon rentra lentement au magasin. Il avait gaffé, cette fois. Il aurait dû comprendre plus tôt que c'était des loups-garous et non des dragons qui ennuyaient le client, et que celui-ci souffrait du genre de confusion philologique qui avait amené le type de l'histoire à demander à être châtré alors qu'il voulait en réalité être circoncis. Tout, dans ce qu'avait dit le client — les balles en argent et le reste — indiquait qu'il s'agissait de loups-garous.

*
* *

Bon. Inutile de pleurer sur les pots cassés. Mais c'était terrible de penser à ce qui arriverait quand le client, en embuscade près de sa volière, atteindrait un loup-garou affamé et en colère d'une balle de sel gemme dans la queue...

Bien. Leon soupira et se secoua. Il avait assez d'ennuis personnels pour le tracasser.

Il s'occupa encore une fois des feux. Il s'arrêta, humant l'air. Est-ce que, au-dessus de la senteur revigorante des pins du Maine, en provenance des caisses à savon du bazar, on ne pouvait pas sentir une bouffée de l'odeur écœurante et glacée de... ?

Il espérait que non. Il espérait bien que c'était un effet de son imagination.

Il ramassa les pions, les remit dans leur boîte et regarda sa montre. Près de quatre heures, mais la nuit était aussi sombre que jamais. Il regarda à terre et vit, couché en travers du plancher, une ombre bizarre, en forme de longue tresse bouclée de cheveux acajou. Habituellement, c'était le signe de la prochaine sortie de l'habitant de la cave.

La sonnerie de la porte retentit.

Ce client-ci était un petit homme menu, vêtu d'une veste de cuir, qui s'était garanti du froid avec des protège-oreilles.

— « Besoin de matériel de premier secours, » dit-il laconiquement.

— « Oui, monsieur, » répondit Leon. Son cœur battit de soulagement. « Nous avons du mercurochrome, des bandes Velpeau, des onguents pour

les brûlures, des pommades antiseptiques, des nécessaires antivenimeux, des pommades anti-moustiques. Cela vous convient ? »

Le client prit du mercurochrome, des bandes et un onguent. Tout en payant, il dit : « Puis-je faire entrer Pedro et Vivian pour les panser ? C'est pour eux, et il fait sombre dehors. »

Leon se souvint de l'ombre couchée sur le plancher. Il avait moins que jamais envie de rester seul. « Très bien, » dit-il. « Vous tiendrez bien la laisse, s'il vous plaît. »

— « Ils sont dans une boîte. »

— « O. K., gardez-les dans la boîte. Comment ont-ils été blessés ? »

— « Des rats, » répondit l'homme avec un sourire dur.

Il sortit chercher ses clients. Leon fronça les sourcils. L'abominable odeur froide se répandait dans la pièce comme une mare de liquide sombre et poisseux. Il espérait ne pas avoir d'ennuis quand les chiens la remarqueraient. Les terriers sont en général agressifs.

Le client revint avec une petite boîte métallique. Il y avait des orifices de ventilation sur les côtés. « Vous avez deux chiens là-dedans ? » demanda Leon, surpris.

— « Des chiens ? Je n'ai jamais dit que c'étaient des chiens. Ce sont des furets. Je m'en sers pour la chasse aux rats. »

Il ouvrit la boîte et une forme souple, d'un jaune sale, sauta sur son bras. La bête n'avait qu'une trentaine de centimètres, mais elle suait littéralement la férocité. Elle avait les yeux rouges.

— « Remettez-le dans la boîte, » dit Leon d'un ton sec.

Le client fit un mouvement, mais avant qu'il l'ait atteint, le furet avait bondi de son bras, plongé vers le sol, et le second en avait fait autant.

L'homme aux furets siffla. Les animaux n'en eurent cure. Ils couraient sans efforts, longs arcs mouvants, jusqu'à l'endroit du plancher où se trouvait l'ombre acajou.

Leon vit que l'ombre du plancher s'était ramassée et avait pris de la substance. Maintenant, au moment où les furets y parvenaient, cela sembla jaillir, se gonfler en une grande masse emmêlée, une exubérance de cheveux brun-roux.

Un instant, il resta paralysé. Les furets poussaient de petits cris et grondements suraigus, et dardant leur tête comme des serpents, multipliaient les feintes autour de la masse chevelue. La masse se gonflait, cela allait sortir, cela allait sortir...

Et tout à coup, il reprit ses esprits. Il avait attendu ce moment-là toute la nuit, et beaucoup d'autres nuits, peut-être. Il courut vers le poêle et se saisit du tisonnier. Il n'avait pas peur, il ressentait seulement un vague regret à la pensée que le client allait savoir ce que dissimulait la cave du bazar Bloom.

Il frappa la masse avec le tisonnier, qui était grâce à Dieu chauffé presque à blanc.

Il y eut un sifflement de vapeur. Les furets étaient au comble de la rage. Un instant, Leon pensa qu'il voyait deux petits points bleus, pareils

à des yeux, briller dans la masse sombre de la chose. Puis une longue boucle de cheveux, une patte d'araignée en cheveux, s'élança vers lui.

Leon esquiva adroitement. Il savait que si l'un des cheveux avait touché son poignet, cela l'aurait ouvert jusqu'à l'os. Une fois de plus il frappa avec le tisonnier. Cette fois, l'atroce senteur froide et solitaire monta autour de lui comme une vague prête à déferler. Cela dévorait ses poumons, serrait son cœur comme dans des griffes.

Ses jambes étaient lourdes, les battements de son cœur étaient comme suspendus. Mais le bout du tisonnier était encore rouge sombre. Une dernière fois, il frappa.

La chose qui habitait la cave avait déjà reçu deux brûlantes blessures. Les furets grondaient et hurlaient, et la chose recula, et puis — simplement peut-être parce que la pièce était chaude et que la chose détestait la chaleur — elle ne fut plus là. Il n'y avait plus d'ombre sur le plancher.

Leon se dirigea en trébuchant vers le fauteuil près du damier et s'y laissa tomber. Sa tête tomba sur sa poitrine. Il laissa choir le tisonnier sur le sol.

Les furets étaient revenus vers leur propriétaire. Tandis que celui-ci les apaisait et cherchait s'ils avaient de nouvelles blessures, l'air de la pièce redevint pur. L'homme aux furets pansa les blessures de ses bêtes, et les remit dans la boîte métallique. Il y eut un silence. Enfin, il déclara : « Je n'ai jamais rien vu de semblable. »

— « Euh ! » répondit Leon.

— « Je veux dire... qu'est-ce que *c'était ?* »

Leon secoua la tête. « Je n'en sais rien. Il y a longtemps que c'est là. Bien avant le bazar Bloom. Bien avant qu'il y ait des hommes blancs dans le Maine. Il y a une éternité que c'est là. »

— « C'est... c'était humain ? »

— « Peut-être jadis, il y a deux ou trois siècles. Maintenant, ça peut traverser les murs et venir à travers le plancher. »

— « Mais... vous restez seul avec *ça* toute la nuit ? Toutes les nuits ? »

— « Pas toutes les nuits. » Leon sentit qu'il était de son devoir de préciser. « J'ai une nuit de congé chaque semaine, et il y a un autre type qui vient. Mais cette chose, c'est la raison pour laquelle Bloom est ouvert vingt-quatre heures par jour, trois cent soixante-cinq jours par an. Comme ça il y a toujours quelqu'un sur place pour veiller au grain... Je suppose que les furets l'ont excitée. C'est la première fois que ça sort quand il y a un client. »

L'homme aux furets secoua la tête. « Six nuits par semaine seul avec ça ! Bon sang, vous avez du courage. »

Leon parvint à sourire vaguement. « Non, je meurs de peur. »

Le client le regardait toujours avec admiration. « Vous êtes plus courageux que vous ne croyez, » dit-il. « Ce truc-là ferait peur à Dieu lui-même ! »

Il ramassa la boîte métallique de Pedro et de Vivian, et sortit en l'emportant.

Le ciel était un peu plus clair. Leon jeta un coup d'œil tout autour de la grande salle. Tout avait l'air normal. Pas de frôlement, pas d'odeur. Il pensa qu'il pouvait se risquer jusqu'aux toilettes.

Il prit deux comprimés d'aspirine et se lava la figure. Quand il revint, le ciel était un peu plus clair, et l'air semblait moins froid et moins coupant. Pas vraiment moins froid, mais dans la grisaille, il y avait quelque chose qui indiquait que le printemps était peut-être bien en train de se mettre en route. Si le temps se réchauffait, ce qui habitait la cave s'endormirait pour l'été. Mais, pour l'instant, ça devenait bigrement hardi.

A six heures et demie, Bill, le premier des employés du service de jour, entra. « Quel genre de nuit avez-vous eu ? » demanda-t-il. Les types du service de jour savaient qu'il y avait quelque chose de déplaisant dans le service de nuit.

— « Oh ! comme d'habitude. »

— « Dites donc, j'ai entendu dire que c'est cette semaine que le vieux Bloom va distribuer les feuilles pour les services de l'année prochaine. Vous demandez le service de nuit une seconde fois ? Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un l'ait demandé plus d'une année. »

Leon hésita. Il sentait les yeux de Bill fixés sur lui. C'était vrai, il n'avait jamais entendu parler de quelqu'un faisant le service de nuit deux ans de suite, et cette chose devenait bigrement audacieuse... Que quelqu'un d'autre s'en charge un peu. On ne pouvait vraiment pas s'attendre à ce qu'il fasse cette corvée année après année. La pensée de la chose dans la cave le rendait malade.

Il ouvrit la bouche pour dire à Bill qu'il allait demander un service de jour. Et en réalité, il s'entendit dire : « Oh ! je pense que je demanderai le service de nuit une nouvelle fois. »

Bill le regarda, stupéfait. « Mais... vous êtes bien sûr que vous pourrez le supporter ? »

Leon était presque aussi étonné que Bill. Pourquoi avait-il dit ça. A cause du désir un peu inavouable de voir le visage de Bill arborer l'expression qu'il avait déjà vue sur celui de l'homme aux furets ? Pour faire parade de son courage ?

Non, ce n'était pas ça. Dans un accès soudain d'introspection, Leon comprit qu'il n'y a rien qui plaise plus au *moi* que d'avoir peur jusqu'au fond de l'âme, et de ne pas accepter de se laisser mener par cette peur. C'était pour ressentir cette impression qu'il avait demandé le service de nuit la première fois. C'était une récompense qui valait bien d'affronter chaque nuit ce qui habitait la cave, pendant un an de plus.

— « Oui, je pense que je peux le supporter, » dit-il à Bill. C'était vrai ; il avait une sorte de confiance calme dans ses capacités de dominer la chose, même si elle devenait très audacieuse. Il ne lui arriverait jamais d'avoir trop peur pour ne pas réfléchir à la manière de la dompter.

Il bâilla, s'étira, et remit un peu de charbon dans le feu.

(Traduit par Anne Merlin.)

La seconde chance

(Tenth time round)

par J. T. McINTOSH

Encore le thème des univers parallèles ! J. T. McIntosh, dont la réputation n'est plus à faire, s'en sert pour traiter la situation du retour en arrière, de la nouvelle chance qui permet de refaire sa vie et de réparer ses erreurs. Ce n'est pas à un tel auteur qu'on fera le reproche de ne pas savoir donner vie à des personnages et d'ignorer le sentiment. La brillante nouvelle que vous allez lire montre précisément que la science-fiction peut être sentimentale sans pour cela être bête ni plate (1).



UN dernier adieu à ses amis et Gene Player sauta dans le taxi qui devait le conduire à l'immeuble de la Seconde Chance. En ce qui les concernait, il était à présent, mort : ils ne le reverraient jamais. Du moins, pas dans cet univers.

Par contre, lui, les reverrait...

Le chauffeur faillit s'évanouir à la vue du pourboire.

— « Peut-être que je devrais la fermer, » dit-il, « mais je me connais, j'en deviendrais insomniaque. Vous m'avez donné cinq mille dollars, mon vieux. »

Pour toute réponse, Gene désigna du doigt l'immeuble de la Seconde Chance.

— « Oh ! » dit l'autre, « je comprends. Quand même, vous n'aviez personne à qui vous auriez aimé les laisser ? »

— « Non, » dit Gene.

Il avait déjà remis une partie de son argent à ceux de ses amis qui, pensait-il, en avaient le plus besoin. Suffisamment pour alléger leur existence. Une autre partie était allée aux bonnes œuvres. Le reste reviendrait à Belinda — même si elle était Mrs. Harry Scott.

Il longea les vastes couloirs de l'immeuble, sans prêter la moindre attention à leurs étalages publicitaires. Il les avait déjà vus, dans neuf univers similaires, à quelques différences près. Il prêta, si possible, encore moins d'attention à ceux qui regardaient les vitrines : l'air hésitant, préoc-

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Une chance sur trois cents* » (nº 14) ; « *Une chance sur mille* » (nº 15) ; « *Brebis galeuses* » (nºs 16 et 17) ; « *Les sélectionnés* » (nº 21) ; « *Les talents* » (nº 28) ; « *La main tendue* » (nº 37) ; « *Les moutons et les loups* » (nº 46) ; « *Les marchands de sable* » (nº 75).

cupé, incertain, rongeant leurs ongles, un pas en avant pour deux en arrière, ou vice versa...

Evidemment, la première fois, c'était une grande décision à prendre. Pour peu que vous ayez un tant soit peu réussi dans la vie vers 40, 50 ou 60 ans, la glorieuse perspective de vous retrouver à nouveau jeune, fort, en pleine santé, et probablement amoureux, était considérablement tempérée par une autre perspective : celle d'avoir à tout recommencer à zéro. Vous lever le matin à sept heures, et travailler dur toute la journée pour un salaire qui n'atteindrait pas le dixième de ce que vous gagniez présentement. Avoir, de nouveau, à affronter telle ou telle situation. Voir, de nouveau, vos parents mourir...

De plus, il n'était pas le moins du monde certain que vous réussissiez mieux la seconde fois. Amolli par le succès, vous pouviez très bien ne pas travailler avec autant d'acharnement. Ou vous pouviez très bien donner dans une erreur que vous aviez su éviter auparavant.

Bref, vous pouviez améliorer votre vie — ou vous pouviez la gâcher.

Bien qu'il y eût 85 chances sur 100 pour qu'ils échouent de la même façon, les ratés de l'existence, surtout, étaient désireux de s'octroyer une Seconde Chance. Peu d'entre eux en avaient l'occasion, cependant, ne possédant pas le capital nécessaire pour s'offrir un Retour en Arrière.

Parce qu'il se trouva soudain devant une cabine visiphonique vacante, Gene eut envie d'appeler Belinda. C'était parfaitement spontané, il ne lui avait pas dit au revoir, et n'en avait pas l'intention.

Avant même d'avoir entièrement médité son geste, il se trouvait dans la cabine, et formait sur le cadran le numéro d'appel.

Le visage de Belinda apparut sur l'écran, l'air surpris.

— « Comment, Gene, vous aviez promis... »

— « Je me trouve à l'immeuble de la Seconde Chance, » dit-il. « Je retourne en 1975. »

Son regard s'adoucit. Elle garda le silence.

Belinda Scott appartenait à ce type de femmes qui sont plus belles vers la trentaine qu'à vingt ans. Elle avait toujours été jolie, mais la maturité apportait à sa beauté un plénitude, un éclat précieux.

— « Vous ne me verrez jamais plus, » dit Gene. « Mais moi, je vous reverrai. »

Il y avait de l'affection dans les yeux de Belinda, mais pas d'amour. Il n'y aurait jamais d'amour.

— « Gene, » dit-elle doucement, « ne pouvez-vous simplement accepter le fait que pour moi il n'y aura jamais que Harry ? »

— « Et si Harry mourait ? Si je le tuais, par exemple ? »

Elle secoua la tête, souriant.

— « Vous ne feriez pas ça, Gene. »

— « Non, » dit-il lentement, « je ne ferais pas ça... »

— « Bonne chance, Gene... » Son chaud sourire s'évanouit en même temps qu'il coupait la communication

*
* *

Il quitta la cabine et grimpa à l'étage. Il savait exactement où aller. Tiens, la secrétaire n'était pas la même, cette fois. Il se demanda ce qui avait pu arriver à l'ancienne petite blonde, ce qu'elle pouvait bien faire au lieu d'être la secrétaire de Pethick.

Ce dernier n'avait pas changé. Il ne connaissait pas Gene. Mais cela n'avait pas d'importance.

Pethick avait l'air d'un canard dodu. Un œuf sur un ballon, le tout supporté par deux petites jambes tristes et maigres. Il avança vers Gene, main tendue.

— « Mr. Player ? Ravi de vous rencontrer. J'ai lu tous vos livres. »

La première fois, Gene s'était senti flatté, avait parlé de ses romans et découvert que Pethick les avait effectivement tous lus. Par la suite, il ne s'était plus donné cette peine.

— « Franchement, Mr. Player, » ajoutait Pethick, quoique, en tant que Directeur de la Compagnie de la Seconde Chance, je sois heureux et flatté de ce que vous ayez envisagé d'avoir recours à nos services, vous m'en voyez désolé en tant que fidèle lecteur. »

— « Merci, » répondit Gene automatiquement. Les paroles les plus sincères peuvent paraître curieusement dénuées de sens lorsque vous les entendez pour la neuvième fois... « Mais je n'envisage pas. J'ai déjà envisagé. Je pars. »

— « Il y a pourtant certaines choses qu'il me faut vous dire... »

— « Je les connais. Je suis déjà passé par là. »

— Oh !... » Pethick parut très intéressé. « M'avez-vous déjà rencontré dans d'autres Univers ? »

— « Toujours. »

— « Toujours... Mais combien de fois... »

— « Neuf fois. C'est la dixième. »

Pethick parut stupéfait.

— « Et chaque fois vous revenez ici ? Eh bien, vous devez avoir une importante raison... »

— « Je l'ai. »

— « Mr. Player, si, ayant tenté de changer quelque chose, vous avez déjà échoué neuf fois, il y a de fortes chances pour que vous ayez affaire là à une situation clef, ce que nous appelons un Immuable. Dans ce cas... »

— « Je sais. Libre à moi de ressayer. »

— « Bien sûr, mais... »

— « Je désire revenir au 3 juin 1975. »

— « C'est la date la plus reculée que nous puissions atteindre, » dit Pethick, frappé par la coïncidence. « Et ce n'est que depuis cette semaine que nous avons reçu l'autorisation de porter aussi loin nos Retours en Arrière. »

— « Je le sais aussi. Voilà pourquoi je suis ici. »

— « Vous avez attendu jusqu'à 1986 de façon à pouvoir revenir en 1975 ? »

— « Oui. »

Pethick était plus que surexcité. Il n'avait pas eu depuis longtemps un client aussi intéressant que ce Gene Player.

— « Est-ce que ça marche toujours comme prévu ? Est-ce que vous atterrissez toujours exactement... »

— « Onze heures trente, mardi 3 juin 1975. Il pleut toujours, et je me fais à chaque fois tremper. Je ne portais pas d'imperméable, ce jour-là. »

— « Peut-être pourrions-nous vous faire arriver un peu plus tard dans la journée, disons... »

— « Je vous en prie, Mr. Pethick. Je ne voudrais pas être désagréable, mais imaginez-vous que j'ai déjà tenu, neuf fois de suite, une conversation qui ressemblait étrangement à celle-ci. »

— « Bien sûr, Mr. Player. »

— « Peut-être pourrions-nous interrompre ce bavardage et passer aux choses sérieuses ? »

Comme d'habitude, Pethick prit un air offensé.

En vérité, d'univers à univers, peu de choses changeaient aussi peu que Pethick. A partir du moment où vous reveniez en arrière, vous faisiez, pensiez, disiez, des choses différentes, créant ainsi un monde nouveau. Cela n'avait pas la moindre incidence sur celui que vous laissiez : il continuait à tourner gaiement sans vous. Par contre, pour celui dans lequel vous entriez, ou rentriez, c'était une autre histoire. En quelques jours, vous pouviez être la cause de remarquables changements.

Il y avait, cependant, quelques événements, quelquefois tout petits, quelquefois grands, quelquefois même d'apparence tout à fait insignifiante, qui ne changeaient pas. Qui ne pouvaient pas être changés.

Les Immuables.

*
* *

Pas d'examen médical : quelques secondes après l'opération, le corps actuel serait, de toute façon, comme mort.

Ce n'était pas exactement le voyage spatio-temporel. En fait, rien ne voyageait, si ce n'est la conscience et la mémoire. Voilà d'ailleurs pourquoi personne ne pouvait emporter d'argent.

Votre conscience et votre mémoire étaient ramenées dans le « Vous » d'un autre univers, à n'importe quel moment situé entre le 3 juin 1975 — date à laquelle avait commencé cette pratique — et la date actuelle, soit, dans le cas de Gene, le 9 février 1986.

Naturellement, l'opération ne pouvait avoir le moindre intérêt que dans la mesure où l'on se souvenait. Gene saurait exactement tout ce qu'il avait appris à la date du 9 février 1986, plus ce qu'il savait déjà le 3 juin 1975. Certes, le choc serait grand pour le Gene Player de 1975, mais il savait qu'il le supporterait.

Le côté technique de la chose ne l'intéressait pas le moins du monde. C'était de la vieille histoire.

Pethick avait été médusé lorsqu'il lui avait mis sous le nez un chèque

d'un montant de 191 732 dollars, coût exact de l'opération, y compris les extras, taxes, etc. Mais cela non plus n'était pas nouveau.

Ils le prévinrent que cela allait avoir lieu. Il se contenta de hocher la tête, sachant qu'il exaspérait tout le monde par tant de flegme.

*
* *

Il se trouvait dans une rue de la ville, courant pour s'abriter d'une averse soudaine.

Le cerveau et le corps étaient ceux d'un Gene Player de 26 ans, non de 37 ans, et quoique son esprit de 1986 tentât immédiatement de prendre les rênes, le choc fut si grand qu'il trébucha de tout son long.

Le temps de se relever, il était déjà trempé, et le problème de l'abri avait perdu de son urgence. La foule massée sous les portes cochères le regardait avec curiosité.

Personne ne soupçonna ce qui venait de se produire, car si, effectivement, d'aucuns avaient pu entendre parler du Retour en Arrière, sorti ce jour même du stade expérimental pour passer officiellement dans le domaine commercial, ils n'y croyaient pas encore vraiment.

La pluie stoppa brusquement, à sa grande surprise. Son arrivée n'avait tout de même pu produire un effet si immédiat sur le temps. Il regarda sa montre. Onze heures quarante et une minutes. Vingt et une minutes de retard sur l'horaire habituel.

Fantaisie pour fantaisie, Pethick aurait bien pu, dans ce cas, reculer encore son heure d'arrivée de cinq minutes, pour lui éviter cette douche.

Le soleil brillait à nouveau, et une vapeur montait des rues. La horde humaine quitta ses abris et trotta vers ses affaires.

Le Gene de 1975 s'émerveillait, incrédule. Mais, comme d'habitude, c'était le Gene de 1986 qui se tenait aux contrôles. Avant une heure ou deux, ils auraient fusionné complètement.

Les gens n'avaient pas changé, mais la mode ne laissait pas de l'étonner, chaque fois. Il était difficile de croire que le XXe siècle avait pu comporter une période de telle pudibonderie. Et cependant, elle s'étalait, là, sous ses yeux, dans sa phase la plus aiguë. En 1975, les Conseils des Cités avaient même fait interdire dans les salles la projection de films datant de plus de deux ans. Motif : la honteuse dépravation des vêtements féminins d'avant 1973. Les filles de vingt ans niaient avec la dernière violence avoir pu arborer à 17 ans des shorts ou des décolletés dénudant leurs épaules.

Cette curieuse période ne devait avoir qu'une vie brève, et, Gene se le rappela, il ne se passerait pas six mois avant que la mode changeât à nouveau, pour en venir à la lubricité des années 80, suivie par la nudité, bien innocente en comparaison des années 85.

Bien entendu, de mornes couleurs s'alliaient à la morne mode actuelle : des marrons, des bleus marine, des gris, des noirs. Personne, mais absolument personne, n'aurait osé porter du rouge.

Gene se secoua. 1975 et sa sotte pudibonderie, toute superficielle, n'étaient pas réellement une surprise. Le choc avait été de l'ordre de celui que l'on peut ressentir à la vue d'une très vieille photographie.

Il avait à faire.

Premièrement, passer à la Banque et solder son compte. Avec ce qu'il avait dans les poches, cela ferait 347 dollars et 71 cents. Pas énorme, mais suffisant. A cette somme allait s'en ajouter une autre, car il allait être renvoyé.

Il n'alla pas voir Mr. Kynock, des Wheatie Puffets, et lorsqu'à onze heures dix, il pénétra dans les bureaux de la Maison de Publicité Motet, Mr. Carswell l'attendait, bouillant de rage.

— « Player, Mr. Kynock vient d'appeler. Il semble que vous ne soyez pas allé le voir. »

— « Non, » dit Gene laconiquement.

— « Et pourquoi, je vous prie ? »

— « J'avais mieux à faire. »

Carswell frisa l'apoplexie.

— « Player, je vous fous à la porte ! »

— « Merci, » dit George d'un ton reconnaissant. Ça c'était déroulé encore plus vite que d'habitude.

Ses affaires sous le bras et son chèque dans la poche, il se disposait à quitter les lieux lorsqu'il buta sur Carswell, dans les couloirs. Ce dernier s'était considérablement calmé.

— « Peut-être suis-je allé un peu vite, Player, » dit-il. « Je suis sûr que vous pourrez m'offrir une explication raisonnable de votre emploi du temps. Nous ne désirons pas réellement nous priver de vos services. Vous ne manquez pas d'un certain talent pour les trouvailles publicitaires. »

— « Merci, vous êtes trop bon, » murmura Gene automatiquement, et sans s'arrêter il le dépassa et sortit.

Voilà. Il suffisait de ne plus vouloir des gens pour qu'ils veuillent de vous. Et vice versa.

Toujours philosophant, il se retrouva pour la seconde fois de la journée au milieu de la rue, et la chaleur de midi l'enveloppa.

La Première fois, et même la Seconde, quoique avec déjà moins de conviction, il avait désiré conserver sa situation, avait plaidé sa cause auprès de Carswell, qui s'était montré inflexible. Par la suite, Gene n'avait plus eu qu'une envie : partir, et, bien entendu, dès ce moment, Carswell lui avait demandé de rester.

Peut-être était-ce là une indication quant à la manière dont il devait se conduire avec Belinda. Il rumina la question durant le déjeuner.

Inutile d'essayer de la joindre immédiatement. Elle avait *déjà* rencontré Harry Scott — il ne pourrait, hélas, jamais remonter jusqu'à elle avant ce moment crucial de son existence — et de la sienne.

*
* *

Harry Scott était un ami de Gene, et la première fois, celui-ci n'avait rencontré Belinda qu'après son mariage avec Harry. Les fois suivantes, il s'était arrangé pour faire sa connaissance dans bien des circonstances et des lieux différents. En tout cas, rejoindre Belinda au Canada, où elle devait se trouver en ce moment, c'était courir au-devant d'un échec : elle était accompagnée de sa tante, qui chaque fois éprouvait automatiquement pour lui, et ce dès le premier regard, une antipathie invincible, dont les résultats n'étaient rien de moins que désastreux.

Non, Gene avait trouvé un moyen étrange, invraisemblable, dangereux et pour tout dire absolument insensé, de faire la connaissance de Belinda le jour même de son retour du Canada, qui se situait à quelques semaines de là. Et il ne voyait pas pourquoi ça ne fonctionnerait pas cette fois-ci aussi bien que les dernières fois. A ce point-là, tout paraissait toujours démarrer à la perfection. Ce n'était qu'après que Belinda tombait si amoureuse de Harry que rien au monde ne pouvait plus l'en détourner.

Il s'agissait, cette fois, de tirer le maximum de leur première rencontre. S'il échouait durant ces minutes vitales, plus aucune chance ne lui serait laissée par la suite.

Entre-temps, il avait du pain sur la planche, car, comme tout le monde, il lui fallait de l'argent. Cependant, il faisait si chaud qu'au lieu de rentrer tout droit dans son petit studio étouffant, il traîna un peu dans un parc voisin après déjeuner — ce qu'il n'avait jamais fait les autres fois. Et, immédiatement, une série de changements s'amorça.

Le studio en question, encore que ce fût un bien grand nom pour une si petite chose, surplombait le parc, et il pouvait y être en cinq minutes, prêt à s'atteler à la tâche. Aussi s'assit-il en vue de l'effort prolongé qu'il allait devoir fournir.

C'est alors qu'il vit la blonde.

Elle aurait dû porter un pull-over et un short, et non pas cette horrible longue chose noire et grise qui l'enserrait jusqu'aux chevilles. Curieux qu'elle fût seule. Une fille comme celle-là devait attirer les hommes comme des mouches, même en 1975.

Le fait de savoir que son futur était parfaitement déterminé à l'avance, et qu'il pouvait prévoir exactement ce qui allait arriver, le rendait en quelque sorte plus libre, plus insouciant, peut-être moins conscient qu'il l'eût été en temps ordinaire.

Il était déjà à ses côtés.

— « Vous n'avez pas fait tomber votre mouchoir ? » dit-il.

Elle l'ignora.

Elle était très jeune, probablement pas vingt ans. Et encore plus jolie qu'il ne l'avait cru de loin.

— « Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas fait tomber ? »

— « Impossible. Je n'en ai pas. »

— « Voulez-vous dire que si vous en aviez eu un sur vous, vous l'auriez laissé tomber ? »

— « Je ne veux rien dire de la sorte ! » répliqua-t-elle vivement. « Et maintenant, voudriez-vous être assez aimable... »

— « Merci. Très volontiers. »

Et il s'assit à côté d'elle.

Déconcertée, elle ne put s'empêcher de sourire. Bon début, décida-t-il. Curieux comme le fait qu'une seule femme au monde compte pour vous peut rendre les choses faciles avec les autres. Peut-être était-ce le même système qu'avec sa situation chez Motet. Vous pouviez obtenir n'importe quoi, pourvu de ne pas le désirer.

— « Vous seriez pourtant jolie... » dit-il.

Bien joué. Elle tourna vers lui un ravissant petit nez.

— « Si quoi ? »

— « Si vous portiez des vêtements féminins. »

Le petit nez se releva vers le ciel.

« Je m'appelle Gene Player, et je suis écrivain. »

Pas de réponse.

Après tout, ça lui était égal, et son travail l'attendait. Il se leva.

— « Moi, Doreen Barett, » dit-elle tout de suite.

Il se rassit.

Bien entendu, tout ceci n'avait pas la moindre importance. La seule femme qui eût de l'importance, c'était Belinda. Il l'aimait à présent depuis... oui, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans : 11 × 9.

Et puis il commençait à être fataliste. Après tout, si ce qui arrivait toujours avec Belinda devait encore se produire, quel mal y aurait-il à avoir sous la main, éventuellement, une Doreen Barett ?

Il réintégra son studio dans la soirée, et se mit au travail. Il s'agissait de rattraper le temps perdu.

Il inséra une feuille de papier dans la vétuste machine à écrire, tapa le titre, « A LA FACE DU CIEL », roman par Gene Player, et les pages succédèrent aux pages, au rythme d'une toutes les dix minutes. Lorsqu'il s'arrêta, à trois heures du matin, il avait écrit soixante pages, soit 15 000 mots.

« *A la face du ciel* » devenait meilleur à chaque renaissance, constata-t-il. Débarrassé de tout délayage, de toute lourdeur inutile. Seule l'action réelle subsistait, mot pour mot. Et chaque fois le style en était plus ferme, plus sûr. Chose curieuse, en dépit de ces changements mineurs, qui, à la longue, finissaient par être considérables, on en vendait, à chaque fois, exactement le même nombre d'exemplaires.

A l'origine, il n'avait écrit « *A la face du ciel* » que quelques années plus tard, après des mois de piétinement, et ne l'avait livré aux presses pour la première fois, en 1975, qu'avec la plus grande inquiétude. Il n'ignorait pas qu'un grand succès pouvait très bien n'être plus qu'un four simplement en paraissant dix ans plus tôt ou dix ans plus tard. Surtout un livre comme « *A la face du ciel* » avec ses passages osés, que les sévères années 75 pouvaient très bien blâmer et condamner, étouffant son succès dans l'œuf.

Ses inquiétudes étaient sans sujet : dans les années 75, comme à l'époque victorienne, la moralité publique était contrebalancée par l'immo-

ralité privée. Chacun crierait haro sur « *A la face du ciel* » mais chacun le lirait.

Le lendemain, il écrivit 15 000 autres mots avant d'aller rejoindre Doreen dans le parc. Contrairement à sa promesse, elle n'était pas là. Qu'elle aille au diable ! Il rentra, écrivit encore 10 000 mots.

Le surlendemain, à l'aube, il se remit devant sa machine, l'œil hagard, non rasé. Ce ne fut que vers l'heure du déjeuner qu'il abandonna, à bout de forces. Epuisé, les jambes tremblantes, trempé de sueur, le visage couvert de barbe, il descendit dans cet état dans le parc afin de prendre un peu l'air.

Doreen était là, qui l'attendait, l'assourdissant d'explications et d'excuses pour n'être pas venue la veille, alors qu'elle l'avait promis...

Dans son impatience à s'expliquer, elle n'avait pas pris le temps de le regarder vraiment. Son apparence la frappa soudain.

— « Mais... que se passe-t-il ? » dit-elle. « Vous avez l'air de sortir de l'enfer. »

— « J'en sors, » dit Gene. « Vous n'étiez pas là, hier. »

Elle était très jeune...

— « Oh ! vraiment, Gene, est-ce que cela vous importait à ce point ? Je n'aurais pas pensé... »

Mais elle était aussi intelligente. Et, avec indignation : « Vous vous moquez ! Cela n'avait rien à voir avec moi ! »

Il sourit. Elle était trop mignonne.

— « Qu'est-ce que vous avez fait ? » demanda-t-elle.

— « J'écris un livre. J'ai rédigé 40 000 mots, depuis que je vous ai quittée. »

— « Cela vaut-il la peine d'y travailler si durement ? »

— « Sûrement. Cela va être un best-seller. »

— « Comment le savez-vous ? »

— « Appelez ça la foi. »

Doreen était intriguée, impressionnée. Elle avait dix-huit ans, et Gene commençait à regretter de l'avoir jamais rencontrée. De toute évidence, fraîche, franche, innocente, elle qui n'avait jamais été amoureuse de sa vie, n'avait jamais eu à ruser avec des hommes qu'elle n'aimait pas, elle était en train de tomber amoureuse de lui, et cela risquait d'être une complication.

Il n'avait jamais perdu Belinda à cause d'une autre femme, mais il y avait un commencement à tout.

D'un autre côté, s'il échouait, une fois de plus, auprès de Belinda, ce n'était peut-être pas la peine de briser d'avance le cœur de Doreen... S'il la perdait vraiment, il lui faudrait bien, quoique sans grand enthousiasme, se tourner vers quelqu'un d'autre... Pourquoi pas celle-ci ?

Sauf que cette fois, il n'était pas question de perdre Belinda. Voilà pourquoi ce n'était pas très joli vis-à-vis de la petite.

L'amour de Belinda pour Harry ne pouvait pas être un Immuable. Il se refusait à en admettre même la possibilité.

Les Immuables... Personne ne savait au juste ce qui les constituait,

quelle était leur raison d'être. C'était des événements qui *devaient* arriver, quelle que soit la manière dont ils étaient amenés.

Par exemple cette explosion atomique à Pittsburgh, en 1981. Après qu'elle se soit produite, un technicien avait fait un Retour en Arrière de quelques jours, pour mieux en situer exactement toutes les causes, de façon à pouvoir, non pas la supprimer de l'Univers où elle avait déjà eu lieu, ce qui n'était plus possible, mais éviter qu'elle advienne dans les autres, en l'empêchant.

Rien de surprenant à ce que le technicien qui se porta volontaire fût de ceux dont la femme et la famille entière avaient été tués dans la catastrophe. Il parvint à sauver sa femme et sa famille — mais l'explosion n'en eut pas moins lieu. Elle se produisit dans tous les Univers que Gene eut l'occasion de connaître — et il commençait à devenir un expert ès-Univers. On arrivait à limiter les effets du désastre, mais celui-ci se produisait toujours. Toujours.

Il y avait un autre Immuable, de moindre importance, que Gene commençait à connaître par cœur :

La Première fois, il avait assisté à un combat de boxe poids lourds, au cours duquel Frank Boisey avait remporté la victoire sur Fats Homeier, par K. O. au 7e round. La Seconde fois, il n'avait pas pris la peine de s'y rendre, sachant ce qui devait arriver. Or, cette fois-là, Bolsey battit Homeier aux points sur plus de 15 rounds.

Gene n'y prêta pas grande attention à ce moment-là, mais fut cependant suffisamment intéressé pour louer une place au premier rang, lors de la Troisième fois. Cette fois-là, Homeier battait Bolsey à plate couture depuis neuf rounds, lorsque soudain Bolsey gagna par K. O., le premier coup qu'il eût réellement porté depuis le début du combat.

Gene avait depuis lors découvert que ce combat, qui de toute évidence n'était pas truqué, devait être l'un de ces étranges Immuables... Quoi qu'il s'y passât, et même si Homeier devait y dominer la situation pendant les neuf dixièmes du temps, Bolsey *devait* gagner.

Sachant tout cela, Gene se refusait néanmoins à admettre qu'il pût y avoir quoique ce soit d'Immuable dans l'amour de Belinda pour Harry Scott.

Immuables ou non, cette fois les choses allaient changer.

Voilà pourquoi il avait ce sentiment de culpabilité vis-à-vis de Doreen.

*
* *

Lorsqu'il la revit, il en était à plus de cent mille mots.

Le bureau où elle travaillait fermait deux heures pour le déjeuner. Il ne lui fallait pas quinze minutes pour picorer son repas, ce qui lui laissait beaucoup de temps à passer dans le parc...

A présent, pas le moindre doute : elle était tombée complètement amoureuse de lui. Bien sûr, étant une jeune fille bien élevée, elle ne lui demandait que de la voir une heure ou plus dans le parc, chaque jour. Mais elle faisait tout ce qu'une jeune fille bien élevée pouvait faire pour se rendre

aussi séduisante que possible à ses yeux. En 1975, où l'on ne pouvait guère compter sur les vêtements pour aider à ce rôle, ce n'était pas facile. Pour ce que Gene en pouvait voir, elle pouvait aussi bien avoir le corps d'Aphrodite que celui de sa grand-mère.

En tout cas, lui menait une vie de forçat. Mis à part les quelques moments consacrés à Doreen dans le parc, après s'être lavé et rasé, et ceux où il lui fallait se sustenter et dormir, lorsqu'il y pensait, il passait vingt-quatre heures par jour à sa machine. Bien obligé. Les éditeurs sont des gens qui prennent leur temps pour vous payer un roman. De plus, Gene tenait à être débarrassé du bouquin avant le retour de Belinda du Canada.

Il aimait autant que cela se passât ainsi. Normalement, un romancier doit prendre un certain recul, pour reviser ce qu'il a écrit, y repenser. Faute de quoi il s'expose à devoir en rejeter de grands tronçons, par la suite. Mais Gene connaissait son roman, les personnages, les situations. Il savait aussi que « *A la face du ciel* » était meilleur que jamais cette fois-ci. Ce qui ne laissait pas d'être une pensée réconfortante.

Ignorant les tendres allusions de Doreen, il retourna au travail. Tard dans la soirée, il était si près du but qu'il décida de poursuivre jusqu'au bout, et ce ne fut que vers 7 heures du matin, après avoir frappé le mot « Fin », qu'il se laissa tomber avec reconnaissance sur son lit.

Lorsqu'il entrouvrit des paupières gonflées de sommeil, le visage de la jeune fille était penché sur lui. Il s'aperçut, à sa grande surprise, que même accoutrée de la pire façon, une jolie fille de dix-huit ans qui se penche sur vous peut être sensationnelle.

— « Comment êtes-vous parvenue jusqu'ici ? » marmotta-t-il, sans bouger. « Avez-vous été obligée de supprimer Mrs. Schukelmacher ? »

— « Votre concierge ? Non, j'ai attendu qu'elle sorte. Gene, cet endroit est immonde. Vous y avez vécu comme un cochon. »

— « Je sais, » soupira-t-il, et il se souleva, très las. Le joli visage de Doreen ne se penchait plus au-dessus de lui. Sa gorge lui faisait mal, d'avoir trop fumé. Sa tête était douloureuse, comme à la suite d'une monstrueuse gueule de bois, ce qui était profondément injuste, puisqu'il n'avait ingurgité aucune boisson alcoolique depuis 1986.

Doreen ouvrit en grand la fenêtre pour permettre à un épais brouillard gris-bleu de s'échapper. La température de la pièce était étouffante, l'air n'y était plus respirable depuis longtemps, rien d'étonnant à ce que Gene eût une langue quatre fois trop épaisse et un crâne six fois trop petit.

— « Je suis venue lorsque je ne vous ai pas vu paraître dans le parc, » dit Doreen, « j'ai craint que vous... »

Elle se détourna brusquement, et commença à opérer un vague rangement.

Gene se leva, chancelant, et une pensée le frappa.

— « Nous sommes samedi, » déclara-t-il.

— « Oui. »

— « Vous ne travaillez pas, aujourd'hui. »

— « Non. »

— « Ne rentrez-vous pas d'ordinaire dans votre famille, pour les week-ends ? »

Elle ne répondit pas, mais continua à lui tourner le dos.

Il était trop tard à présent pour changer quoi que ce fût. Elle lui avait dit la veille « A demain », comme d'habitude, et, absorbé par son roman, il ne s'était pas rendu compte que ce lendemain était un samedi, elle devrait rester spécialement en ville pour pouvoir être au rendez-vous.

Il savait très bien que s'il lui déclarait à présent avoir à travailler, elle partirait — déçue et peinée, mais acceptant bravement le fait. Il essaya désespérément de penser de façon rationnelle, et décida qu'il en serait mieux ainsi pour tout le monde.

Et pourtant, s'il la renvoyait, il se sentirait mufle. S'il la renvoyait, il *serait* un mufle. Et aussi, un fou.

— « Doreen, » dit-il, « laissons cet endroit tel qu'il est, et partons à la campagne. Allons nager, nous étendre au soleil, et peut-être danser quelque part ce soir. »

La seule pensée d'avoir à se plonger dans l'eau le fit frissonner, mais cela ferait de lui un nouvel homme.

Les yeux de Doreen scintillaient.

— « Merveilleux, Gene, mais... et votre livre ? »

Il ramassa les feuillets, les glissa dans une énorme enveloppe.

— « Fini ! » déclama-t-il. « Je devrais peut-être les relire, supprimer quelques anachronismes, mais au diable tout cela ! Ils l'aimeront tel quel. Et je pourrai toujours le reprendre par la suite. »

Il commença maladroitement à ficeler le tout.

— « Laissez-moi faire, » dit Doreen.

— « Volontiers. »

Pendant qu'elle s'activait, il prit une douche, mit son costume le plus léger.

Ils laissèrent la petite chambre enfumée, postèrent le roman, louèrent une vieille voiture et se retrouvèrent devant la porte de l'appartement que Doreen partageait avec une autre jeune fille.

Elle hésita.

— « C'était sérieux, ce projet de baignade, Gene ? »

— « Bien sûr, pourquoi ? »

— « Oh ! pour rien... »

— « Qu'y a-t-il ? Vous ne savez pas nager ? »

— « Si, mais... mon maillot n'est pas... c'est un vieux maillot, et... »

Il saisit.

— « Je vous promets de ne pas être choqué, » lui assura-t-il d'un ton plein de bonté.

Ne sachant trop comment le prendre, elle monta les marches d'un pas hésitant, tandis qu'il attendait dans la voiture.

Ils roulèrent assez loin pour que Gene se sentît affamé, s'arrêtèrent dans un drive-in, se firent confectionner un pique-nique, et continuèrent leur route jusqu'à ce qu'un lac apparemment désert s'offrît à eux.

En fait, il était si peu fréquenté que la voiture s'embourba dans le

chemin qui y menait, et qu'il fallut l'y laisser, bloquant tout le passage. Non seulement les bords du lac étaient effectivement déserts, mais ils étaient destinés à le demeurer, personne ne pouvant plus passer.

Lorsque Doreen, visiblement à contrecœur, émergea des buissons moulée dans un deux-pièces blanc qui lui allait peut-être à quinze ans, mais était devenu agréablement trop petit, la tête de Gene lui tourna. Durant plusieurs secondes, il en oublia Belinda.

Le fait qu'il n'avait jamais entrevu auparavant ses bras ou même ses chevilles, sans parler du restant de sa personne, proprement affolant, faillit rendre le choc fatal. Il rassembla péniblement ses esprits.

— « Chérie, » prononça-t-il faiblement, « allez dans l'eau, avant que je perde tout contrôle de moi-même. »

Elle avala une gorgée d'air, et répondit d'un petit ton téméraire :

— « Je ne pense pas que je m'enfuierais en hurlant si cela arrivait, Gene. »

Le combat que Gene Player eut à mener contre lui-même fut court mais violent. Et il prit soin d'éviter soigneusement de regarder Doreen pendant ce temps, car il n'y aurait plus eu de combat du tout. Pour la première fois de sa vie, elle était amoureuse, et prête à tout sacrifier à ce premier amour. Si seulement il n'y avait pas eu Belinda...

Finalement, il vainquit.

— « Allons nager, » dit-il.

*
* *

Lorsqu'un peu plus tard ils s'étendirent côte à côte au soleil, il la mit au courant de son Retour en Arrière. Sans juger nécessaire, toutefois, de lui révéler que c'était la dixième fois.

Elle avait déjà entendu parler de ces expériences, et ne mit pas sa parole en doute.

— « Et ça marche vraiment ? Vous venez vraiment de l'année 1986 ? »

— « Pas exactement. En réalité, je n'ai jamais quitté 1975. Je sais simplement ce qui se passera dans les onze années à venir dans un autre univers — pas celui-ci. »

Elle le regardait, intriguée, cherchant quelles conséquences cela pouvait avoir sur leurs relations.

Il lui parla du roman, qui serait un énorme succès.

— « Mais pourquoi ne pas plutôt... heu... jouer aux courses, par exemple ? Ou à la bourse ? Ou... »

— « Il va y avoir bientôt un grand procès à ce sujet. Une grosse compagnie de Paris Mutuels va attaquer la Compagnie de la Seconde Chance, ainsi qu'une demi-douzaine de personnes qui ont gagné d'énormes sommes en pariant. Ils prétendront que les Retours en Arrière rendent leur travail impossible. Vous comprenez, on ne peut savoir si un joueur a, ou non, profité d'un Retour en Arrière, à moins de le mettre en état d'hypnose ou de le traiter au penthotal. Un nouveau règlement sera institué : il pourra être exigé de toute personne gagnant subitement une grosse somme aux paris mutuels, à la Bourse, ou dans les assurances, ou à n'im-

porte quel jeu public officiel, d'avoir à se soumettre à un questionnaire auquel il lui faudra répondre sous hypnose ou sous l'action du penthotal.

» S'il est découvert qu'elle a profité d'un Retour en Arrière, ses gains seront automatiquement annulés.

— « Et supposons qu'au lieu de profiter directement de son Retour en Arrière, une personne vende une information à quelqu'un d'autre ? » demanda Doreen, intéressée.

— « Hé, mais vous avez de la tête ! » fit Gene, admiratif. « Oui, cela aussi sera tenté, sans plus de succès : la personne interrogée révélera forcément sa source d'information — s'il y en a eu une — et le pot aux roses sera de toute façon découvert. Non, Retour en Arrière ne signifie pas fortune faite, croyez-moi. En ce qui concerne mon livre, c'est différent. C'est vraiment moi qui l'ai écrit. »

— « Et supposons que quelqu'un vole votre livre. C'est-à-dire, que quelqu'un fasse un Retour en Arrière, le réécrive et le fasse publier sous son nom ? »

— « Il devrait être capable de s'en souvenir dans les moindres détails. Cela n'est guère possible, sinon à l'auteur lui-même. »

Doreen continua d'envisager avec animation les mille et une possibilités des Retours en Arrière, en présence d'un Gene habité de sentiments contradictoires. Il n'avait que trop bien réussi à la distraire. Une heure auparavant, à peine, elle était sur le point de se donner à lui, et voici qu'à présent elle avait l'air de le considérer comme un intéressant sujet de reportage pour le Reader's Digest.

L'ennui, c'est qu'elle n'avait pas changé d'apparence. Elle était toujours moulée dans son deux-pièces blanc, et il n'était que trop conscient de cette présence physique proprement suffocante.

Il se força à ne plus penser qu'aux Retours en Arrière, ayant abordé le sujet dans un but bien déterminé.

— « Doreen, » dit-il, « vous devez bien vous douter que je ne suis pas revenu en arrière sans raison. »

Une expression de doute et de surprise reparut dans les yeux de la jeune fille.

— « Je ne puis vous en parler. Pas encore. Doreen, ne voulez-vous pas patienter quelques jours, disons une semaine ou deux ? »

— « Et ensuite ? » souffla-t-elle.

— « Je ne sais pas. »

Pouvait-il lui dire, sans être un mufle : « Auriez-vous la gentillesse de patienter afin que je condescende à vous remarquer au cas où une autre ne voudrait pas de moi ? »

— « Est-ce que je ne vous verrai pas durant tout ce laps de temps ? »

— « Heu... c'est-à-dire... Nous pourrions continuer à nous voir dans le parc... »

A nouveau, elle était radieuse. Tout, pourvu qu'il ne la rejetât pas de sa vie.

Il sauta sur ses pieds. Le soir approchait, il faisait déjà plus frais.

— « Allons danser quelque part. »

— « Une dernière question, Gene. L'autre fois... est-ce que nous nous étions rencontrés, vous et moi ? »

— « Non, » dit-il.

Elle murmura quelque chose qu'il ne comprit pas, et qu'elle refusa de répéter lorsqu'il le lui demanda.

*
* *

Cette fois, les éditeurs lui offrirent une avance de 5 000 dollars, ce qui ne laissa pas de le surprendre quelque peu. Précédemment, ça n'avait été que de 3 500 dollars.

Comme d'habitude, on discutailla pour savoir si, oui ou non, le roman paraîtrait d'abord en feuilleton dans les journaux, et, comme d'habitude, cela n'aboutit à rien. Deux firmes cinématographiques eurent également vent de « *A la face du ciel* », prirent connaissance du manuscrit, et firent des offres si ridiculement basses qu'elles furent refusées d'office.

Les cinq mille dollars étaient de toute façon suffisants pour parer aux besoins immédiats de Gene. Et il savait que, dans les six mois, le livre rapporterait vraiment beaucoup d'argent.

Un dimanche de juillet, il rejoignit Doreen dans le parc, comme ils en avaient l'habitude. Il avait tenté de la renvoyer dans sa famille pour le week-end, mais elle n'avait rien voulu entendre, prétextant des courses à faire en ville. Il se demanda s'il la voyait pour la dernière fois...

Puis, un peu plus tard, contrôlant très soigneusement son temps, il se dirigea, au volant de sa Buick 1969, acquisition toute récente (ce n'était pas la même que la dernière fois, mais ce n'était pas réellement important), vers un certain boulevard.

Il y déboucha, et lâcha un juron.

Un taxi déchargeait son client à l'endroit précis où il voulait parquer. Heureusement, la passagère, une vieille dame, réglait le chauffeur. Dans quelques secondes, la place serait libre.

Il n'en fut rien. Ayant encaissé son dû, le chauffeur, un gars osseux, grisonnant, aux gestes lents, tira une pomme de sa poche, se cala confortablement et commença à la manger tranquillement.

Le désespoir envahit Gene. Le taxi allait peut-être disparaître, mais un coup d'œil à sa montre lui avait montré qu'il ne restait plus guère de minutes à perdre. Si ce chauffeur s'obstinait à finir sa pomme, il serait trop tard.

Il fallait qu'il déguerpisse, à tout prix.

Lui enjoindre de se pousser ? Non, il y aurait une discussion à n'en plus finir.

Sauter dans le taxi, donner n'importe quelle adresse, le laisser démarrer, puis le quitter en route en prétextant un oubli ? Ou lui faire faire le tour du pâté de maisons ?...

Pas le temps.

Il s'élança hors de la Buick, courut vers le taxi.

— « Pourriez-vous délivrer un message ? C'est très urgent. »

L'homme écarta lentement la pomme de sa bouche et se disposa à

révéler sans ambages ce qu'il en pensait, mais le portefeuille de Gene était sous son nez, ouvert.

— « D'accord, » fit-il. « Où faut-il aller ? »

— « Chez miss Doreen Barett, » bredouilla Gene, et il donna l'adresse, tout en cherchant désespérément quelque chose à dire à Doreen. « Heu... Dites-lui que je passerai ce soir à huit heures. Faites vite. »

Le chauffeur ne lui laissa pas ignorer à quel point toute cette histoire lui paraissait incroyable, bizarre, mais le billet de dix dollars agité sous son nez étant bien réel, il consentit à démarrer.

Les roues du taxi n'avaient pas commencé à tourner que Gene était déjà dans sa voiture et la garait à l'emplacement convoité. Un coup d'œil aux arbres alignés le long du boulevard... Non, ce n'était pas l'endroit exact. Il amorçait une marche arrière lorsque la Cadillac rose saumon parut au loin, approchant à toute vitesse.

— « C'est le numéro sept ou huit ? »

Le chauffeur de taxi se penchait vers lui.

— « Huit ! » hurla Gene près d'exploser.

L'autre se dirigea tranquillement vers son taxi, qu'il avait laissé à quelques mètres de là. Puis il s'arrêta brusquement, se retourna. Ses yeux s'écarquillèrent démesurément. Gene entendit le grincement des freins, le gémissement des pneus.

Comme dans un rêve, sa tête alla heurter la vitre de la portière, tandis que la Cadillac rose saumon s'écrasait contre l'arrière de la Buick, la renversant sur le côté. A demi évanoui sous le choc, il s'affala sur le volant.

Il avait vaguement conscience de s'être cogné la tête beaucoup plus violemment que d'habitude.

Presque immédiatement, la porte opposée s'ouvrit, un fantôme parfumé se glissa sur la banquette. Sa tête se trouva nichée au creux d'une poitrine moelleuse, une main pleine de douceur lui palpa le crâne. Il essaya d'ouvrir les yeux.

Elle était plus belle que jamais. Des cheveux noirs, lumineux. Les yeux les plus doux, les plus tendres qu'il eut jamais vus. Un si beau visage qu'il retint son souffle, comme il le faisait chaque fois. La longue robe bleue qui enveloppait son corps ne parvenait pas à en dissimuler la perfection.

— « M'dame, des personnes comme vous devraient prendre des taxis, » marmonnait une voix, « et si j'avais pas bougé de là où que j'étais, vous me tuiez. »

L'irritation dissipa une partie du brouillard dans lequel Gene flottait. Toutes les autres fois, cette minute n'avait appartenu qu'à eux.

— « Je n'ai rien ! » dit-il.

— « Je suis vraiment désolée, » dit Belinda, « il y avait une flaque d'huile... »

— « Mon vieux, si vous voulez un témoin, » intervint l'autre voix, cette voix que Gene eût voulue à tous les diables, « si vous voulez un témoin, je suis votre homme. Des conductrices comme ça... »

— « Je n'ai rien ! Allez porter mon message. »

— « Vous souffrez d'un fort traumastisme, » dit Belinda. « Ma maison est à deux pas d'ici. Pourriez-vous marcher jusque-là si je vous y aidais ? »

Ce fut tout ce dont il se souvint, car sa conscience chavira de nouveau. Il eut vaguement l'impression que le chauffeur de taxi était parvenu à surmonter suffisamment son indignation pour aider Belinda à le transporter jusque chez elle. Une seule pensée surnageait : « Ceci est nouveau... Ceci n'est jamais arrivé. »

Les autres fois, elle l'avait ramené *chez lui.* Pas chez elle.

Quand il rouvrit les yeux, il était allongé sur un sofa, et Belinda lui tamponnait la tête à l'eau froide. Elle avait réussi, apparemment, à se débarrasser du chauffeur.

— « Ne bougez pas, » murmura-t-elle. « Je vais faire venir un médecin. »

Il ne voulait pas de médecin. Tout ce qu'il voulait, c'est que Belinda continuât à le dorloter.

— « Ne vous donnez pas cette peine. Dans un petit moment tout ira bien. »

— « Je l'espère, » dit-elle en lui baignant doucement le front, « mais mieux vaut avoir l'avis d'un médecin ! »

— « Je suis allergique aux médecins. Vous les remplacez merveilleusement. »

Elle eut ce sourire chaud, tendre.

— « Entendu. Il ne faut pas contrarier un malade. Mais il faudra tout de même que j'aille déplacer la voiture. Restez où vous êtes, et surtout ne vous tracassez pas, tout ira bien. C'est moi qui suis seule responsable de l'accident et je vais faire remettre votre voiture en état le plus vite possible. »

Elle s'éloigna, et Gene retomba dans un demi-coma. Son crâne avait décidément reçu un choc beaucoup plus violent que les autres fois. Bien sûr, dans sa hâte, il n'avait pas placé la Buick à l'endroit exact.

Il s'émerveilla de ce que des différences aussi ténues pussent engendrer toute une série d'événements neufs. Quelques minutes à peine s'étaient passées depuis sa rencontre avec Belinda, et déjà une nouvelle voie s'offrait à lui. Il était dans *sa* maison. C'était mieux. Nettement mieux.

*
* *

Belinda était de retour.

— « Restez tranquille. »

Elle s'assit près de lui et examina son crâne avec inquiétude. « Ça saigne de nouveau. Vous ne voulez vraiment pas que je fasse venir un médecin ? »

— « Non, je vous assure. Dans une minute j'irai tout à fait bien. A propos... je m'appelle Gene Player. »

— « Et moi Belinda Morton, Player ?... Je me demande si je ne connais pas un de vos amis... Harry Scott, ça vous dit quelque chose ? »

— « Oui, » dit Gene.

— « Il m'a parlé de vous. C'est un de mes grands amis. D'ailleurs... » Elle se leva brusquement. « Il faut que je m'occupe de votre tête. »

Et elle revint munie d'une éponge baignant dans une nouvelle eau fraîche.

« Je ne vous dirai jamais assez à quel point je suis désolée de tout ceci, » reprit-elle. « J'ai freiné trop brutalement, ç'a m'a fait déraper sur la flaque d'huile, et... »

— « Ne vous excusez plus, je vous en prie. Je commence à être très content de ce qui est arrivé. »

Elle eut un rire exquis. Belinda n'avait rien de commun avec Doreen. Son comportement était harmonieux, plein d'assurance.

— « Voilà le compliment le plus ravissant qu'on m'ait jamais fait. Vous l'avez même dit comme si vous le pensiez réellement. »

— « Mais je le pense réellement. Il n'aurait aucune valeur sans cela. Permettez-moi de m'excuser à mon tour : je crains d'avoir taché votre robe d'un peu de sang. »

Elle sourit.

— « Cela n'a aucune importance. »

A cet instant, Gene comprit que, tout au fond de lui, il avait vaguement nourri l'espoir qu'en retrouvant Belinda il découvrirait tout à coup que son amour pour elle s'était évanoui. Il aurait pu ainsi retourner tranquillement vers Doreen, tout aurait été simple. Mais non. Une fois de plus, Belinda le tenait sous son charme.

Au-delà des mots superficiels qu'ils prononçaient, il pouvait percevoir la chaleur, la bonté, la sincérité qui émanaient d'elle, et comme chaque fois, il n'eut plus qu'une envie, l'avoir à lui, la garder.

— « Et pourquoi êtes-vous allergique aux médecins ? » disait-elle.

— « Je vais tout vous avouer : l'un d'eux serait bien capable de découvrir que je n'ai rien de réellement grave, et je n'aurais plus aucune excuse pour rester là, à vous regarder. »

Son joli rire résonna, empreint de quelque surprise. Il avait vraiment l'air de penser tout ce qu'il disait. Et pourtant, cela n'était *pas* possible. Elle ne l'avait jamais vu de sa vie !

— « Hum... vous m'avez l'air d'un affreux coureur, Mr. Player. »

— « Je suppose que si je vous disais que je suis tombé amoureux de vous au premier regard, je ne ferais que vous confirmer dans cette opinion ?... »

— « Je le crains. »

— « Je me tairai donc. »

Elle fronça les sourcils.

— « Je vous en prie, ne jouez pas. »

— « Comment cela ? »

— « Ne vous amusez pas à dire avec une telle apparence de sincérité des choses que vous ne pouvez pas penser. Voyez-vous, je suis peut-être vieux jeu... mais j'aime la vérité. J'aime à la reconnaître dans les mots que j'entends. Cela m'agace d'entendre mentir avec une telle conviction. »

— « N'y aurait-il pas une explication plus simple ? »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Que je dis la vérité, que... que je vous aime, Belinda. »

Elle fut prise au dépourvu, ce qui ne lui arrivait guère. Sa robe tachée fournit un excellent motif de diversion.

— « Excusez-moi un instant, je vais changer de robe. Et surtout, ne bougez pas. »

— « Croyez-vous que j'aie réellement envie de bouger ? »

Sur un dernier regard dubitatif, elle disparut.

Gene savait que la tactique était dangereuse. Peut-être était-il en train de gâcher ses chances ? D'un autre côté, toutes les autres méthodes avaient jusque-là échoué.

Sur la table, à côté de lui, le téléphone bourdonna. Il décrocha.

— « Belinda ? » dit une voix qu'il ne connaissait que trop bien.

— « Non. Devinez qui. »

Il y eut au bout du fil un silence surpris.

— « Gene Player, » dit Harry. « Je ne savais pas que vous connaissiez Belinda. »

Cette découverte n'avait pas précisément l'air de le ravir.

— « Eh bien si. »

— « Est-elle rentrée ? Je suppose que oui, sinon vous ne seriez pas là. Pourriez-vous me la passer ? »

— « Impossible pour le moment. Devrai-je lui dire de vous rappeler, Harry ? »

— « Ce n'est peut-être pas nécessaire. » Le ton était vaguement vexé. « Si elle a oublié que nous avions rendez-vous... »

— « Oh ! vraiment ? Tiens, elle ne m'en a pas parlé. »

— « Je n'en doute pas. » Cette fois, la voix était nettement furieuse. « Bien, c'est sans importance. A un de ces jours. »

Le cœur de Gene battait à se rompre. La différence était capitale ! Jusqu'à présent, l'accrochage entre les deux voitures n'ayant été que d'ordre mineur, Belinda le reconduisait chez lui, et se rendait à son rendez-vous avec Harry. Ce dernier qui ne l'avait pas vue durant toute sa longue absence au Canada se montrait encore plus affectionné qu'auparavant, alors que Gene n'avait pas encore eu le temps de marquer dans son existence — et lorsqu'il la revoyait, cinq jours après, il était trop tard.

Que lui dire, lorsqu'elle réapparaîtrait ? Passer l'appel sous silence ? Elle l'apprendrait par Harry, n'importe comment... Non, il ne manquerait pas de lui en faire part.

Mais déjà Belinda était là, enveloppée dans un élégant déshabillé de soie, qui laissa Gene bouche bée. Elle n'était pas de ce genre de filles qui reçoivent les étrangers en déshabillé.

— « Est-ce que le téléphone n'a pas sonné ? »

C'était donc ça. Elle avait entendu la sonnerie, et avait passé ce qui lui était tombé sous la main.

— « Oui. C'était Harry Scott. Il a dit que c'était sans importance. »

— « Oh ? »

— « Harry est-il mon rival ? »

Elle le dévisagea, puis éclata de rire.

— « Vous êtes tout simplement extraordinaire ! Je n'ai jamais rien entendu de pareil ! Je vous démolis votre voiture, je vous blesse à la tête, vous êtes couché, tout sanglant, et vous voilà en train de me faire une cour effrénée... »

— « Asseyez-vous près de moi et rafraîchissez mon front fiévreux. »

Elle s'exécuta. Le déshabillé s'entrouvrit sans qu'elle parût y prendre garde. Non que ce qu'elle portât dessous fût en quoi que ce soit indécent. Elle arborait une combinaison qui, en n'importe quelle année autre que 1975, eût passé pour une respectable robe du soir. Néanmoins, on ne pouvait pas dire qu'elle le décourageait.

— « L'est-il ? » reprit Gene.

— « Qui ? Quoi ? »

— « Harry est-il un rival pour moi ? »

Elle rit à nouveau.

— « Pas exactement. C'est un ami. Et si le fait de sortir ou non ensemble lui a paru sans importance, c'est qu'il ne tient pas à moi autant que je le pensais. »

Cela n'avait pas l'air de la troubler outre mesure.

Et Gene comprit qu'il avait gagné.

Non au bout de semaines, de mois, d'années de patience et d'efforts, comme il s'y attendait. Non à la suite d'habiles stratagèmes, englobant une cour passionnée appuyée de lettres d'amour assidues.

Non. Tout simplement en heurtant sa tête un peu plus violemment que d'habitude et en déclarant honnêtement son amour à Belinda — avant que Harry ait eu le temps de lui faire une déclaration similaire.

Belinda n'était pas encore conquise, mais il avait gagné le droit de la conquérir. Chance qui ne lui avait jamais été donnée auparavant.

Il n'avait pas affaire à un Immuable.

Il y avait pourtant un détail à mettre au point, avant que cela prît une importance démesurée.

— « Ecoutez, Belinda. Pour Harry, tout à l'heure, au téléphone... Je ne voudrais pas... Vous avez dit que vous n'aimiez pas que l'on vous mente... Je ne veux pas que vous puissiez penser que je vous ai jamais menti. C'est lorsque je lui ai laissé entendre que je vous aimais qu'il m'a répondu que c'était sans importance. Et je ne mentais pas. Ce n'était pas un jeu. »

Elle le regardait fixement.

— « Non. Je ne crois pas que c'en était un. »

Il se releva. La chambre se mit à tournoyer, mais il se rattrapa aux épaules de Belinda — et tout se remit en ordre. L'action directe semblait lui avoir réussi jusqu'à présent. Il lui fallait profiter de sa chance.

Il l'embrassa.

A ce moment, la sonnette de la porte tinta.

Ils auraient pu l'ignorer. Mais, malgré lui, Gene s'écarta, pensant à Harry. Le temps de comprendre que cela ne pouvait être ce dernier, même s'il avait téléphoné d'une cabine voisine, il était trop tard.

Belinda se dirigeait vers la porte.

Pour livrer passage à un ouragan. C'était un ouragan féminin, et ça pleurait. Toujours pleurant, cette fois de soulagement parce que visiblement il n'était pas mourant, ça se jeta sur les jambes de Gene.

Doreen, naturellement.

— « J'ai reçu votre message, » balbutia-t-elle. « L'homme qui me l'a apporté a dit que vous étiez blessé. Oh ! Gene, j'espère bien ne plus jamais avoir à vivre un moment pareil. Je sais ce que nous avions convenu, mais je n'y peux rien, je vous aime. »

Belinda rentrait dans la pièce. Elle paraissait peinée, blessée, même. Un peu seulement, car elle ne pouvait déjà tenir à lui.

Gene savait qu'il était encore temps de tout sauver. Il suffisait de lancer quelques mots à Doreen, juste de quoi lui faire comprendre qu'elle n'était pour lui qu'une gentille camarade. Elle arriverait à se contrôler et partirait, sans insister. Il expliquerait alors tout à Belinda, y compris la présence de la jeune fille — et elle le croirait. Parce que c'était la vérité.

Par-dessus la tête blonde de Doreen, leurs regards se rencontrèrent. Et il la vit s'arrêter brusquement, le dévisageant, en même temps que son expression s'adoucissait.

Ce fut alors qu'il s'aperçut que ses propres yeux étaient pleins de larmes et qu'il comprit la raison de ces larmes.

Il ne pouvait pas. Il avait, à nouveau, perdu Belinda. Il l'aimait encore, l'aimerait toujours. Mais il aimait aussi Doreen. Et il savait que ce serait elle. Pas Belinda.

Belinda ne croirait pas ce qu'il pourrait lui dire à son sujet. Parce que ce ne serait pas la vérité.

Il se heurtait réellement à un Immuable.

Il prit Doreen dans ses bras.

— « Tu ne sais pas ? » lui dit-il. « Je t'aime. Toujours. Pour toujours. »

Il leva à nouveau les yeux sur Belinda, qui avait conservé cet air attendri et surpris.

— « Et ça, c'est définitif, » ajouta-t-il.

(*Traduit par Régine Vivier.*)



Le diable par la queue

(*Services, Incorporated*)

par ROG PHILLIPS

Rog Phillips, un nouveau venu dans nos colonnes, s'adonne à l'exercice que tout auteur fantastique américain semble affectionner : écrire une variante originale du bon vieux thème du pacte avec le diable. Que ce thème arrive encore à ne pas paraître insupportable prouve suffisamment l'habileté des écrivains qui s'amusent à le renouveler ! La version que vous en offre Rog Phillips est une des plus inattendues que nous ayons lue à ce jour.



« Eh bien, tant pis ! Oh ! Je sais bien que si ç'avait été possible vous n'auriez pas hésité. Enfin... merci quand même, Joe ! »

— « Attendez une minute. »

Bill qui battait déjà en retraite se retourna. Joe, hésitant, fixait sur lui un regard scrutateur. Les commissures de ses lèvres étroitement serrées retombaient de part et d'autre de sa bouche mais c'étaient surtout ses yeux — des yeux comme deux trous ouverts sur les ténèbres de l'éternité — qui donnaient à Bill une impression de malaise. Il y avait à peine une semaine que les deux hommes avaient fait connaissance et Bill ne savait rien de Joe. Rien : il ignorait jusqu'à son nom de famille. Il fallait vraiment qu'il eût atteint le fond du désespoir pour oser taper quelqu'un qui n'était guère moins qu'un étranger !

— « Si vous êtes vraiment au bout du rouleau, » fit Joe, « j'ai peut-être une idée... »

— « Au point où j'en suis, je tenterai n'importe quoi. »

Joe parut prendre une décision.

— « Très bien. Peut-être cela marchera-t-il. Il existe une institution qui s'appelle « A VOTRE SERVICE ». Son numéro de Boîte Postale est facile à retenir : 666. S'ils acceptent, ils peuvent essayer de vous remettre financièrement en selle et de vous procurer un emploi plus rémunérateur. »

— « Hé ! Ça me paraît intéressant ! Merci ! »

— « Ne me remerciez pas, » murmura Joe. Ses lèvres minces s'étirèrent en une ébauche de sourire. « Et ne dites pas que c'est moi qui vous envoie. Si la personne avec qui vous entrerez en contact vous pose des questions, répondez-lui simplement que vous avez entendu parler de sa firme au cours d'une conversation mais que vous ne vous rappelez plus qui a prononcé son nom. Nous sommes bien d'accord ? »

— « Parfaitement. A très bientôt et soyez tranquille : si ça colle, je ne vous oublierai pas, mon vieux. »

Bill Nealy quitta le bar-tabac et s'en retourna au bureau. Drôle de

type, ce Joe, songeait-il dans la cabine archi-comble de l'ascenseur. Pas facile de déterminer sa nationalité. Si les extra-terrestres existaient ailleurs que dans les bandes dessinées des illustrés, on aurait juré qu'il venait d'un autre monde. Bill se sentait curieusement attiré par ce personnage en dépit de ses yeux étrangement rapprochés. Quelque chose l'avait poussé à se confier à lui et il avait eu l'impression que Joe était parfaitement au courant de ses soucis.

Dès qu'il eut réintégré son bureau, Bill glissa une feuille de papier dans sa machine et entreprit de taper la lettre suivante :

Monsieur,

Je me trouve actuellement dans une situation financière sans issue. Un ami commun m'a conseillé de m'adresser à vous. On peut me joindre à l'Agence Publicitas, 184, *Wabash Building, aux heures de bureau. Mon numéro de téléphone personnel est GL* 7-5884.

Dix heures seulement. Y avait-il quelque chance qu'on lui réponde tout de suite ? Il rédigea l'adresse en toute hâte, colla l'enveloppe et se précipita à la Poste Centrale où on lui assura que la missive serait déposée sans délai dans la Boîte Postale 666.

Il ne lui restait plus qu'à attendre et, plutôt que de regagner le bureau, il préféra entrer dans le bistrot aux relents graillonneux où, installé devant un crème et des croissants, il se prépara à faire face à l'échec inévitable. Qui donc se détournerait de son chemin pour lui tendre une main secourable ? Cette ultime tentative aurait le même résultat que ses démarches auprès de la Banque et de la Société de Crédit :

« Réfléchissons ensemble, Mr. Nealy : votre loyer s'élève à tant, vos frais généraux à tant. Reste tant pour vos dépenses quotidiennes. Vous avez une femme, un fils de dix mois. Il est humainement impossible de rogner davantage sur votre budget. Vous disposez par conséquent d'un boni mensuel de... voyons... de trois dollars et dix cents ! Comment voulez-vous faire ? Nous ne mettons pas en doute votre honnêteté mais les faits sont les faits : vous êtes insolvable. Il n'y a pas à sortir de là... »

Oui... Ce serait encore le même refrain.

Zut ! Devoir toujours tirer le diable par la queue ! Ah ! Il avait été bien inspiré le jour où il s'était mis dans la tête de compter sur le P.M.U. pour éteindre une partie de ses dettes ! Deux dollars par-ci, deux dollars par-là... Total, il n'avait pu honorer ses engagements et avait pris du retard pour son loyer.

Bill termina son café et prit place dans la file qui s'étirait devant la caisse.

Lorsqu'il arriva à l'étage, le standardiste l'avertit que quelqu'un le demandait au téléphone. Il s'élança presque au pas de course et quand il prit l'écouteur, il suffoquait. Mais l'effort physique n'y était pour rien.

— « Monsieur Nealy ? » La voix était franchement nasillarde. « Ici, Scratch, de la Société « *A Votre Service.* »

*
* *

Bill, en proie à des sentiments contradictoires, dévisageait son vis-à-vis.

— « Votre steak est-il à point ? » s'informa Mr. Scratch.

— « Il est parfait. Savez-vous que vous ressemblez beaucoup à l'acteur Walter Huston dans le rôle du Diable ? »

Mr. Scratch fit glisser avec adresse au fond de son gosier la fournée de petits pois empilés sur la pointe de son couteau et déclara, avec un sourire qui découvrit de longues dents jaunes : « C'est volontaire. Vous qui êtes dans la publicité, vous devez facilement comprendre qu'une chance pareille ne se laisse pas perdre. »

Lentement, Bill reposa sa fourchette.

— « Quelque chose qui ne va pas ? » s'enquit Mr. Scratch en découpant une épaisse tranche de rôti.

— « Oh non ! Bien sûr que non ! » répondit Bill avec une amère sérénité. « C'est le coup classique. Hier, j'avais un tuyau absolument increvable. Impossible de ne pas gagner. Mon cheval avait cinq longueurs d'avance à l'entrée de la ligne droite. Et puis... il s'est cassé la patte ! » Bill eut un geste vague de la main. « Aussi simple que ça, » ajouta-t-il misérablement. « Et aujourd'hui, j'apprends que quelque chose qui s'intitule « A VOTRE SERVICE » ne demande qu'à me sortir de la mouise et me trouver un emploi qui me permettrait de gagner assez pour vivre. Ça devrait quand même être faisable : je suis jeune, je ne suis pas plus idiot qu'un autre et j'ai plus que de la bonne volonté. Je suis rempli d'espoir. Comme hier. Résultat ? » Bill secoua la tête avec découragement. « Je tombe sur un maboul. Un cinglé à part entière. Dommage que vous ne vous preniez pas pour le Christ : vous pourriez demander à *La Tribune* de passer une petite annonce pour avertir les gens de votre Second Avènement. Je crois savoir qu'ils ont en moyenne un Christ par semaine. Enfin... merci quand même pour le déjeuner, » acheva-t-il en repoussant sa chaise.

Mr. Scratch sourit derechef.

— « Et si je vous procurais l'argent dont vous avez besoin ? Plus encore même ? »

— « Pour que vos employeurs exigent que je le leur restitue ? »

— « Supposez que je parvienne à vous convaincre, » dit Mr. Scratch en se penchant en avant, une lueur dans les yeux. « Me donnez-vous une chance de vous fournir une preuve de ma sincérité sans aucune obligation de votre part ? »

— « Je vous accorde dix minutes, » fit sèchement Bill. « Oh... Excusez-moi. Je reviens dans un instant. » Il se leva et traversa à toute vitesse le restaurant.

Mr. Scratch échangea un clin d'œil de connivence avec le personnage qui se tenait devant la porte des lavabos, s'empara d'un cure-dent et, l'air absent, se mit à farfouiller dans ses molaires.

Bill ne remarqua pas l'homme et poussa la porte. Il était seul. Les cabines étaient ouvertes sur un étincellement de faïence. La rumeur de la salle ne parvenait qu'assourdie. L'invincible appel de la nature se tut brusquement, ce qui était déjà un phénomène en soi remarquable. L'endroit

retiré avait quelque chose d'irréel. Brusquement, les yeux de Bill s'écarquillèrent tandis que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Noir sur le carrelage blanc, il venait d'apercevoir un porte-billets de cuir.

A l'instant où il se redressait, la main serrée sur sa trouvaille, la porte s'ouvrit bruyamment et un homme de haute taille entra. Bill se jeta dans une cabine et, les doigts tremblants, ouvrit le portefeuille. Un air d'intense incrédulité se peignit sur ses traits.

Il n'y avait qu'un billet. Un pitoyable billet de dix dollars. Il poussa un grognement de dépit. L'espace d'une seconde, il avait eu la certitude que Mr. Scratch était le Diable en personne et que le portefeuille était bourré de coupures de mille dollars.

Il fourra les dix dollars dans sa poche et quitta les lieux sans prêter attention à l'homme qui était toujours là et lui jetait un regard lourd de commisération.

Il hésita un moment. Par la suite, il ne sut jamais pourquoi il n'était pas parti, purement et simplement. Mais non : il se fraya un chemin jusqu'à la table et, avec le visage de bois d'un joueur de poker, consulta ostensiblement sa montre. « Alors, Mr. Scratch, vous avez dix minutes, » dit-il en s'asseyant.

*
* *

— « Vous conviendrez que j'ai agi avec une adresse toute yankee. »

— « Que voulez-vous dire par là ? » demanda innocemment Bill Nealy.

Le cure-dent de Mr. Scratch accomplit une élégante parabole et atterrit quelques pas plus loin sur la moquette de la salle à manger. « Eh bien, s'il y avait eu plus de dix dollars dans ce portefeuille, vous ne seriez jamais revenu vous asseoir à cette table. Et s'il y avait eu moins, vous n'auriez pas disposé d'une somme suffisante pour jouer un cheval. »

Un long moment, Bill considéra son interlocuteur en silence, puis hocha la tête avec ébahissement. « J'en arrive presque à vous croire. »

Une lueur avide s'alluma dans les prunelles de Mr. Scratch.

— « Alors, nous faisons un pacte ? »

— « C'est de la démence ! Nous sommes au XXe siècle ! C'est l'ère des spoutniks, de... de la psychologie ! »

— « Et alors ? Cela me gêne beaucoup moins que la Sécurité Sociale ou l'impôt sur le revenu. De la bureaucratie, toujours de la bureaucratie ! A propos, pendant que j'y pense, n'oubliez pas de déclarer au fisc les quinze cents dollars que vous allez gagner tout à l'heure. »

— « Que je vais gagner ? » répéta Bill d'un ton sceptique.

— « Enfin... C'est un peu plus compliqué : vous les gagnerez à condition que vous acceptiez de conclure un marché avec moi lorsque vous aurez empoché votre gain. Mais si vous n'êtes pas d'accord sur cette marche à suivre, vous ne gagnerez pas. »

Bill sourit.

— « Vous voulez mon âme en échange ? »

— « C'est une façon de présenter les choses. Les symboles changent avec le temps, mais les légendes demeurent. »

— « Ce qui veut dire ? »

— « Probablement rien. La légende continue. »

— « Et combien de temps mes souhaits seront-ils exaucés ? Ce n'est qu'une question académique, » s'empressa-t-il d'ajouter.

— « Oh ! Je serai d'une scrupuleuse honnêteté. Imprécis mais honnête. Au bas mot, dix-huit ans. Peut-être vingt-quatre. »

— « Hum ! Mon fils sera adulte. Et je pourrai veiller à ce que ma femme dispose d'un capital. »

— « Ce sont des éléments que j'ai pris en considération, Mr. Nealy. »

— « J'imagine que vous exigerez que je signe le pacte de mon sang ? »

— « Plaisanterie, » s'exclama Mr. Scratch. « Votre parole me suffit. »

Bill se leva.

— « Alors, topons là. Le nom du cheval ? »

— « Ange Noir dans la cinquième. »

Bill bondit sur ses pieds.

« Attendez... Je dois vous préciser encore ceci : personne n'est parfait, même moi. Ange Noir peut ne pas gagner. Si cela se produisait, je vous paierais intégralement. Un dernier mot... »

— « Quoi donc ? » demanda Bill avec impatience.

— « Je ne commencerai à prendre vos intérêts en main qu'à partir du moment où vous aurez empoché votre gain. Je ne serai aucunement responsable de ce qui pourrait survenir entre la minute présente et ce moment-là. »

*
* *

— « Ange Noir dans la cinquième ! » s'écria Mick Costino en considérant le billet de dix dollars. Il laissa tomber la coupure sur le comptoir et reprit sa contemplation après avoir servi un client.

— « Autant flanquer ce fric dans la première bouche d'égout. Tout le monde sait qu'Ange Noir s'est rompu un ligament et qu'il en souffre encore. Il n'est même pas sur la liste des cotés. »

— « Prenez ma mise, sinon dites-moi où je dois m'adresser. »

— « Oh ! Je la prends mais j'ai l'impression de faucher une sucette à un enfant en bas âge, » ajouta Mick avec un vague sourire. Il décrocha le téléphone mural et annonça quelques instants après la cote d'Ange Noir : 150 contre 1. « Vous avez autant de chances de gagner avec ce canasson que d'atteindre Moscou en balançant une grenade à main depuis le coin de la rue. »

— « Merci. » Bill rangea le ticket. « Qui sait si je n'accepterais pas de tenir ce pari demain ? Dites donc, avez-vous aperçu Joe ? Vous savez, le drôle de type aux yeux rapprochés qui rôde souvent dans le quartier ? »

— « Pas vu. Au revoir, pauvre poire, » ajouta Mick Costino avec un sourire de mépris.

Bill regagna le bureau dans un état d'intense nervosité. Jusqu'à nouvel ordre, Mr. Scratch semblait être parfaitement régulier. Si Ange Noir

arrivait au poteau, il ramasserait quinze cents dollars. Mais Joe... Quel était son rôle dans l'histoire ? Etait-ce un agent de Scratch ? Probablement.

Le travail avançait lentement. A deux heures et demie, Bill téléphona chez lui. La sonnerie retentit longuement et il finit par raccrocher. Pourvu qu'il n'ait pas réveillé le petit ! C'était justement l'heure de sa sieste. Letta était peut-être sortie pour faire ses commissions... Bien sûr ! C'était mardi ! Quel idiot il était de l'avoir oublié ! Jimmy devait sûrement être en train de pleurer maintenant...

Pour chasser cette pensée pénible, Bill plongea à corps perdu dans son travail qui se mit à avancer à pas de géant. Brusquement, une idée de publicité formidable jaillit dans son esprit. Il se concentra tellement qu'il perdit la notion du temps et fut tout étonné de constater soudain qu'il était cinq heures et quart. Alors, étreignant dans sa paume en sueur le ticket de P.M.U. il s'engouffra dans l'ascenseur dont les passagers étaient aussi comprimés que sardines en boîte, s'élança sur la chaussée contre les feux, au péril de sa vie, et, hors d'haleine, entra en coup de vent dans la boutique de Mick Costino qui, à sa vue, explosa :

— « C'est dans la poche, mon vieux ! Vous avez dû mettre le pied dedans ! »

Il compta les quinze cents dollars et posa la pile de billets froissés sur le comptoir aux cigarettes. « Jamais vu un truc pareil sur un champ de courses, » fit-il avec conviction. « Ange Noir a pratiquement fait le galop final sur trois jambes. C'était quelque chose ! Et avec sa patte folle, il a mis une longueur et demie dans la vue à Cyclone et à Pataugeur. »

— « Merci, » dit Bill en ramassant l'argent. Il se sentait voguer dans un univers irréel.

Quand il se retourna, il se trouva nez à nez avec Mr. Scratch qui, avec son complet de serge bleu croisé et sa chemise blanche empesée trop large de deux pointures n'avait rien de démoniaque. Il faisait même plutôt provincial.

— « Félicitations, Nealy ! Je n'ai pas guetté votre sortie parce qu'il y a un léger ennui. Votre femme a été renversée par un camion. Elle a été transportée à l'hôpital et n'a pas encore repris connaissance. »

— « Oh ! Seigneur ! J'y vais tout de suite... »

— « Attendez... Il faut d'abord s'occuper de Jimmy qui est tout seul à la maison. Votre coup de téléphone l'a réveillé au début de l'après-midi et il ne s'est pas rendormi. Il a besoin d'être changé, il a faim et il n'a pas arrêté de pleurer depuis deux heures et demie. »

— « Il ne mourra pas d'attendre une heure de plus, » répondit Bill en essayant de repousser Scratch qui lui barrait la route. Mais l'autre ne fit pas un geste pour s'effacer.

— « Pourquoi ne pas demander à la jeune fille qui habite à côté de chez vous de s'occuper de lui ? Téléphonez-lui pour lui dire où se trouve la clé de secours. Son numéro est GL 75-946. L'appareil est derrière vous. Ça ne vous prendra qu'une minute. Et elle est chez elle. Vous la connaissez ? C'est la petite qui a une dent de devant ébréchée. »

— « Ah ! oui... »

Bill l'avait rencontrée plusieurs fois depuis qu'il habitait cet appartement. Une gamine brune qui allait sur ses seize ans, assez quelconque, sans rien de très caractéristique, sinon cette dent cassée qui lui donnait d'ailleurs une sorte d'attrait.

— « Elle se prénomme Mabel, » précisa Scratch tandis que Bill composait le numéro. La voix de la jeune fille retentit dans l'écouteur. Bill expliqua rapidement la situation et indiqua à Mabel où était cachée la clé.

— « Bien sûr, Mr. Nealy ! Le pauvre chou ! J'y vais immédiatement, ne vous faites aucun souci. Partez vite voir votre femme ; je me charge de tout. »

— « Merci, » dit Bill avec reconnaissance. Et il raccrocha.

— « A présent, il faut faire vite. » Il y avait un soupçon d'inquiétude dans le ton de Scratch. « Letta est entre la vie et la mort et ce sera une lutte serrée pour que je l'en sorte. J'aurais pu m'occuper d'elle plus tôt, mais un marché est un marché. En vérité, » ajouta-t-il d'un ton accusateur tandis que Bill et lui se précipitaient dans la rue, « en vérité, je pensais que vous viendriez toucher vos gains un peu plus tôt. Mes allusions étaient pourtant assez claires. »

— « Je sais, » grogna Bill.

La course en taxi tint du miracle. Bien que la circulation fût au point mort, le chauffeur qui doublait à droite avec un souverain dédain envers les voitures qui auraient pu venir en sens contraire et que les feux ou les agents arrêtaient chaque fois à temps, roula à une moyenne constante de 55 kilomètres-heure.

Mr. Scratch mâchonnait nonchalamment un cure-dent, observant le décor de la ville avec des yeux brillants d'intérêt comme si c'était la première fois qu'il voyait Chicago. Bill, assis sur l'extrême bord du siège, était rongé d'impatience. « Calmez-vous, » lui dit Scratch à un moment donné. « Je prends les choses en main, maintenant. » Mais il prononçait ces paroles par acquit de conscience.

Non, dit-on à Bill lorsqu'il fut à l'hôpital, non aucune Letta Nealy n'avait été enregistrée. Si, une femme accidentée et non identifiée avait été transportée à quatorze heures trente-cinq. Non elle n'avait toujours pas repris connaissance. Oui, il pouvait la voir.

Bill brandit sous les visages compassés une poignée de billets de cinquante dollars et les visages compassés se plissèrent dédaigneusement comme des museaux de lapins sous lesquels on agite des feuilles de laitue. Soudain, les museaux de lapins furent légion à humer les dollars. On lui donnait du Mr. Nealy gros comme le bras et l'hôpital se transforma en une mécanique aux engrenages bien huilés. Les Techniciens murmuraient entre eux : côtes cassées... poumons perforés... hémorragie interne. Puis ils se dispersèrent en hâte pour prendre de nouvelles radios.

Mr. Scratch demeurait à l'écart, ses petits yeux lançant des regards furtifs dans tous les sens. Le cure-dent fiché entre ses lèvres était tour à tour animé d'un mouvement songeur ou fixé dans une immobilité attentive.

Les murmures techniques reprirent : incompréhensible... une erreur... impossible... un cas de mise à pied... qui a fait les premières radios ?

— « Bill ! Dieu soit loué ! »

Letta ouvrait les yeux. Son regard circulaire passa négligemment sur Mr. Scratch à qui cette invocation arracha une moue méprisante, puis revint sur lui. Elle se tourna vers Bill, le prit par le cou et l'attira à elle :

— « Qui est cet homme ? » souffla-t-elle lorsque leurs têtes se touchèrent. « Je l'ai remarqué sur le tròttoir juste avant d'être renversée. »

— « C'est lui qui m'a prévenu. »

— « Ah ! » Letta parut curieusement soulagée.

— « Une voisine s'occupe de Jimmy, » se hâta-t-il d'ajouter.

Letta se mit sur son séant.

— « Il faut que je rentre à la maison. »

Cette phrase souleva la réprobation générale. Discussion... nouvelle auscultation... On finit par tomber d'accord sur un compromis : Letta passerait la nuit à l'hôpital. Si tout allait bien le lendemain, elle regagnerait son domicile. Un somnifère eut raison de ses ultimes protestations. Son dernier regard — un regard chargé de curiosité et d'inquiétude — fut pour Mr. Scratch.

— « Maintenant, Mr. Nealy, » demanda ce dernier lorsque Bill et lui eurent quitté l'hôpital, « je pense que vous n'avez plus de doute et que vous êtes convaincu que je travaille pour vous ? Votre femme serait certainement morte si je n'étais pas intervenu. »

— « C'est ce qu'il me semble... à présent, » répondit Bill après une hésitation.

— « Un marché est un marché. Vous verrez : je n'ai qu'une parole. C'est autrement plus facile que dans le temps. Si nous dînions ensemble ? Je connais un excellent restaurant dans le quartier. »

— « Je préférerais rentrer tout de suite. »

— « C'est absurde ! D'ailleurs, nous ne nous reverrons plus avant le jour où je viendrai chercher mon dû. »

Un frisson glacé s'empara de Bill qui leva les yeux vers le ciel où brillaient les étoiles et la lune à son plein. Les astres qui étaient autant de soleils... les satellites... un univers matériel ordonné, mathématique... tellement, tellement éloigné des antiques superstitions ! Ses yeux revinrent vers le personnage insolite qui marchait à ses côtés.

— « Oh ! Je suis tout à fait réel, » s'écria Mr. Scratch. « Aussi réel que tout cela. Et je meurs de faim. »

La chère était excellente. Une fois le menu composé, Bill appela Mabel pour s'assurer que Jimmy allait bien. Rassuré sur ce point, il put jouir en paix de son dîner. Pourtant, un léger malaise demeurait en lui qu'il n'exprima qu'au dessert.

— « Ecoutez, Mr. Scratch, si c'est vraiment notre dernière rencontre avant... avant un certain temps, comment allez-vous tenir vos engagements ? »

Mr. Scratch se fouilla à la recherche d'un nouveau cure-dent. « Oh ! ne vous inquiétez pas ! Dans les temps où nous vivons, c'est vraiment

l'enfance de l'art. Jadis, il fallait une organisation colossale fonctionnant 24 heures sur 24 pour repérer les trésors enterrés et autres amusettes du même genre. Aujourd'hui, la fortune a changé de forme. Prenez l'idée qui vous est venue cet après-midi, par exemple : combien vaut-elle ? »

— « Pas grand-chose, j'en ai peur, » répondit Bill avec une grimace. « Ce n'était pas une très bonne idée. »

Mr. Scratch émit un rire gloussant.

— « C'est là où vous faites erreur. Il s'agit d'une campagne en faveur du port des sous-vêtements, n'est-ce pas ? Elle va avoir pour effet de créer une psychose du sous-vêtement dans le public. Grâce à cette idée, plus deux autres que vous aurez la semaine prochaine, vous allez devenir associé de la firme ; d'ici quelques mois quand vous aurez, en quelque sorte, exhumé ce moderne sac d'or, vous n'aurez qu'à vous croiser les bras et à décider à combien s'élèvera votre revenu annuel. Cinquante mille dollars ? Un million de dollars ? A votre guise. Les idées : voilà les magots cachés d'aujourd'hui. Mais elles n'ont de valeur que si les autres le croient. Çà, c'est mon affaire. Et ce n'est réellement pas un travail bien compliqué. Dans ce monde, des milliers d'éditeurs, des milliers de producteurs de films, des milliers de chevaliers d'industrie se contentent de s'asseoir à leur bureau et ne pensent qu'à distribuer des milliards de dollars en échange de feuilles de papier griffonnées ou dactylographiées. Un de ces morceaux de papier représente des sommes incroyables, un autre ne vaut pas tripette. Mais seule l'opinion des gens qu'il faut fait la différence. » Mr. Scratch tapota ses longues dents jaunes d'un air absent. « N'ayez aucune crainte. Ma part du marché sera exactement remplie. »

— « Quelle garantie avez-vous que, de mon côté, je tiendrai mes engagements ? » demanda doucement Bill.

Mr. Scratch considéra Bill. Son sourire s'évanouit. Mais son visage ne tarda pas à s'éclairer à nouveau. « Ah ! j'y suis... Vous pensez encore à ce genre d'histoire ? Excellente propagande ! Dès que les poires — pardon ! — les personnes présentes sont exceptées, bien entendu — s'imaginent que quelqu'un a réussi à me posséder, elles se jettent dans mes bras en rangs serrés. Vous seriez surpris de voir ces troupeaux de moutons. Tenez, je serais capable de vous dire dans quelles villes passe le film de Huston, d'après le nombre de gens qui se précipitent chez eux pour réciter quelques formules invocatoires à mon adresse et conclure avec moi un marché qu'ils sont bien décidés à ne pas tenir. Ça ne rate jamais. Persuadez à n'importe quel gogo qu'il a l'étoffe d'un escroc habile et vous le ferrez à tous les coups. »

Mr. Scratch posa sur Bill un regard aigu. « Vous ne mijotiez pas un projet de ce genre, n'est-ce pas Mr. Nealy ? » s'enquit-il d'un ton où perçait un vague amusement.

— « Non... Je pensais à autre chose. Voyez-vous, Mr. Scratch, je ne croyais pas vraiment en vous. Je n'étais pas convaincu. Maintenant, je le suis. Et j'ai décidé de retirer mon épingle du jeu sans plus attendre. Nous n'avons pas échangé de signatures : je laisse tomber. Et tout de suite. C'est clair et net, n'est-ce pas, Mr. Scratch ? »

— « De la façon dont vous présentez les choses, oui. » Mr. Scratch avait cessé de sourire. « Cependant, vous omettez un petit détail : quinze cents dollars, sans compter la vie de votre femme. » Mr. Scratch se mordit les lèvres comme un homme qui réfléchit profondément, « ... tenez, je vais vous laisser une chance d'annuler le marché. Vous avez montré que vous étiez honnête : vous auriez en effet parfaitement pu accepter vingt ans durant mes libéralités avec l'idée bien arrêtée de me faire faux bond à la dernière minute. Vous ne l'avez pas fait. Alors, vous me rendez les quinze cents dollars, votre femme se retrouvera dans l'état où elle était quand on lui a fait passer la première radio — et nous serons quittes. » Il avança son bras, la main ouverte, une lueur sardonique pétillant dans ses yeux rapprochés.

— « Vous êtes vraiment le Diable, » fit Bill dans un souffle. « Si j'acceptais, je condamnerais délibérément ma femme à mort. »

— « A vous de choisir. »

Bill secoua la tête. « Ce n'est pas possible. Mais écoutez-moi bien. Je vais vous dire ce que je vais faire. Ces quinze cents dollars, je les utiliserai pour régler mon arriéré. Plus jamais je ne jouerai et je refuserai toujours votre concours. Je continuerai à travailler comme par le passé. Et si vous essayez de m'avoir en faisant en sorte que mes idées me rapportent plus qu'elles ne le devraient, je distribuerai tout aux pauvres en ne gardant que le strict nécessaire pour moi. Alors, si vous avez l'audace de venir chercher ce que vous appelez votre dû, je me battrai avec tout ce que j'aurai sous la main, avec tout ce sur quoi je pourrai m'appuyer. »

Mr. Scratch, la paume toujours tendue, ricana et répliqua avec assurance : « Cela ne marchera pas, Mr. Nealy. Croyez-moi, vous n'avez pas de choix en dehors de celui que je vous ai indiqué. »

— « Je le refuse. Comment pourriez-vous vous emparer de mon âme si je n'accepte rien de vous ? »

Mr. Scratch retira lentement sa main, songeur, fouaillant ses molaires de son cure-dent, les yeux fixés sur la nappe. Il leva soudain la tête. « Vous tenez vraiment à ce que je vous réponde ? Mieux vaudrait pour vous que vous restiez dans l'ignorance : cela vous permettrait de conserver vingt ans l'espoir de m'échapper. »

— « J'y tiens vraiment. Je vous écoute. »

Mr. Scratch fixa Bill un long moment, puis acquiesça.

***

Mr. Scratch s'installa confortablement sur sa chaise et croisa ses jambes. « Qu'est-ce qu'une âme ? » demanda-t-il.

— « Un petit café, messieurs ? » lança soudain une voix enjouée.

Les deux hommes dévisagèrent la serveuse souriante qui se penchait sur eux.

— « Avec plaisir, » répondit Scratch.

— « Qu'est-ce qu'une âme ? » reprit-il quand la jeune fille se fut éloignée. « Je serais fort étonné que vous le sachiez, Mr. Nealy, mais quand

j'aurai fini, je crois que ce ne sera plus un secret pour vous. » Il se tut quelques secondes, fixant le vide. Puis, secouant brusquement la tête, revint à la réalité. « Aujourd'hui, on ne croit vraiment qu'à ce qui est matériel. La superstition, le fantastique, même si on leur rend encore hommage du bout des lèvres, c'est oublié. Et je vais vous dire une bonne chose : je le regrette. Le moment approche où, au lieu de croire simplement en moi, l'humanité finira par me comprendre. »

Mr. Scratch poussa un soupir.

« La psychologie est une science aussi concrète que les sciences de la nature. Elle n'a pas encore fait de progrès véritable, et pourtant... Les travaux d'un Pavlov ou d'un Freud peuvent vous donner une idée de ce que pourrait être une science exacte du psychisme. Une science que j'ai pour ma part maîtrisée, pliée aux exigences de mes impulsions profondes. Eh oui ! J'ai des besoins dont je connais la nature et l'origine. Voyez-vous ce que je veux dire, Mr. Nealy ? »

— « Vaguement, » répondit Bill que cette confession étonnait et mettait mal à l'aise.

— « C'est vrai, » poursuivit Mr. Scratch sur un ton d'excuse, « je vous ai placé en face d'un dilemme. Mais mes raisons ne sont pas ce qu'elles paraissent de prime abord. Ne croyez pas que ce soit par sadisme que j'agis. Non. Cela va beaucoup plus loin. J'ai fait de vous ma victime pour qu'un jour vous soyez mon égal. C'est tout. Alors, vous m'aimerez comme un frère. Mais auparavant, il est indispensable que vous preniez conscience de l'horreur sans issue de la situation où je vous ai mis.

» Regardez, » continua Mr. Scratch de sa voix calme et sèche. « Votre coup de téléphone réveille votre fils. Il pleure pour appeler sa mère, comme d'habitude. Le téléphone sonne toujours. Puis s'arrête. Plus un son dans la maison, sauf ses propres cris. Il a faim. Il a besoin d'être changé. C'est une sensation inconnue. La faim, la gêne, la rancœur tressaillent en lui. Mais il n'en sait rien. Il est simplement la proie de sensations élémentaires qui s'exacerbent pour s'émousser, la fatigue gagnant, et pour reprendre avec une violence accrue, engendrant l'hystérie. Les instants sont des heures, les heures des éternités.

» Et soudain, sans avertissement, voici que surgit un visage. Le visage d'une jeune fille de 16 à 18 ans. L'enfant sourit. Sur-le-champ, son attention est attirée par la seule anomalie de cette physionomie inconnue, une incisive ébréchée, bizarrement séduisante. Et c'est merveilleux : le bien-être succède à l'inconfort. Le visage se penche au-dessus de lui, désormais associé indélébilement au soulagement qui a effacé la douleur, étouffé l'hystérie de tout à l'heure. Et au-dessus de lui plane le sourire qui découvre cette dent étrangement fascinante tandis qu'apaisé, épuisé, ses yeux se ferment. Vous représentez-vous la scène, Mr. Nealy ? »

Bill leva lentement la tête.

— « Oui. Mais où voulez-vous en venir ? Bien sûr, c'est ainsi que les choses se sont passées mais je vois assez mal le rapport... »

— « Vraiment ? » Les petits yeux de Mr. Scratch semblaient particulièrement animés. « Réfléchissez un peu. L'enfant a oublié, à l'heure qu'il

est. *Jamais il ne se rappellera cet incident* désormais enraciné dans les fondations mêmes de son esprit sous forme d'une puissante fixation psychopathique, un attachement symbolique et subconscient qui restera assoupi jusqu'à ce que l'enfant atteigne... qui sait ? seize ans ? vingt-quatre ? Un jour ou l'autre, il rencontrera une fille ayant une dent ébréchée et dont le sourire exercera sur lui la même séduction. Alors, le symbole remontera à la surface. »

— « Il tombera amoureux d'elle, » souffla Bill.

— « Instantanément, » confirma Mr. Scratch dont les prunelles luisaient comme des escarboucles. « Mais la reconnaissance du symbole libérateur fera renaître en même temps toute l'horreur qui a précédé la libération : la gêne physique, la faim, la soif — toutes sensations désormais liées au sexe — l'affreuse solitude de ces heures hystériques où il pleurait en attendant vainement sa mère. Comprenez-vous ? Il exigera que cette fille l'aime. Et, bien sûr, elle ne l'aimera pas. A ses yeux, quelle qu'elle soit, il sera l'effet d'un déséquilibré. Elle aura peur de lui. Elle le repoussera. Le symbole n'apportera pas la consolation auquel il avait été lié longtemps auparavant, à l'époque de l'enfance. L'hystérie ranimée sera décuplée. Et Jimmy tuera la fille. »

— « Non... Non... Je ne peux pas croire une chose pareille ! »

— « Cela se produit tous les jours. Combien de fois ne lit-on pas dans les journaux qu'un garçon absolument normal, intelligent, sain de corps et d'esprit, tombe brusquement amoureux d'une fille de rencontre, qu'il est dédaigné par elle et l'assassine ? Pourquoi ? Le meurtrier affirme ignorer les raisons de son geste. Quelque chose l'a forcé à agir, » dit-il. Mr. Scratch se pencha, les coudes appuyés à la table. « Ça arrive à chaque instant et ces incidents sont invariablement la conséquence de ce que les psychiatres appellent un traumatisme accidentellement implanté dès le berceau dans le subconscient du sujet sous le jeu d'une aveugle fatalité.

» Mais il n'en ira pas de même avec votre fils : le traumatisme a été délibérément induit. Il a pour origine une décision librement prise par vous. »

— « Une décision que vous m'avez contraint d'adopter à mon corps défendant ! »

Mr. Scratch hocha la tête, ce qui fit étinceler ses dents jaunes. « Non, Mr. Nealy. Au fond de votre cœur, vous savez que je ne vous ai pas abusé. Il y a quelques instants, lorsque je vous ai proposé de me restituer les quinze cents dollars, vous n'avez pu vous résoudre à le faire. Même maintenant, cela vous est impossible. »

— « Absolument pas, » rétorqua Bill en sortant son portefeuille avec des doigts tremblants.

Scratch tendit la main.

— « Parfait. Rendez-les-moi. »

Son regard fixé aux prunelles luisantes de son interlocuteur, Bill hésita.

— « Ma femme... elle ne mourra pas ? Mon fils ne deviendra pas un assassin ? »

Scratch rit doucement.

— « Vous voyez ? Vous êtes dans l'incapacité de me rendre cet argent. Vous en aurez d'ailleurs l'emploi. Et vous en voudrez toujours plus. C'est qu'il vous en faudra pour combler votre fils et votre femme, leur donner tout ce que la vie a de plus beau à offrir afin de soulager votre conscience ! » Il se leva et toisa Bill. « Le jour où votre fils sera exécuté, » dit-il de sa voix nasillarde d'homme d'affaires, « vous saurez au fond de vous-même que je serai entré en possession de mon dû. Je vous salue, Mr. Nealy. »

Avec un bref signe de menton, il s'éloigna.

— « Attendez ! » s'écria Bill avec l'accent du désespoir. » Pourquoi m'avoir raconté tout cela ? Ignorez-vous que je passerai mon existence à empêcher que cela arrive ? Que je prierai Dieu... »

La figure de Scratch se plissa de fureur. Il se pencha vers Bill, ses yeux de flamme à quelques centimètres des siens. « Dieu lui-même ne peut plus rien changer, maintenant, laissa-t-il tomber d'une voix rauque. *Sinon, il m'aurait changé, moi !* »

Soudain, la colère qui déformait ses traits fit place à une expression d'inquiétude. Il se redressa, voulut accomplir une volte-face mais s'immobilisa avant d'avoir achevé son mouvement tandis qu'un pinceau de lumière bleue, mince comme un crayon, lui effleurait le front.

Bill tourna la tête : à trois mètres de lui Joe était là, étreignant un tube noir ; et c'était de ce tube que provenait le faisceau lumineux.

— « Joe ! » s'écria Nealy stupéfait en s'apprêtant à quitter son siège.

— « Ne bougez pas, Bill, » lança Joe sans quitter Mr. Scratch du regard.

Bill considéra Mr. Scratch qui paraissait nimbé d'une aura surnaturelle ; on l'aurait cru prêt à se libérer des liens de la chair. La lumière bleue qui lui caressait le crâne semblait le pénétrer, couler en lui.

Soudain, l'étroit et immatériel pinceau d'azur dévia. Mr. Scratch chancela puis, retrouvant son aplomb, un cri de fureur inhumain aux lèvres, s'élança d'une démarche encore mal assurée vers Joe que le maître d'hôtel indigné avait empoigné à bras-le-corps.

Mr. Scratch repoussa le maître d'hôtel et s'efforça de s'emparer du petit tube noir. Mais ses doigts ne purent se refermer sur l'engin. Avec un hurlement bestial, il bouscula brutalement Joe et gagna la sortie à petits bonds grotesques. En un instant, il se perdit dans la rue.

Joe s'assit, secoua la tête pour remettre ses idées en place, regarda autour de lui et se mit debout.

— « Il faut le rattraper, Bill, » s'écria-t-il d'une voix inquiète. « Vite ! »

Ignorant les clameurs du maître d'hôtel, les deux hommes quittèrent le restaurant au pas de course juste au moment où un taxi démarrait. Par la vitre arrière du véhicule, ils apercurent un visage aux traits révulsés qui leur jetait un regard de haine.

— « Il va chez vous, Bill. C'est à votre fils qu'il en a. »

Un second taxi maraudait un peu plus loin. Le chauffeur vit les

signaux frénétiques des deux hommes et s'arrêta près d'eux. « Cinquante dollars pour vous si vous violez tous les règlements sur la limitation de vitesse, » lui jeta Bill après avoir donné son adresse.

Les yeux du conducteur papillotèrent à la vue du billet. Il empoigna son volant avec décision. « Vous en faites pas... Je connais deux ou trois raccourcis... »

***

Bill fit tourner la clé dans la serrure et ouvrit grand la porte. Il n'avait rencontré ni Mr. Scratch ni son taxi. Etait-il arrivé le premier ? Une femme sortit de la chambre à coucher.

— « Bonjour, Mr. Nealy ! » s'exclama-t-elle avec entrain. « Bonjour, Joe. Je vois que vous l'avez trouvé. » Elle sourit à Bill. « Je suis Mrs. Kirski. J'habite au rez-de-chaussée. »

— « Bonjour, Mr. Nealy, » lança à son tour la fillette à la dent cassée qui, le bébé dans les bras, avait surgi au côté de Mrs. Kirski. « Moi, c'est Mabel. Après votre coup de téléphone, je suis accourue chez vous et j'ai rencontré Joe qui frappait à votre porte. Quand je lui ai dit que je venais m'occuper du petit, il m'a fait chercher Mrs. Kirski. J'ai obéi, sans cela il m'aurait empêché d'ouvrir. »

Bill l'interrompit.

— « Il n'y a personne d'autre ? »

— « Non. »

Bill n'arrivait pas à détourner son regard de la dent abîmée de Mabel dont le sourire s'élargit. « Joe a été intraitable. Impossible de lui faire admettre que je sais soigner les bébés ! Il exigeait une personne d'expérience ! Alors j'ai appelé Mrs. Kirski. »

— « Tout le monde a pris soin de Jimmy, » s'écria cette dernière. « Joe est une vraie nourrice. On peut dire qu'il connait la manière ! »

Mabel sourit à nouveau et sa dent ébréchée lui donnait un charme particulier :

— « Et ce n'était pas de la plaisanterie ! Pas question que quelqu'un le prenne plus d'une minute dans les bras ! Et pendant qu'il le soignait, il l'obligeait à regarder successivement tout le monde. »

— « Mets-le au lit, Mabel, » ordonna Mrs. Kirski « Maintenant que Mr. Nealy est là, dépêche-toi de rentrer et de dîner. Moi aussi, je vais m'en aller, Mr. Nealy. Si vous avez besoin de la moindre des choses, n'hésitez pas à venir me chercher. »

Mrs. Kirski et Marbel parties, Bill, pris de faiblesse, s'appuya contre la porte.

— « Viendra-t-il ? »

— « Oui, » répondit Joe, la mine sombre. « Il y est obligé. »

— « Mais qui êtes-vous donc ? Vous m'avez mis dans le pétrin — et maintenant on dirait que vous voulez m'aider à en sortir. Vous vous êtes servi de moi comme appeau ? Et pourquoi est-ce moi que vous avez choisi ? Quelle est cette arme qu'on dirait venue tout droit d'un mauvais roman de science-fiction ? Je ne comprends plus rien à rien. Un extra-

terrestre qui tend le plus naturellement du monde un piège pour Satan ! Et à en juger par les précautions que vous avez prises, vous deviez penser que le plan de Scratch pour faire de Jimmy un meurtrier aurait réussi. »

— « Il aurait réussi. Vos psychologues n'ont pas encore commencé à explorer ce domaine mais les faits divers sont là ! Quelqu'un qui maîtriserait totalement la psychologie pourrait déterminer à l'avance le sort d'un nourrisson de moins d'un an. »

— « C'est difficile à admettre. »

— « C'est pourtant vrai. J'aurais dû me douter... Il y a des milliers d'années, lorsqu'on a découvert cette possibilité, j'ai délibérément créé le Mr. Scratch actuel. » Un sourire amer tordit les lèvres de Joe. « Non, je ne suis pas Dieu, et Mr. Scratch n'est pas Satan. Nous sommes, lui et moi, de simples humains. Immortels mais humains. Notre patrie est une planète qui ressemble beaucoup à la Terre. Une planète du système que vos astronomes appellent le système de Sirius, l'Etoile du Chien.

» J'ai créé Mr. Scratch en toute connaissance de cause car, à l'époque, je croyais pouvoir lui inculquer des correctifs : une éducation adéquate, une connaissance exhaustive des ressorts psychologiques devaient lui permettre, du moins le croyais-je, de se corriger lui-même. Mais les choses ne se sont pas passées comme je l'espérais. »

— « Savait-il ce que vous lui aviez fait ? »

Joe acquiesça du chef.

— « J'ai eu la naïveté de penser que la science l'aiderait. Les assises de sa structure mentale ont été arbitrairement façonnées et je me figurais qu'elles pourraient être tout aussi arbitrairement remaniées. Lorsque je me suis rendu compte de mon erreur et que je m'apprêtais à prendre les mesures nécessaires pour la réparer, il a percé mes intentions à jour et s'est enfui. Je me suis lancé à sa poursuite mais, ayant perdu sa trace, il m'a fallu fouiller les mondes les uns après les autres. Enfin, il y a un an, je suis arrivé sur Terre et j'ai immédiatement compris que je touchais au but. Je n'ai pas mis longtemps à m'apercevoir que l'histoire de la Terre est loin d'être normale. Mais comment arriver jusqu'à lui ? Il ne me fallut guère de temps pour le dépister et circonscrire mes recherches à Chicago où je découvris qu'il utilisait une boîte postale comme contact. Mais pour le mettre hors d'état de nuire, il était impératif de ne pas éveiller ses soupçons. Lorsque nous avons fait connaissance, vous et moi, et que vous m'avez dit avoir un fils de moins d'un an, j'ai jeté mon dévolu sur vous pour établir la liaison avec Scratch : je ne pouvais faire de meilleur choix. Vous savez le reste. »

— « Mais le sauvetage de ma femme ? Les quinze cents dollars que j'ai gagnés ? Et le portefeuille avec le billet de dix dollars ? »

Joe émit un petit rire.

— « Votre femme n'a pas eu d'accident. Elle a simplement été dopée ou hypnotisée. Un complice de Scratch a foncé sur elle avec son camion et a freiné au moment où, essayant de l'éviter, elle a perdu l'équilibre. A l'hôpital, quelqu'un a, d'une façon ou d'une autre, substitué une vieille radio prise après un véritable accident à la sienne. A votre arrivée, on a

procédé à une nouvelle radiographie. Anthentique, cette fois. Votre pari ? La course était truquée. Et le portefeuille, c'était un compère qui l'avait placé dans les lavabos du restaurant. »

— « Quand même, cette envie soudaine qui m'a pris, justement, d'aller aux lavabos ? »

— « Coup classique à la portée du premier prestidigitateur un peu expérimenté ! Simple phénomène d'hypnotisme... Dans votre cas, je suppose d'ailleurs que Scratch a agi par suggestion télépathique. Il avait tout organisé pour vous convaincre que vous aviez signé un pacte avec le Diable : aussi, quand, devenu un meurtrier, votre fils aurait été exécuté, vous auriez été persuadé que sa mort était la conséquence d'un choix délibéré de votre part. Alors, si vous ne vous étiez pas suicidé, vous vous seriez mentalement désintégré sous l'effet d'un intolérable complexe de culpabilité pour la plus grande joie de Scratch qui se serait délecté en s'offrant une petite vengeance symbolique. Une vengeance en réalité dirigée contre moi. Depuis des siècles, il torture ainsi les gens à qui il fait subir les affres qu'il aimerait que je subisse moi-même.

» Il va être content. Tout à l'heure, au restaurant, il n'a pas eu le temps de réfléchir et quand cet homme m'a empêché de le détruire, il a pris la fuite. Maintenant, il sait que je suis ici, chez vous. Il va venir parce qu'il sait que je suis contraint de le tuer. Il est incurable désormais. Il va venir, acceptant volontairement que je l'abatte parce qu'il sait... il sait que je n'ai pas d'autre solution et que toute l'éternité — car je suis incapable de mourir — je porterai ce poids : l'assassinat de mon propre enfant. »

Une larme glissa le long de la joue de Joe.

« Comprenez-vous, maintenant ? Voyez-vous ce qui s'est passé — et pourquoi il fallait que les choses se passent ainsi ? »

Il sortit de sa poche le tube noir et brillant.

« Ecartez-vous, Bill, » murmura-t-il. « Il est derrière la porte. Il va entrer d'une seconde à l'autre. »

Bill, étonné, fit un saut de côté et fixa des yeux écarquillés sur le bouton. Seul le tic-tac affairé de la pendule rompait le silence de mort qui régnait.

Lentement, le bouton chromé tourna.

Et, pour la première fois de son existence, Bill Nealy s'évanouit. Quand il revint à lui, il était seul mais une faible odeur de chair carbonisée, mêlée à l'arôme hygiénique de l'acier fondu, lui chatouillait les narines. Paresseusement des lambeaux de fumée grise flottaient dans l'air.

(Traduit par Michel Deutsch.)



Notre conte ultra-bref

Veillons au salut du vampire

par BELEN

« *Je constate, avec amertume, qu'il ne reste plus que quelques gouttes de sang dans les artères de nos époques phtisiques.* »

(LAUTRÉAMONT).

IL se meurt, le vampire : sa pâleur se confond maintenant avec la couleur des marbres des tombeaux ; ses yeux, si fiévreusement beaux auparavant, sont presque éteints. Il se meurt, et nous ne pouvons rien pour le sauver.

Mieux aurait valu pour lui rester dans sa ville natale, au lieu de poursuivre la jeune étrangère qu'un jour il vit passer le long du cimetière. Il voulait son sang, ne voulait *que* son sang — je ne le blâme pas : qui d'entre nous n'a connu de pareilles hantises ? — et il la suivit à travers terres et océans, comme notre ancêtre à tous, l'oncle Nosf, l'avait déjà fait une fois. Que ne se souvint-il de la triste fin de Nosf, victime lui aussi d'un caprice couleur de coup de foudre !

Maintenant, hélas ! les lamentations ne sont d'aucun secours.

Comme si c'était hier, je le vois arriver au siège du S. A. V. E. (1), son cercueil sous le bras. Nous fîmes l'impossible pour lui octroyer un joli caveau sans soleil et le quartier riche en sang, parce que riche, où habitait la belle femme qui hantait ses rêves diurnes. Il sut la trouver, la séduire, prendre sa nourriture.

Cela aurait dû le combler. Mais, à notre grand étonnement, il dépérissait à vue d'œil. Le Syndicat lui fournit alors ses réserves les plus protéinées. Il n'y avait rien à faire : il languissait chaque jour davantage, inexplicablement.

Nos plus compétents médecins sortirent de leur tombeau pour examiner son cas, et nous comprîmes par leur rapport que notre hôte succomberait inéluctablement dans une fin atroce. Ou par inanition. (La seule créature recensée par nos soins qui aurait pu le sauver vient de mourir il y a quelques jours, d'une congestion, faute de la saignée à laquelle elle était accoutumée. Il s'agissait du vieux châtelain de la ville natale de notre cher malade ; le seul, l'unique exemplaire valable !)

Nos infirmiers du Cercle Rouge parcourent depuis lors villes et cimetières à la recherche d'un autre spécimen, ou des renseignements le concernant. Mais je suis pessimiste ; et il se meurt, le vampire, victime d'un désir que nous ne pouvons plus lui permettre d'assouvir, incapables comme nous le sommes de lui fournir sa nourriture.

Triste destin. Mais comment aurait-il pu supposer — ayant toujours goûté le sang du châtelain, bourgeoisement, à heures fixes — qu'il courait un si fatal danger à suivre la carotide enjuponnée qu'un jour il vit passer le long du cimetière ? Comment aurait-il pu savoir alors qu'il appartenait au groupe sanguin numéro six, presque introuvable sur cette terre ? (2).

(1) *Syndicat d'Accueil des Vampires Etrangers.*

(2) *Il y aura certainement des « scientifiques » prêts à bondir. Je les entends : « Belen ne sait-elle pas que les affinités sanguines ne jouent que par transfusion ? » O ignorance ! Ont-ils connu tellement de vampires, comme moi j'en ai connu, pour percer leur vérité ? Dans notre monde de ténèbres les faits sont ainsi ordonnés. Si vous osez ne pas me croire, venez nous voir un de ces jours au cimetière, aux heures des repas de préférence.*

BANC D'ESSAI DES JEUNES AUTEURS

On nous a souvent demandé pourquoi nous ne présentions pas, dans « Fiction *», un banc d'essai des jeunes auteurs français. D'autant plus que nous avions été les premiers à employer cette formule, en* 1955, *dans «* Cellules Grises *», bulletin de l'ex-Club Mystère-Fiction.*

Voici aujourd'hui un premier banc d'essai, qui renoue avec cette tradition. Notre intention n'est pas de vous en offrir un chaque mois, mais de le faire de temps à autre. Pour ne pas accorder trop de place à cette rubrique, nous ne sélectionnerons que des textes très brefs.

Il est bien entendu qu'il s'agit là d'œuvres dues à des jeunes débutants, et qui n'auraient pas vu le jour dans le cadre normal de « Fiction *». Des jeunes de plus en plus nombreux tentent d'écrire de la S. F. ou du fantastique. C'est à titre d'encouragement que nous ouvrons à certains d'entre eux nos colonnes.*

Les Trucs

par GÉRARD GRIFFON

LUMIÈRES jaunes et pâlottes dans les déchirures, deux ombres sur le monticule d'acier tordu. Contrastes dans le champ de vision. Désolation et désolations, partout. Deux types, dont l'un agréablement difforme, cheminaient lentement. Lorsqu'ils entrèrent dans l'obscurité, réverbères dépassés, les chuchotements s'amplifièrent. Les pas semblaient se faire plus pressants dans l'ombre. Les poutrelles crispées les gênaient énormément. Fers enchevêtrés et boulons tintinnabulants. L'un des types se baissa : dans sa main, un Truc qui brillait. Il n'en fit qu'une bouchée. Mains cherchant sous les fers. Pieds marchant sur les souvenirs. De temps à autre, celui qui n'avait que trois jambes se baissait, grognant bêtement. Plus de Trucs qui brillaient. Ils avaient faim.

Marches et plaques rouillées et souvenirs brillants, ils avaient faim. Le tripède se baissa encore, bestial, il avait un Truc qu'il mit dans sa poche. L'autre émit un éclair et de ses quatorze pieds finement bottés, il chercha servilement le Truc dans la poche de son compagnon. « *Souvenir de la Tour Eiffel* », il lut dessus. Il le mâcha avec délices.

Des Machins, il en avait assez pour aujourd'hui, tandis que son estomac rayonnait d'aise.

Les sirènes

par MICHEL FRIEDMAN

L'ENNEMI attaqua Paris le premier jeudi du mois. Son calcul était simple. Une fois par mois, on procédait aux essais des sirènes. Cela se produisait à date et à heure fixes, de façon que nul ne s'en inquiète. C'était d'ailleurs une voix plus symbolique qu'utile, car son rôle dans la guerre moderne est négligeable.

L'ennemi attaqua donc le premier jeudi du mois, au moment précis où midi allait sonner et les sirènes aussi. Ce qui fait que l'alerte (car alerte il y eut) passa complètement inaperçue, que la voix des sirènes resta sans effet.

D'ailleurs cette ruse était parfaitement inutile. Les forces ennemies étaient bien supérieures en nombre et dotés d'un armement incomparablement plus puissant.

Elles ne risquaient donc rien ; la victoire leur était assurée. Mais elles procédèrent ainsi simplement par amour du travail bien fait.

La brute

par JEAN-LOUIS MONOD

IL avait de la peine à dissimuler son corps massif derrière le tronc d'arbre contre lequel il s'appuyait. Sa grosse tête de brute oscilla et ses petits yeux mobiles brillèrent soudain. Une lueur méchante jaillit de ses prunelles. Au tournant du chemin, un jeune homme venait d'apparaître, avançant lentement, insouciant. Jules le regardait fixement et ses muscles se tendirent. Il eut de la peine à réprimer un grognement de rancœur et de fureur à la vue de cette silhouette mince, élancée, de cette démarche racée. Il serra les dents... Cette espèce de petit prétentieux, il n'avait jamais pu le blairer, vantard, content de lui et bêcheur avec ça... ce n'était pas un homme, un vrai, un dur, serait-il même capable de se défendre ? Il essayerait sûrement de s'échapper... il demanderait sans doute des explications avec son beau langage, tellement bien tortillé qu'on n'y pigeait rien. Il eut un haut-le-corps de dégoût, saisit son couteau et bondit sur lui lorsqu'il arriva à sa hauteur. Jules ne lui laissa pas le temps de s'expliquer, encore moins de fuir. Son couteau avait vite travaillé et le corps mutilé laissait voir les entrailles fumantes dans l'air frais du petit matin. A genoux près du corps, les mains rouges et gluantes de part et d'autre de celui-ci, la brute regardait fixement, déçue, les chairs béantes. Il n'était pas plus avancé qu'avant. Il avait toujours voulu savoir ce qu'il avait dans le ventre...

Vertige

par JACQUES ANCET

IL sort sur le balcon. Il y fait bon.

Lentement il s'accoude à la balustrade, tandis que son regard se met à errer sur la ville qui grouille au-dessous de lui.

Puis ses yeux se perdent dans le vide qui le sépare du sol.

Et toujours cette étrange sensation qui revient...

Et toujours ce même mot qui l'obsède : « *voler* »... Par ses propres moyens, sans le secours d'aucun appareil...

Les vieux traités qu'il a lus et relus sont formels :

« *La lévitation est possible par la seule force de la volonté.* »

D'ailleurs, cet instinct obscur qui le pousse maintenant à s'élancer dans le vide, n'est-il pas une preuve ?

Ou bien, n'est-ce pas simplement le vertige ?

Alors, doucement, irrésistiblement, il enjambe la balustrade...

Il reste un instant immobile sur le rebord de pierre du balcon...

Et...

Il vole !

Il a réussi !

Et dire qu'on l'a tant bafoué, qu'on s'est tant moqué de lui et de ses théories ! Quelle revanche, quel triomphe ! Il se sustente par la seule force de la volonté ! Et puis que lui importe maintenant l'opinion des autres ? Ne vaut-il pas mieux jouir du rare spectacle qui se déroule sous ses yeux ? Il vole, quelle ivresse !

Qu'elle est dérisoire et ridicule cette humanité qui se traîne à ses pieds...

Tiens ? Que se passe-t-il au bas de l'immeuble qu'il vient de quitter ? Pourquoi cet attroupement ?... Un camelot, sûrement.

Pauvres types !

Mais non...

C'est le corps d'un homme écrasé sur le trottoir !



NOTRE RÉFÉRENDUM 1960

Résultats du questionnaire de Février

74 % des lecteurs ayant répondu au référendum seraient prêts à payer plus cher un « **Fiction** » comportant plus de pages (beaucoup ajoutent : à condition que le prix ne dépasse pas 2 N F).

Le n° 75 a déplu à 11 % d'entre eux, plu à 64 %, plu moyennement à 25 %.

Les nouvelles préférées ont été, dans l'ordre : « **Aux Produits Martiens** » de Howard Fast (citée dans 21 % des réponses), « **Les marchands de sable** » de J. T. McIntosh (17 %), « **Les frontières de la nuit** » de Bertram Chandler (15 %), « **Le jardin du diable** » de Robert Arthur (13 %).

Nouvelles aimées le moins : « **La vraie chose à faire** » de Henry James (18 %), « **Prudence et célérité** » de Lincoln Paine (12 %), « **Les Communicateurs** » d'Edward Aarons (10 %), « **Retour aux origines** » de Gérard Klein (10 %).

Auteurs réclamés : J. T. McIntosh (dans 30 % des réponses), Pierre Versins (21 %), Thomas Owen (20 %) et Gérard Klein (19 %).

La formule d'un conte ultra-bref dans chaque numéro est accueillie favorablement : 75 % de « pour ».

57 % des lecteurs nous ayant répondu ont été satisfaits de la répartition S. F.-fantastique dans ce numéro, 8 % l'ont été à demi, 35 % ne l'ont pas été. Parmi ces derniers, deux tiers ont jugé trop important le fantastique, et un tiers la science-fiction.

Toutes les rubriques citées dans le questionnaire plaisent : 88 % des réponses ont été favorables à la chronique scientifique sur la gravitation, 82 % à la Tribune Libre, 89 % à la rubrique « **Aux frontières du possible** ».

Le dessin de couverture de Forest sur « **Le manteau bleu** » remporte 70 % de suffrages favorables, et la couleur qui l'accompagnait 72 %. Quant à la formule du dessin sur toute la surface de la couverture, 71 % des lecteurs l'apprécient (le reste étant en majeure partie composé d'indifférents, au nombre de 16 %).

Enfin, notre référendum est suivi avec attention par nos correspondants, car 92 % d'entre eux se déclarent disposés à continuer d'y répondre régulièrement durant plusieurs mois.

Nos commentaires

1° Le gros point de controverse reste le problème de la répartition du fantastique et de la science-fiction dans la revue. Nous vous proposons ce mois-ci de répondre à ce sujet à une question importante, qui engage de façon concrète notre orientation future (voir question n° 9 de notre questionnaire).

2° Le nom de J. T. McIntosh, bien que depuis longtemps absent de nos sommaires, est loin d'avoir été oublié par nos lecteurs (ceux-ci pourront d'ailleurs lire dans le présent numéro un nouveau récit de lui). Par ailleurs, comme le mois précédent, les auteurs de langue française font tous partie des auteurs les plus demandés, ce qui semble justifier la place que nous leur accordons.

3° Le dessin de couverture a été nettement mieux accueilli que celui du mois précédent, qui mettait l'accent sur la terreur et le morbide. Certains lui ont reproché cependant de n'être « pas assez fantastique » sur le plan visuel. Nous tirons de tout cela des enseignements pour l'avenir. En ce qui concerne l'extension du dessin sur toute la page de couverture, c'est là une formule que nous comptons utiliser de plus en plus souvent, puisqu'elle paraît plaire à une large majorité.

Et maintenant, la suite au prochain numéro.



Questionnaire de ce mois

1. Avez-vous aimé dans l'ensemble le présent numéro ? ....
2. Quelle a été votre nouvelle préférée ? ....
3. Celle que vous avez aimée le moins ? ....
4. Y a-t-il des auteurs de ce numéro que vous aimeriez lire plus souvent ? ....
5. Etes-vous favorable à la publication, de temps à autre, d'un banc d'essai des jeunes auteurs français (voir page 124) ?

   ....
6. Préféreriez-vous que nous publiions davantage de nouvelles humoristiques ? ....
7. Davantage de nouvelles psychologiques ? ....
8. Davantage de nouvelles scientifiques ? ....
9. Quels sont à votre avis les pourcentages idéals pour la répartition de la S. F. et du fantastique dans **« Fiction »** ?
   S. F. : .... % — Fantastique : .... %.
10. Appréciez-vous la revue des livres : **« Ici, on désintègre »** ?

    ....
11. Appréciez-vous la revue des films : **« L'écran à quatre dimensions »** ? ....
12. Etes-vous d'accord sur la place que nous accordons chaque mois aux articles, chroniques et rubriques en fin de numéro ?

    ....
13. L'illustration de couverture vous a-t-elle plu ce mois-ci ? .....
14. En avez-vous aimé la couleur ? ....
15. Cette formule d'illustration (montage à base de gravures) vous intéresse-t-elle, et souhaiteriez-vous la voir réutilisée de temps à autre ? ....
16. Avez-vous des observations et suggestions à formuler ?

    ....

    ....

NOM ET ADRESSE :

....

PROFESSION (facultatif) : ....

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par Jacques Bergier, Demètre Ioakimidis, Gérard Klein et Igor B. Maslowski.

LE LIVRE DU MOIS

LES EXPLOITS DU PROFESSEUR CHALLENGER, par **Conan Doyle** (Tome III des Œuvres Complètes, Laffont).

Avec Sherlock Holmes, le professeur Challenger est sans doute le plus inoubliable des héros créés par Sir Arthur Conan Doyle. Son caractère agressif et la haute opinion (justifiée, d'ailleurs) qu'il a de ses propres capacités, empêchent le lecteur d'éprouver le moindre ennui en parcourant les récits dont il est le protagoniste.

Contrairement à l'immortel détective, le professeur Challenger apparut principalement dans des récits assez longs : « *Cinq volumes en un* », affirme le couvre-livre de la présente édition ; cela n'est pas tout à fait exact, puisqu'il s'agit de trois romans et de deux courtes nouvelles. Ces deux dernières, placées à la fin du livre, se situent chronologiquement entre « *La ceinture empoisonnée* » et « *Au pays des brumes* » : Ted Malone, compagnon du professeur et habituel narrateur de ses exploits, perd en effet dans cet ultime roman son emploi de journaliste, qu'il a encore dans tous les autres récits du livre.

Celui-ci s'ouvre sur « *Le monde perdu* », qui fut primitivement publié en 1912, et qui demeure un des grands classiques de la science-fiction : le thème d'un monde préhistorique s'étant conservé jusqu'à notre époque a rarement été traité de façon aussi parfaitement captivante. C'est dans ce roman que Ted Malone, reporter et international de rugby, fait la connaissance du redoutable professeur Challenger, de son acide collègue Summerlee et de Lord John Roxton, qu'il retrouvera ultérieurement. Le récit est conduit de main de maître, avec un dosage d'action, de « suspense » et d'humour que l'auteur lui-même a rarement su retrouver par la suite.

Dans « *La ceinture empoisonnée* » (1913), Challenger découvre que la Terre va s'enfoncer dans une zone d'éther toxique. Prévoyant qu'il en résultera la fin de toute vie sur la planète, il prend des dispositions pour se mettre à l'abri et observer le phénomène avec ses trois anciens compagnons. Ici encore, le métier de Conan Doyle se manifeste brillamment, en particulier dans l'effet de chute du dernier chapitre (1).

« *Au pays des brumes* » (1925) n'est pas de la même qualité. Ce roman est en fait un exposé des doctrines spiritualistes et des sciences occultes qui occupèrent Conan Doyle vers la fin de sa vie (des notes données en appendice rattachent les événements du récit à des faits que l'auteur considérait comme réels). Le lecteur n'y trouve pas pleinement son compte, et une des raisons de cette insatisfaction est que Challenger se trouve relégué au second plan. C'est en effet Malone qui fait ici figure de héros, en compagnie d'Enid Challenger, la fille du professeur, dont nulle mention n'est faite dans les autres récits. Les deux jeunes gens assistent à un

(1) Dans les traductions françaises publiées précédemment, ce roman avait été intitulé « *Le ciel empoisonné* ».

choix varié d'apparitions, matérialisations et phénomènes de lévitation, ainsi qu'à quelques dialogues entre vivants et morts. Conan Doyle se montre ici tellement soucieux de convaincre son lecteur qu'il en oublie de l'intéresser. La narration est en effet languissante, surtout si on la compare à celle des deux autres romans : lors d'une réunion contradictoire, Challenger affronte un adepte du spiritisme ; lorsqu'on rapproche ce passage d'un chapitre du « *Monde perdu* » (1), dans lequel le redoutable professeur a également l'occasion de défendre ses idées en public, on est frappé du manque de conviction et de l'impression terne que dégage le récit dans « *Au pays des brumes* ».

Les deux nouvelles sont cependant beaucoup plus intéressantes. Dans « *La machine à désintégrer* », Challenger rencontre l'inventeur d'un tel appareil ; apprenant que ce dernier risque d'être vendu à une nation hostile à l'Angleterre, le professeur sauve son pays au moyen d'une solution simple et efficace — sinon parfaitement élégante.

« *Quand la terre hurla* », enfin, est bâti sur une idée parfaitement délirante (Challenger démontre que notre planète est en réalité un colossal oursin flottant dans l'éther) ; Conan Doyle se tire d'affaire en menant à nouveau sa narration avec une verve superbe.

Grâce à l'incomparable professeur, et à la vie que Conan Doyle a su mettre dans l'action, ces récits se lisent avec beaucoup d'agrément (à l'exception de « *Au pays des brumes* », pour les raisons indiquées plus haut ; mais même ce roman présente quelque intérêt, ne serait-ce que celui de la curiosité). En outre, ce volume a le mérite de réunir tous les récits dans lesquels son héros apparaît, et répétons-le, l'un d'entre eux (« *Le monde perdu* ») fait véritablement figure de chef-d'œuvre. Pour ces diverses raisons, ce livre est indispensable à tout amateur de science-fiction soucieux de constituer sa bibliothèque rationnellement.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

(1) Chapitre V du « *Monde perdu* » et chapitre XIII de « *Au pays des brumes* ».

SCIENCE-FICTION

RAVAGE, par **René Barjavel** (« Le Livre de Poche »).

Voici donc réédité, dans la collection du « *Livre de Poche* », le plus ancien roman de René Barjavel, paru primitivement en 1943. La publication dans cette série économique constitue une sorte de consécration, que l'auteur de « *Ravage* » a amplement méritée, et dont seul Vercors, avec ses « *Animaux dénaturés* », avait bénéficié précédemment dans le domaine de la science-fiction française. Formons donc le vœu que cette parution révèle le nom de Barjavel à un grand nombre de lecteurs, et qu'elle leur donne envie de connaître également les autres œuvres du doyen de la science-fiction française contemporaine.

L'intrigue du roman est simple : un beau jour de juin 2052, l'électricité — telle du moins que nous la connaissons — disparaît d'un coup, sans laisser de traces. S'agit-il de quelque transformation soudaine dans la nature des électrons, de la fin de ses manifestations seulement, ou d'autre chose encore ? Le lecteur ne l'apprend pas. Ce qu'il voit, en revanche, c'est la désorganisation brusque, puis la destruction de la civilisation telle que nous la connaissons, et qui est fondée sur l'utilisation de l'énergie électrique. Il accompagne ensuite un groupe de Français dans le voyage qu'ils effectuent de Paris à la vallée du Rhône, et assiste enfin à l'édification d'une société nouvelle ; dans celle-ci, toute trace de l'ancienne civilisation sera sévèrement proscrite, ainsi que tout emploi de la science et de la technique.

L'évocation du monde de 2052 est faite avec beaucoup d'esprit — et aussi avec cette ironie mordante que connaissent tous ceux qui ont lu « *Le diable l'emporte* ». En particulier, le paragraphe consacré au Sacré-Cœur, « *ce spécimen si remarquable de l'architecture du début du* XXe *siècle, chef-d'œuvre d'originalité et de bon goût*... (qui) *paraissait d'autant plus beau que les brumes le dissimulaient davantage* », est un excellent exemple de l'humour sarcastique de René Barjavel. Cependant, lorsque son petit groupe de héros s'est rassemblé, et qu'il a évalué l'étendue du désastre, le ton de l'auteur devient plus grave. Il décrit la bestialité qui gagne les citadins, leur désarroi devant l'incendie qui consume Paris, avec une amertume mélancolique, qui prend des résonances dramatiques lorsque le voyage commence. Il est difficile de ne pas éprouver quelque compassion devant les personnages du récit, tant leurs souffrances sont évoquées de façon réaliste. Et l'apaisement final — malgré la tragédie qui coûte la vie au chef du petit groupe — traduit l'espoir que l'auteur place en un Recommencement évitant les erreurs du passé...

Comme il devait le faire par la suite dans « *Le diable l'emporte* », René Barjavel accumule les trouvailles de science-fiction pure dans son tableau de Paris au XXIe siècle. Il y a aussi, dans ce roman, une idée extraordinaire, qui relève en même temps de la science-fiction et du fantastique : c'est la scène au cours de laquelle les voyageurs rencontrent les fous dont l'énergie psychique a été multipliée par une expérience malencontreuse ; le passage au cours duquel ils sont en face de l'aliéné qui se croit Jésus-Christ, avant d'entrevoir celui qui s'imagine être la Mort, font regretter que Barjavel ait abandonné le fantastique.

Le lecteur est donc irrésistiblement entraîné par ce récit, successivement mordant, tragique et serein. Cependant, une fois le livre refermé, une question lui vient à l'esprit : l'auteur n'a-t-il pas, en quelque sorte, triché avec ses personnages ? En effet, pour mieux montrer ensuite la chute de cette civilisation du XXIe siècle, il l'a dépeinte pratiquement parfaite — au point de vue scientifique — tellement parfaite que, pour la détruire, il lui a fallu faire appel au surnaturel (cette mystérieuse disparition de l'électricité ne peut en effet être expliquée autrement). N'y a-t-il pas là un certain abus à l'égard de nos pauvres descendants que René Barjavel met en scène ? L'auteur ne pipe-t-il pas les dés avec lesquels il les fait jouer ? Bien que ces Terriens de l'an 2052 ne soient pas particulièrement sympathiques dans l'ensemble, le lecteur éprouve quelques regrets pour eux, puisqu'ils sont les victimes d'une catastrophe dont l'explication ne peut être donnée par aucun phénomène naturel.

Ce Paris, tel que nous le montrent les pages initiales de « *Ravage* », est en somme une utopie heureuse ; et il est bien connu que de tels cadres ne donnent pas de bons romans de science-fiction (à une remarquable exception près: « *Beyond this horizon* » (1), de Robert Heinlein). On eût souhaité que cette civilisation de 2052 fût un peu moins parfaite, et que les hommes contribuassent quelque peu à sa chute.

Mais le lecteur ne se livre à ces réflexions qu'après avoir terminé le livre. Auparavant, il s'attache à l'action, il s'associe aux difficultés du petit groupe, il en vient à souhaiter que le courage et la ténacité des voyageurs trouvent quelque récompense : c'est là le principal, en vérité, car c'est à cela que se mesure la réussite de l'auteur.

D. I.

•

LA NEBULEUSE D'ANDROMEDE, par **Ivan Efremov** (Editions de Moscou, diffusé en français par l'Agence Littéraire et Artistique Parisienne) (2).

---

(1) « *L'enfant de la science* » (Rayon Fantastique »).

(2) Dépositaire principal : Librairie du Globe, 21, rue des Carmes, Paris-V.

Le roman d'Ivan Efremov, qui a connu en U. R. S. S. un très grand succès, est de loin le meilleur exemple de science-fiction soviétique qu'il nous ait été donné jusqu'à présent de lire. Par l'originalité de ses thèmes autant que par l'ampleur de ses vues, il constitue une œuvre importante dont l'auteur peut prétendre rivaliser dans le genre avec les écrivains occidentaux.

La société que décrit Efremov se situe dans un avenir assez lointain. Quoiqu'il y ait peu de références politiques, il apparaît clairement, au cours de l'action, que la phase terminale du communisme est réalisée : une sorte de bonheur utopique règne sur le monde, bonheur qui ne va d'ailleurs pas sans laisser aux humains leurs problèmes personnels.

Cette société a pris des contacts avec d'autres espèces qui vivent sous d'autres soleils. Le roman conte une exploration, et les tentatives presque folles d'un physicien pour établir entre les planètes des moyens de communication plus rapides que les navires interstellaires. L'action est assez remarquablement menée, les personnages relativement fouillés. Mais il y a surtout une sorte de dimension épique à laquelle il est impossible de rester insensible. Efremov, manifestement, croit à l'avenir, à la conquête de l'espace, au développement de la science, à la découverte d'autres espèces, hostiles ou bienveillantes. Il écrit de la science-fiction dans toute l'acception du terme.

Cela dit, bien des détails frappent le lecteur occidental : le côté fortement boy-scout des personnages et de leur société, qui nuit au réalisme et que viennent accuser un certain nombre de clichés non seulement littéraires mais intellectuels. Ou encore la notion de rareté. Il est assez étonnant de trouver dans un roman somme toute assez fidèle à l'idéologie marxiste (encore qu'il ne s'agisse jamais d'un ouvrage de propagande) un tel souci du rendement, de l'économie ; les personnages semblent passer une bonne partie de leur temps à calculer ce que coûteront leurs expériences et quels sacrifices il faudra faire pour les mener à bien. Un tel souci a une signification bien précise dans le contexte oriental. Mais il est intéressant de noter qu'Efremov, qui est paléontologiste et non économiste, a projeté dans l'avenir les préoccupations de son époque sans avoir l'air d'imaginer un instant qu'une économie puissante et évoluée, celle-là même que l'U. R. S. S. aura selon toutes vraisemblances dans peu d'années, est capable d'infiniment plus de souplesse qu'il ne lui en accorde.

Un trait intéressant par contre est le « mondialisme » de ce roman. Ses héros sont choisis dans toutes les races et à peu près tous les peuples du globe. L'exclusive n'est jetée contre personne, sauf contre ceux qui commettent des crimes contre la société. L'unité de la planète est pleinement réalisée.

Il y a donc au total dans le livre un singulier mélange d'utopie contrôlée, voulue, et de rêve beaucoup plus audacieux.

Sur le plan littéraire, la technique nous a paru un peu plus avancée que dans la plupart des romans soviétiques de niveau équivalent. L'exposition demeure assez statique, le ton volontiers didactique. Il y a des longueurs, des redites, une exploitation maladroite de situations intéressantes, mais aussi un grand souffle.

Il est vrai que la traduction faite à Moscou dessert quelque peu le roman. Elle est honnête, on la sent consciencieuse, mais elle est lourde, parfois inexacte ou obscure. Le livre d'Efremov aurait gagné à être adapté et notablement allégé. Mais même en sa forme actuelle, il devrait remporter un succès notable parmi les lecteurs français que les œuvres d'Obroutchev ou de Kazantzev, lourdes et souvent décousues, ont quelque peu rebutés.

GÉRARD KLEIN.

L'HYPERBOLOIDE DE L'INGENIEUR GARINE, par **Alexei Tolstoï** (Editions de Moscou).

Quoique Efremov ne soit pas écrivain de son métier, il a fait un bon livre. Je n'en dirai pas autant d'Alexei Tolstoï, homme de talent, mais dont « *L'hyperboloïde de l'ingénieur Garine* » n'aurait jamais dû être publié en français. J'avais gardé un excellent souvenir d' « *Aelita ou le déclin de Mars* », un livre assez pesant mais plein de poésie. Il n'est resté que le poids dans « *L'hyperboloïde* ». Il y a bien entendu quelques idées scientifiques qui ne sont pas négligeables. Mais cette histoire mal ficelée, ce portrait incroyable du monde occidental, ce visage grotesque au-delà de toute caricature de Paris, ce thème proprement rocambolesque du savant qui veut s'approprier l'empire de la Terre grâce à son invention, sont excessivement lassants. Le pire de l'affaire est que l'auteur de ce roman n'est très probablement pas de mauvaise foi ; qu'il se fait du monde occidental des années vingt à vingt-cinq une image tout aussi délirante que celle que pouvait avoir de la Russie vers la même époque le petit bourgeois français, imaginant des hordes échevelées, un foulard rouge autour du cou et un couteau entre les dents, prêtes à surgir de l'Est.

Il est vrai que ce livre n'est pas récent, qu'il a terriblement vieilli. Au point que les Editions de Moscou ont cru bon de le publier (à la différence du livre d'Efremov) dans une collection pour la jeunesse, à laquelle Alexei Tolstoï ne l'avait pas spécialement destiné, bien au contraire. Il suffit de le lire pour s'en apercevoir. Car il décrit ces turpitudes que les critiques soviétiques reprochent d'habitude aux romanciers occidentaux d'imaginer avec complaisance. Il le fait, bien entendu, dans l'intention de les condamner, mais les romanciers occidentaux se donnent généralement le même alibi. La publication de ce livre en français a été une erreur. Le fait de l'avoir publié dans une collection destinée à « l'enfance et à l'adolescence » est indiscutablement une faute. Des erreurs de ce genre risquent de perpétuer sur le terrain culturel une pénible incompréhension — pour reprendre la substance, sinon les termes, de nombreux discours de hautes personnalités soviétiques.

G. K.

•

L'AVENTURE ALPHEENNE, par **Serge Martel** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Dans ce roman, tout comme dans « *L'adieu aux astres* », Serge Martel reprend un thème éprouvé qu'il s'efforce de corser d'une sauce sentant plus ou moins la science-fiction. Cette fois, c'est la Recherche du Grand Fils Disparu qu'il entreprend de nous conter. Manifestement, Serge Martel s'est proposé de décrire des personnages « réels, bien humains ». Il nous offre donc : le Père, ancien pilote, volontaire, décidé et peu loquace ; la Mère, rondelette, pleine de bonté et d'amour pour les siens ; les Jumeaux, s'accordant invariablement ; la Fille Aînée et son Amoureux ; la Fille Cadette, vive et délurée ; le Grand-père, enfin, qui bricole et que nul ne prend au sérieux — bref, une galerie de personnages dont l'originalité ne peut manquer de frapper le lecteur... Le Fils Aîné a disparu sur Alpha III (une des planètes gravitant autour d'Alpha du Centaure, colonisée par les Terriens depuis plusieurs siècles), deux ans avant que le roman ne commence, c'est-à-dire deux ans avant que le reste de la Famille ne parte à sa recherche. Et c'est évidemment cette recherche qui constitue « *L'aventure alphéenne* ».

L'auteur renseigne rapidement le lecteur sur le sort du Fils Aîné : il est gardé prisonnier dans une ville souterraine qu'a édifiée un Grand Personnage Ambitieux alphéen, rêvant d'un pouvoir absolu. Dans cette ville souterraine est emmagasinée une quantité considérable d'un métal indispensable à l'économie terrienne.

Les membres de la Famille ne tardent pas trop, eux non plus, à apprendre où se trouve celui qu'ils recherchent : un Espion, à la solde du Grand Personnage Ambitieux, se laisse obligeamment capturer, et ne fait pas de grandes difficultés pour indiquer l'emplacement de la ville souterraine.

Il est utile, à ce point, de savoir que le Grand Personnage Ambitieux possède une Fille, que cette Fille aime le Fils Aîné et que, obéissant à une impulsion irraisonnée, elle arrête passagèrement le dispositif de défense qui protège l'accès à la ville souterraine. Comme par hasard, c'est précisément à cet instant que les membres de la Famille franchissent l'entrée de la citadelle. La fin du livre raconte la lutte de la Famille contre le Grand Personnage Ambitieux et ses acolytes, lesquels finissent évidemment par avoir le dessous. Cependant le Fils Aîné préfère rester sur Alpha III avec son amie ; et, au total, cette « *Aventure alphéenne* » n'a rien rapporté à la Famille.

Au lecteur non plus, d'ailleurs. Il est ahurissant de penser qu'un roman à l'intrigue aussi faible se trouve dans la même collection que « *L'univers en folie* », « *Chaîne autour du soleil* », « *Fondation* », « *A la poursuite des Slans* » et « *A l'aube des ténèbres* ». En plus de la minceur de l'argument, la lecture de « *L'aventure alphéenne* » est rendue pénible par plusieurs autres défauts : un récit qui veut être « attachant », et qui ne réussit qu'à être pesant ; des dialogues d'une platitude effarante ; et, enfin, des invraisemblances.

On peut passer sur le bricoleur de génie qu'est le Grand-Père, encore que son ingéniosité paraisse difficilement croyable : dans le hangar du jardin (sic), il a fabriqué un « transformateur » (re-sic) qui permet, sans aucune dépense supplémentaire d'énergie, de quadrupler la vitesse d'un astronef ! On ne peut pas passer en revanche sur les niaiseries qui ont trait à la ville souterraine. En voici quelques exemples. Cette ville comprend douze étages superposés (p. 174) ; les dimensions des plus grands de ceux-ci dépassent un kilomètre et demi de côté (p. 157). Or, le Grand Personnage Ambitieux a su amener le matériel nécessité par sa construction à un lieu distant de mille kilomètres de toute agglomération (p. 147), alors que les coins les plus reculés de la planète sont prospectés (p. 160). Malgré les dix mille partisans du Grand Personnage (p. 113), malgré les dix années d'efforts nécessitées par l'édification (p. 112), aucune information sur cette ville souterraine n'est parvenue jusqu'à la population. Et lorsque le Père découvre ce que le lecteur moyen a deviné une bonne centaine de pages plus tôt (à savoir, que le Grand Personnage Ambitieux est en fait un Haut Dignitaire d'Alpha III) une nouvelle invraisemblance vient s'ajouter aux autres : nous avons vu que le Haut Dignitaire passe une grande partie de son temps dans sa ville souterraine ; comment admettre qu'un homme dans sa situation puisse disparaître si fréquemment de son poste officiel sans susciter le moindre soupçon dans son entourage ?

Les aventures d'une famille dans l'ère interplanétaire avaient déjà été plus d'une fois racontées. Ceux qui ont lu notamment « *The rolling Stones* » ne risquent vraisemblablement pas d'oublier ce roman de Robert Heinlein au profit de « *L'aventure alphéenne* ».

La couverture de l'ouvrage, due à Jean-Claude Forest, est — de loin — ce que le livre offre de plus intéressant. Souhaitons cependant à ce jeune dessinateur de pouvoir associer son talent, dont les lecteurs de « *Fiction* » ont eu l'occasion de juger, à des textes plus valables que celui-ci.

Le présent roman a du moins le mérite de démontrer l'inconvénient qu'il y avait à attribuer le Prix Jules Verne 1958 à « *L'adieu aux astres* » : cette distinction a encouragé l'auteur à récidiver.

D. I.

•

LA TROISIEME RACE (The war of two worlds), par **Poul Anderson** (Fleuve Noir).

De 2022 à 2042, une guerre effroyable opposa les habitants de la Terre à ceux de Mars ; ces derniers, bien que vainqueurs, se trouvèrent, à la fin des hostilités, dans un état à peu près aussi pitoyable que celui de leurs anciens ennemis — et c'est là que commence le roman de Poul Anderson.

David Arnfeld, ancien officier dans les Forces des Nations Unies, et Regelin dzu Coruthan, sevni des troupes martiennes d'occupation, comparant leurs souvenirs, découvrent que la guerre n'a été qu'une succession d'erreurs meurtrières, commises par les deux camps, et que de multiples occasions de terminer les hostilités ont été gâchées. De là à penser qu'une telle fatalité cache en fait la volonté sinistre d'une autre race, il n'y a qu'un pas. Les deux anciens ennemis le franchissent, et obtiennent bientôt la preuve de leur conviction. La découverte de cette troisième race forme un récit d'aventures qu'on lit avec plaisir, et la façon dont les héros se tirent, à la fin, d'une situation désespérée, constitue la solution intelligente d'un problème adroitement posé.

Ce roman ne compte pas au nombre des réussites les plus mémorables de son auteur ; il cherche principalement à distraire le lecteur. Cependant, Poul Anderson parvient, par petites touches, à brosser un décor réaliste d'une Terre dévastée par vingt ans de lutte ; et les facultés de la mystérieuse troisième race jouent un rôle dans le dénouement. En revanche, la personnalité du narrateur, David Arnfeld, ne paraît pas posséder beaucoup de relief ; celle de son compagnon martien, par comparaison, ressort du récit avec une netteté plus grande.

La couverture de ce livre est un démarquage de celle qui orne l'édition américaine (Ace Book n° D-335), et la traduction-adaptation, par B.-R. Bruss, est acceptable.

« *La troisième race* » ne fera aucunement date dans l'histoire de la science-fiction ; ce roman constitue cependant un excellent exemple de ce que peut être un bon récit d'aventures. dans lequel l'anticipation fournit non seulement le cadre, mais encore la clé du dénouement.

D. I.

•

SURVIE, par **Peter Randa** (Fleuve Noir).

L'histoire de deux condamnés à mort, un médecin et un mauvais garçon, que le gouvernement décide de grâcier, à condition qu'ils acceptent d'être déportés sur Vénus pour tenter de s'y « acclimater ». La planète possède déjà une petite colonie française, mais celle-ci vit sous un dôme, et les deux hommes, eux, devront vivre à l'air libre, après une piqûre qui modifiera leur métabolisme. Une fois sur Vénus, le Dr. Bertier et Ariézi se font enlever par les indigènes (il y en avait, mais les habitants du dôme l'ignoraient) et, après mille et une péripéties, finissent par trouver le bonheur.

Si le début du roman est d'une inspiration assez intéressante, la suite, elle, est un *opéra de l'espace* au sens le plus littéral du terme, une suite d'aventures qui font songer à quelque « *Tarzan* » sidéral. Le livre est raconté de façon vivante, mais s'adresse avant tout à la grande masse. Les gourmets, eux, feront la fine bouche.

Igor B. MASLOWSKI.

•

LE PERIL DES HOMMES, par **M. A. Rayjean** (Fleuve Noir).

Le thème de ce roman est la menace d'extinction de la race humaine, les femmes ne donnant plus naissance qu'à des garçons. La catastrophe semble sur le point d'aboutir quand un groupe de savants, s'étant fait enlever par des représentants d'une lointaine galaxie, trouve enfin le moyen de tout sauver.

Le livre de Rayjean n'est pas de la

grande S.-F., mais dans la catégorie *space opera,* il peut prétendre à une place assez honorable. On n'y s'ennuie jamais et l'on est constamment intéressé par la progression de l'action. Dirai-je même qu'il pourrait peut-être trouver grâce aux yeux de quelques « difficiles » ? Ce n'est point exclu.

I. B. M.

•

PIEGE DANS L'ESPACE, par **Jimmy Guieu** (Fleuve Noir).

L'histoire d'une croisière de l'avenir, une croisière inter-galactique comme il se doit, mais croisière mouvementée, puisque ses participants sont faits prisonniers par des pirates du vide, transférés sur une planète inconnue, sauvés par les occupants de celle-ci et ramenés chez eux, tout cela pour s'apercevoir que... Mais, je ne puis vous en dire davantage, car cet ouvrage est aussi un roman de *suspense.*

Quels que soient les sujets de ses livres, Guieu reste fidèle à une de ses thèses favorites : il y aura toujours dans l'Univers des êtres au caractère généreux qui prendront la défense du plus faible (ici l'Homme) contre les entreprises des Puissances du Mal.

I. B. M.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

ALCHIMIE ET MEDECINE, par **Alexander von Bernus** (Editions Dangles, 38, rue de Moscou, Paris).

Alexander von Bernus est un des personnages les plus étonnants de notre époque. Né le 6 février 1880 à Lindau, au bord du lac de Constance, von Bernus appartient à une vieille famille patricienne de Francfort, d'origine dauphinoise, dont les ancêtres ont quitté la France au temps du roi Henri II. Après ses années d'enfance en Angleterre, il a passé toute sa jeunesse au château ancestral de Neuburg, près de Heidelberg, hanté par le souvenir des romantiques allemands, Brentano, Achim et Bettina. Von Bernus entre à l'armée aux dragons de la garde de Bade, pour quatre ans ; puis il étudie la philosophie et la littérature à Munich. Il prend une part importante au mouvement de la jeune littérature allemande à Munich, aux côtés notamment de Thomas Mann, Stefan George, Rainer Maria Rilke, Hermann Hesse, Stefan Zweig. Il crée un théâtre d'ombres et de marionnettes.

En 1912, il fait la connaissance de Rudolf Steiner, le fondateur de l'anthroposophie ; entre les deux hommes s'établit une amitié profonde qui a beaucoup influencé la pensée de von Bernus. Celui-ci décide alors de faire des études de médecine et de chimie qu'il termine en 1916, sans prendre toutefois la peine d'acquérir des diplômes, car il n'a jamais envisagé d'exercer ; ce qui l'intéresse seulement, c'est de pouvoir aller plus loin dans l'étude de l'alchimie, de progresser vers la mise au point de remèdes efficaces. C'est chose faite en 1921 ; il fonde alors le laboratoire Soluna qui prépare ces médicaments, connus et largement utilisés en Allemagne, mais ignorés en France.

Cependant, le portrait de von Bernus serait bien incomplet, si l'on négligeait son intense activité littéraire. Il a publié une cinquantaine de volumes de poésie, de contes et de nouvelles, notamment une sorte de « *Légende des Siècles* » ésotérique : « *Weltgesang* » (Le chant du monde), des pièces de théâtre, des jeux de mystères. Il est un traducteur consommé des poètes latins et anglais, Keats, Shelley, Blake en particulier. Considéré à juste titre comme l'un des plus grands poètes de langue allemande, il est membre de l'Académie allemande. Disons encore que certains de ses poè-

mes sont devenus des chansons populaires comme ce fut le cas pour ceux de Heine...

Son livre, admirablement traduit en français par Anne Forestier, est précédé d'une introduction de notre ami le docteur Henri Enwald, professeur à l'école d'anthropologie.

Il constitue le document le plus clair et le plus extraordinaire que l'on puisse trouver jusqu'à présent en français sur la véritable alchimie. Non pas sur la fabrication de l'or (que les lecteurs ne cherchent pas de recette), mais sur une tradition à la fois mystique et scientifique plus ancienne que toutes les civilisations connues. L'idée de l'alchimie considérée simplement comme une pré-chimie naïve ne peut plus être soutenue sérieusement, et pour quiconque veut s'intéresser au fond du problème, le livre de von Bernus constitue une source remarquable. Je ne lui fais qu'un seul reproche : pourquoi l'auteur éprouve-t-il le besoin de prendre la défense de l'astrologie ? Ne se rend-il pas compte du fait que ces remarques vont être exploitées à fond par les charlatans et les faiseurs d'horoscopes ?

Jacques BERGIER.

•

LES MURAILLES INVISIBLES, par **Jacques Bergier** (Del Duca).

Avec son nouveau livre, « *Les murailles invisibles* », Jacques Bergier continue de créer une nouvelle sorte de vulgarisation. Alors que les journalistes scientifiques en général se contentaient ou se contentent encore d'exposer au public des faits ou des théories souvent vieilles de plusieurs décennies, Bergier serre de près la réalité, prend parfois même, mais en prévenant son lecteur, juste ce qu'il faut d'avance sur l'actualité pour que les délais de publication ne donnent pas à son ouvrage une allure prématurément « démodée ». C'est un fait que la science progresse vite de nos jours, que le chemin qui sépare la découverte fondamentale de l'application se rétrécit sans cesse, et qu'il n'est plus possible d'attendre qu'un certain nombre d'intermédiaires intellectuels se soient interposés entre le travail souvent aride du savant et l'exposé destiné au grand public.

Le grand avantage des livres de Bergier est donc qu'ils sont fondés en général sur des travaux extrêmement récents. « *Les murailles invisibles* » ne fait pas exception à la règle. Les héros de ce livre sont les champs de force, électrique, magnétique, nucléaire, gravitationnel. C'est un fait que nos conceptions à propos des champs de force sont en pleine évolution et que les travaux tout récents du physicien français Charon vont peut-être à nouveau bouleverser les idées dominantes dans ce domaine.

Prenant ces champs un par un, Jacques Bergier s'attache à montrer comment ils semblent n'être pas fondamentalement différents de la matière, mais quelque chose comme une extension de la matière dans l'espace-temps, ou encore un intermédiaire entre la matière et l'énergie. L'ampleur du sujet a empêché Jacques Bergier de donner dans chaque cas toutes les explications que l'on aurait pu souhaiter. Il est vrai que son livre, qui est destiné à un très vaste public, se lit sans la moindre difficulté. Mais on peut regretter qu'il présente presque comme des résultats magiques, des applications d'effets scientifiques assurément surprenants, mais cependant bien rationnels. C'est évidemment la rançon de la brièveté et de la simplification.

L'originalité des faits et des théories présentés aussi bien que leur diversité étonne et attache. Jamais, sauf peut-être dans le domaine des applications, Jacques Bergier n'a pourtant exprimé ses opinions personnelles : il s'en défend. Mais il a su jouer de sa grande érudition pour faire valoir les différents aspects et finalement l'unité de cette étude des champs qui devient l'un des chapitres les plus importants de la physique.

Il faut espérer qu'un jour Jacques Bergier pourra écrire un ouvrage plus fouillé, plus profond, mais tout aussi original, destiné à un public certes moins large mais plus exigeant que celui de l'honnête petite collection Del Duca. En attendant, ce livre relève du bon journalisme scientifique.

N. B. Jacques Bergier me permettra, je l'espère, de n'être absolument pas d'accord avec lui sur deux points qui n'ont du reste rien à voir avec la physique. Il s'agit tout d'abord de sa phrase concernant les philosophes modernes (page 27), qui n'est sans doute qu'une boutade mais qui est tout de même fort injuste. Injuste également le jugement porté sur Newton (page 90) et qui lui prête un esprit plus magique que scientifique.

Il y a au travers de ce livre quelques perles de ce genre qui n'empêchent certes pas de le lire avec plaisir, mais qui n'y ajoutent rien.

G. K.



Vu et lu...

LA S.-F. A L'AVANT-GARDE

La publication dans « *Fiction* » du récit controversé de Theodore Sturgeon : « *L'homme qui a perdu la mer* » (n° 74), a trouvé écho dans la presse littéraire, ce qui est une consécration malheureusement rare pour une nouvelle de science-fiction. Les hebdomadaires « *Arts* » et « *Les Nouvelles Littéraires* » y ont fait allusion. Dans « *Les Nouvelles Littéraires* », notamment, R.-M. Albérès soulignait la parenté qui existe, selon lui, entre l'histoire de Sturgeon et certaines recherches du « nouveau roman ». Il concluait ainsi sa critique du dernier roman d'Alain Robbe-Grillet, « *Dans le labyrinthe* » :

« *Tout le livre est un piège, un piège délicieux pour l'esprit. Combien l'idée est ingénieuse : retours en arrière dans le temps, examen de tous les « possibles », c'est un thème de « science-fiction ». Les amateurs de cette littérature spécialisée que l'on appelle « littérature de l'étrange » croiront retrouver l'invention, les procédés et même le style des meilleures nouvelles de la revue* « Fiction ». *Sans aller bien loin, je tombe, dans le numéro de janvier* 1960 *de cette revue, sur un bref récit de Theodore Sturgeon,* « L'homme qui a perdu la mer » : *un homme couché, agonisant, sur une plage déserte, un gamin qui tourne autour de lui et revient sans cesse. L'homme sait qu'avant de mourir, dans sa tête embrumée, il doit comprendre quelque chose, deviner où il est, car il l'a oublié... A part la conclusion (l'homme vient d'arriver sur Mars, le « gamin est un rêve »), c'est exactement le même thème que chez Robbe-Grillet.*

» *Continuons. Voici la première phrase du conte de Theodore Sturgeon : « Imagine que tu es un gosse, et que, par une nuit noire, tu cours avec un hélicoptère dans ta main, en disant très vite broûm-broûm-broûm... » Comme cela ressemble aux premières phrases des livres de Michel Butor... Avec, précisément, ce procédé si butorien qui consiste à appeler « tu » le personnage principal, pour éviter le « je » ou le « il » traditionnels, pour dépayser, pour identifier lecteur et héros... D'ailleurs, Michel Butor a eu dans* « Degrés » *la coquetterie d'indiquer lui-même ces affinités : tous les oncles-professeurs et les élèves-neveux de sa classe de seconde lisent la revue* « Fiction ».

» *Curieux rapprochement, mais pourquoi pas ? La « littérature de l'étrange », dans un décor de fantastique ou d'anticipation, crée un monde imaginaire impénétrable, et le « nouveau roman », sans quitter la réalité proprement humaine, veut être une lecture difficile de cette réalité, la présenter comme un problème de mots croisés.* »

LES SECRETS DES ILLUSIONNISTES

Sous le titre : « *Les illusionnistes et leurs secrets* » (Fayard), Michel Seldow a publié un ouvrage plaisant et joliment présenté. Ce livre, dont l'auteur est lui-même illusionniste, nous apprend de bien curieuses choses. C'est un véritable roman de la prestidigitation ; on y voit des prêtres manier la baguette magique en exerçant leur sacerdoce — et des illusionnistes envoyés par leur gouvernement dans des régions lointaines afin d'arrêter des révoltes ou pour établir le prestige commercial de leur patrie. On y rencontre des savants qui furent des magiciens et des magiciens qui furent des savants. On y voit aussi un escamoteur se suicider par amour à l'aide de la magie. On y voit encore des prestidigitateurs fasciner des rois et des poètes...

Michel Seldow a tenté d'évoquer toute l'histoire de l'illusionnisme depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et a voulu décrire les aspects les plus extraordinaires de la vie des grands magiciens modernes. Son livre se complète par la révélation des secrets d'une cinquantaine de tours, clairement expliqués, et qui permettront au profane de se montrer aux yeux de ses amis et connaissances aussi habile qu'un vieux routier de la magie blanche.

Les ravissantes illustrations de Ray Bret-Koch (au nombre de 200) ne sont pas un des moindres charmes de ce livre distrayant.

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

LE CAS ARNOLD

par F. HODA

Nous avons vu récemment deux films très différents de Jack Arnold : une aimable fantaisie en technicolor et un film de science-fiction de série B. C'est une occasion pour revenir sur ce réalisateur américain, que nos lecteurs connaissent suffisamment par le grand nombre d'anticipations cinématographiques qu'il a signées. Mais parlons d'abord de ses deux nouveaux films.

« *La souris qui rugissait* » (The mouse that roared) adapte à l'écran le roman de Leonard Wibberley dont il a été rendu compte en son temps ici-même (1). Rappelons en quelques mots l'argument : le Duché du Grand Fenwick, fondé au XVe siècle par un gentilhomme anglais, quoique situé dans les Alpes a gardé son caractère anglo-saxon. Il traverse à l'époque du récit une grave crise : une société californienne imite son vin, le « Pinot Grand Fenwick », diminuant ainsi ses possibilités d'exportation aux Etats-Unis. C'est la ruine pour le petit Etat. Le premier ministre a une idée astucieuse : déclarer la guerre aux Etats-Unis et la perdre sans verser une goutte de sang ; en effet, fait-il remarquer, les Etats-Unis aident à grand renfort de dollars les pays qu'ils ont battus ! L'armée du Grand-Duché, forte de ses vingt hommes en armure et munis d'arcs et de flèches, frête un cargo et arrive à New York, le jour d'une expérience d'alerte liée à la découverte de la nouvelle superbombe Q. Tous les habitants de la ville étant dans des abris souterrains, nos soldats n'ont aucun mal à débarquer et capturent malgré eux l'inventeur de la bombe Q, sa fille, un général et quelques policiers. Cette victoire inattendue crée les pires difficultés pour le petit Etat. Mais le gouvernement des Etats-Unis, pour récupérer l'arme et sortir d'une situation internationale embrouillée, demande la paix. Evidemment tout finira par s'arranger.

Il s'agit d'un film produit en Angleterre. Ces dernières années le cinéma britannique nous avait conduit de déception en déception, même dans ce domaine réservé de l'humour. Il est curieux de constater que l'appel à un réalisateur américain ait contribué à renverser la vapeur. Car ce film, s'il ne constitue pas un chef-d'œuvre, contient bon nombre d'excellents morceaux et est mené habilement par Jack Arnold. Il rappelle « *Noblesse oblige* » et « *Passeport pour Pimlico* ». Il révèle en outre un prodigieux acteur qui égale à coup sûr Alec Guiness dans un triple rôle. Le talent de Peter Sellers ne fait aucun doute : il suffit de le voir jouer dans des manières très différentes la Grande-Duchesse, le premier ministre et le connétable timide. Mieux, il écrase un peu ses partenaires et ne leur laisse guère la possibilité de briller. Ainsi Jean Seberg, que j'aime beaucoup par ailleurs, paraît bien pâlotte malgré les excès habituels du technicolor.

La mise en scène d'Arnold s'adapte avec une incroyable facilité à ce genre. On se demande pourquoi ce réalisateur se confinait jusqu'ici dans l'épouvante. Quelques-uns de ses derniers films de science-fiction m'avaient tellement déçu que je me reprochais de lui avoir jadis trouvé du talent. Il nous laisse découvrir ici des possibilités pour la comédie

(1) Voir « *Fiction* » n° 35.

que nous lui ignorions. En tout cas il se laisse aller et ne manque pas de faire des clins d'œil au public. Telle scène qui montre la Grande-Duchesse jouant du clavecin au vieux professeur dans un décor shakespearien rappelle les procédés tashliniens. Telle autre, se déroulant dans la cabine du cargo soumis à un violent roulis, fait penser au Charlot de « *La ruée vers l'or* ». Ce qui fait la nouveauté de « *La souris qui rugissait* », c'est que la satire vise à égalité les Etats-Unis et l'Angleterre. Les scènes du Parlement ou celles du Pentagone dérident même les plus sceptiques.

On regrettera toutefois la minceur de l'anecdote et la retenue des adaptateurs comme du réalisateur. On aurait voulu des incidents plus nombreux et plus cocasses dans ce New York vidé de ses habitants. Mais on sent qu'Arnold, pour ce premier essai dans le comique, a choisi la prudence. Il ne va pas toujours jusqu'au bout des situations.

En sortant de « *La souris qui rugissait* », je suis allé voir « *Le monstre des abîmes* » (Monster on the campus), petit film de science-fiction également signé par Jack Arnold. C'est à se demander s'il s'agit du même metteur en scène ! Ici le ridicule n'a d'égal que la platitude de la réalisation et la prétention scientifico-philosophique du dialogue. Il s'agit d'un cœlacanthe dont le sang ramène tout être vivant aux origines de son espèce. Un chien devient loup, une libellule un énorme insecte, et un homme son ancêtre du Néanderthal. Là-dessus se greffe un scénario calqué moitié sur « *L'homme invisible* » et moitié sur « *Le Docteur Jeckyll* ». On ne comprend pas les sentiments de culpabilité du savant qui se suicide presque. Il aurait mieux fait de continuer ses recherches. Car enfin, c'est accidentellement qu'il se transformait et aucun tribunal ne l'aurait taxé d'assassin. Mais il fallait finir le film sur la fameuse scène finale de « *L'homme invisible* ». On s'ennuie passablement et on n'a pas souvent peur. Les deux seuls moments d'angoisse sont produits par des procédés de suspense tout ce qu'il y a de plus habituels. Mais soyons juste : les truquages sont excellents et très soignés.

La présentation simultanée de ces deux films sur les écrans parisiens attire l'attention sur le cas de Jack Arnold dont on ne peut nier l'extrême inégalité. Son premier science-fiction, « *Le météore de la nuit* », laissait entrevoir un talent que confirmait par la suite le premier film de la série de l'homme amphibie, « *Le monstre du lac noir* ». Il y avait aussi d'excellents morceaux dans le décevant « *Homme qui rétrécit* ». Mais en dehors du genre qui nous intéresse ici, Arnold avait confirmé nos espoirs avec une œuvre très attachante, « *Girls in the night* » (Filles dans la nuit), qui fut projetée en France en 1954. Il s'agissait d'un groupe de jeunes gens de l'East Side de New York qui cherchaient à s'évader de leur misérable quartier. Arnold les mettait en scène avec attendrissement et atteignait une violence inouïe dans les scènes de bagarre. Puis ce fut une série de films de science-fiction moyens. Tout semble indiquer qu'Arnold ne peut bien traiter que ce qui l'intéresse personnellement et que pour le reste il n'est capable que d'un travail médiocre quoique soigné. Il fait souvent de la « besogne alimentaire », mais ne le crie pas sur les toits. Ce n'est déjà pas mal. Espérons que le succès de « *La souris qui rugissait* » lui permettra désormais de choisir ses sujets.



Dépôt légal : 2e *trimestre* 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.